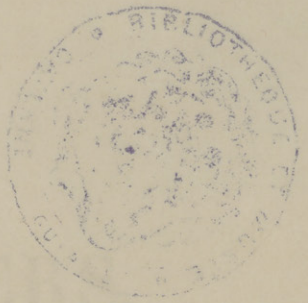


L952 402



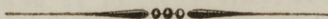
L 952

L'UNIVERS.



HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES.



AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

ILES DIVERSES DE L'OCÉAN

ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES.

L'UNIVERS.

HISTOIRE ET DESCRIPTION

TYPOGRAPHIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES,

RUE JACOB, n° 56.

AMÉRIQUE MÉRIDIONALE,

ILES DIVERSES DE L'Océan

ET RÉGIONS CIRCONVOISINES.

GRE 24

CHILI,

PARAGUAY, URUGUAY, BUENOS-AYRES,

PAR M. CÉSAR FAMIN,
CONSUL DE FRANCE A LISBONNE, ETC.



PATAGONIE,

TERRE-DU-FEU ET ARCHIPEL DES MALOUINES,

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.

ILES DIVERSES

DES TROIS OCÉANS ET RÉGIONS CIRCOMPOLAIRES,

PAR M. LE COMMANDEUR BORY DE SAINT-VINCENT,
MEMBRE DE L'INSTITUT DE FRANCE,

ET PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX.

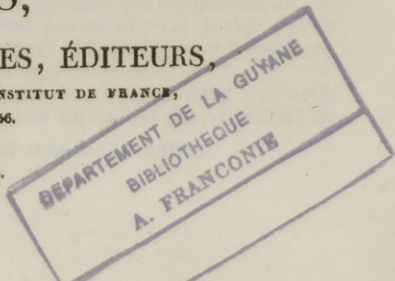


PARIS,

FIRMIN DIDOT FRÈRES, ÉDITEURS,

IMPRIMEURS-LIBRAIRES DE L'INSTITUT DE FRANCE,
RUE JACOB, N° 56.

M DCCC XL.



L'UNIVERS,

OU

HISTOIRE ET DESCRIPTION

DE TOUS LES PEUPLES,

DE LEURS RELIGIONS, MOEURS, INDUSTRIE, COUTUMES, ETC.

PATAGONIE, TERRE-DU-FEU ET ILES MALOUINES.

PAR M. FRÉDÉRIC LACROIX,

DE L'ÎLE DE FRANCE.

LES contrées dont nous allons nous occuper sont comprises entre les 38°-55° degrés de latitude sud, et les 60°-77° degrés de longitude occidentale. Placées à l'extrémité du nouveau monde, et sous un climat inhospitalier, elles ne sont explorées que dans un but scientifique. Là, peu ou point d'habitants, et dans le sud, de rares établissements, presque aussitôt abandonnés que formés; au nord comme au midi, des indigènes trop occupés du soin de leur subsistance, pour avoir jamais eu le temps de s'initier aux principes des civilisations voisines, telles que celles du Pérou et du Chili. Ces peuples sont aujourd'hui, à quelques modifications près dans leurs usages, ce qu'ils étaient à l'époque de la découverte de cette partie de l'Amérique. Il est vrai que l'imprudence et la conduite essentiellement impolitique des premiers Espagnols établis au milieu d'eux a dû les éloigner singulièrement de tout ce que l'Europe aurait pu leur donner et leur apprendre dans leur propre intérêt. Ajoutons que le spectacle de la prétendue civilisation dont jouissent les pays limitrophes

n'a pas dû encourager les Patagons et les Araucans à suivre l'exemple des populations indigènes du centre, qui se sont laissés docilement inoculer les vices de notre société. Partout, en effet, dans l'Amérique méridionale, la race blanche a introduit l'anarchie et l'immoralité; partout, le despotisme monarchique ou l'ambition de quelques intrigants sans génie a fait naître le plus déplorable désordre, et empêché le développement normal des nations les plus favorisées sous le rapport de l'intelligence. Depuis les provinces septentrionales du Brésil jusqu'à Buenos-Ayres, depuis la Bolivie et le Pérou jusqu'aux frontières méridionales du Chili, ce ne sont que luttes sanglantes, déchirements continuels, et haltes forcées dans l'ornière de la barbarie et de l'ignorance; spectacle bien propre à justifier le paradoxe de J.-J. Rousseau sur l'état sauvage. Il n'est donc pas surprenant que les peuples du sud n'aient pas encore été tentés d'avoir leur part des tristes avantages d'une pareille civilisation.

Il y a lieu de s'étonner que cette curiosité instinctive qui, à défaut de

mobiles plus puissants, pousse l'homme à visiter les pays lointains, n'ait presque pas été éveillée par les contrées magellaniques. Tandis que les puissances maritimes luttèrent de persévérance et d'efforts pour explorer les régions glacées du pôle arctique, et pour découvrir l'inutile passage au nord-ouest, l'extrémité sud du continent américain restait enveloppée d'un profond mystère, comme si elle eût été protégée par un mur infranchissable. Quelques navigateurs se hasardaient bien dans le détroit de Magellan et dans les eaux du cap Horn, pour enrichir la science nautique d'observations nouvelles sur ces parages si dangereux; mais on ne s'occupait que fort légèrement d'examiner l'intérieur des terres, de connaître le caractère et les aptitudes des indigènes, d'étudier la nature du sol et ses produits, de constater les avantages possibles d'un établissement sérieux dans ces contrées. Aussi sommes-nous réduits à de vagues conjectures particulièrement sur le centre de la Patagonie, qui est entièrement inconnu, et que les géographes sont obligés de faire figurer en blanc sur leurs cartes les plus détaillées.

Un jour viendra, sans doute, où il n'y aura pas un seul point de la surface du globe qui n'ait été visité, où chaque être aura dit à la science ses qualités et ses affinités, où rien enfin de ce qui existe ne restera à définir et à classer. En attendant, l'orgueil humain est obligé de s'humilier en présence de ce qui est encore pour lui du domaine des énigmes.

PATAGONIE.

Situation géographique. Configuration générale et limites. La Patagonie s'étend du nord au sud, sur une longueur d'environ quatre cent soixante-cinq lieues, entre les 35° deg. 38' et 53° deg. 54' de latitude sud. Sa côte occidentale commençant au 38° degré environ, et sa côte orientale au 42° degré de latitude, ses trois points extrêmes, le cap Corrientes à l'est, le

cap Froward au midi, et le promontoire qui s'avance dans le grand océan austral, en face de l'île de Chiloë, à l'ouest, forment comme un vaste triangle, dont les côtés inégaux présentent dans leur tracé des courbures convexes au nord et à l'ouest, et concaves à l'est. Les limites de ce pays sont, au nord, le Chili, dont il est séparé par les Andes, depuis le golfe de Guaitecca jusqu'au-dessous du volcan de Chillan, et le Rio-Negro, dont le cours, d'ouest en est, remonte sensiblement du sud au nord; à l'est, l'océan Atlantique; au midi, le détroit de Magellan, et à l'ouest, le grand océan austral. Les dimensions de la Patagonie varient beaucoup: on estime à cent lieues sa largeur moyenne, mesurée depuis le fond du golfe Saint-George à l'est, jusqu'à celui de Guaitecca à l'ouest; et on porte à soixante-six mille six cents lieues carrées sa superficie totale, en y comprenant toutefois l'archipel de la Terre-du-Feu.

Golfes, caps et montagnes. La côte orientale de la Patagonie présente deux grands golfes, celui de Saint-Joseph au nord, et plus bas, au sud, celui de Saint-George. La côte occidentale en a trois: celui de Guaitecca, au nord, celui de Pénas, au-dessous, et enfin, celui de la Trinité, qui, avec le précédent, forme la presque-île de Tres-Montes. La pointe de terre qui mérite le mieux le nom de cap, est celle de Froward, à l'extrémité sud du continent et au sommet de l'angle obtus que décrit le détroit de Magellan. Cependant on peut citer encore le cap des Vierges, qui s'avance dans les flots, non loin de l'ouverture orientale du détroit. C'est au cap Froward que commence, sous le nom de *Sierra Nevada de los Andes*, la chaîne gigantesque qui traverse tout le nouveau monde en longeant, à plus ou moins de distance, le bord occidental. Ces montagnes et leurs nombreuses chaînes secondaires composent la charpente des contrées que nous étudions. Celle de Casuati, qui commence à la côte occidentale, près du

PATAGONIE.



Bouchard, del.

Village du Carmen sur le Rio-Niño.

Lemaire, gravé.

cap Saint-André, s'enfoncé dans les terres, en remontant vers le nord-ouest, et tourne brusquement, pour courir du nord au sud, presque jusqu'au détroit de Magellan.

Volcans. Nulle terre ne justifie mieux l'opinion émise par plusieurs savants qui attribuent la formation du continent américain à des éruptions volcaniques. Les cratères encore ouverts du *Saint-Clément*, du *Medielena*, du *Minchimadiva*, de *Osorno* et du *Chillan*, dans la Patagonie; ceux, bien plus nombreux, qu'on voit agglomérés dans l'archipel magellanique; d'autres enfin dont nous retrouverons les traces, tièdes encore, dans les îles Malouines, sont plus que suffisants pour donner un certain degré de probabilité à cette assertion.

Fleuves. La Patagonie n'a point de grands fleuves. Le plus remarquable est, en descendant la côte orientale, le Rio-Negro, qu'il ne faut pas confondre avec la rivière du même nom qui se jette dans le fleuve des Amazones. Celle dont nous parlons prend sa source sous le 36° 50' de latitude, et a son embouchure par 41° de latitude et 63° de longitude occidentale environ. Plus bas, est le Rio de los Camerones, qui, à ce qu'on suppose, prend naissance comme le précèdent sur le versant oriental des Andes. Il coule d'abord du nord au sud en inclinant légèrement d'ouest en est, et s'avance ensuite dans cette direction, en remontant sensiblement du nord au sud. Sa source est, dit-on, placée aux 40° 30' de latitude et 71° 20' de longitude; son embouchure aux 45° de latitude et 66° 20' de longitude occidentale. Ce fleuve a un nombre infini d'affluents, de sorte que le peu de notions exactes qu'on a sur l'intérieur des terres rend fort difficile, pour ne pas dire impossible, la description précise de son cours principal. Au-dessous, est le faible cours d'eau nommé Rio-Desiderado, qui commence au lac Coluguape par 71° 50' de longitude et 47° 15' de latitude sud; enfin le Gallegos, dont le cours est encore un problème pour les géographes, bien qu'il soit indiqué par quel-

ques-uns comme suivant, du nord au sud, la direction des Andes, et se tournant d'ouest en est pour venir se jeter dans l'Atlantique, au-dessus du cap des Vierges. La côte occidentale, profondément dentelée par les golfes du Guaitacca et de la Trinité, qui ont chacun leur archipel, et par la terre de Guillaume IV et la péninsule de Brunswick, compte un nombre immense de cours d'eau; mais aucun d'eux ne mérite d'être mentionné.

Lacs. Une particularité qui doit être signalée, c'est la disposition de la plupart des rivières et affluents qui sillonnent la côte occidentale, à se transformer en petits lacs, soit au milieu, soit à la fin de leur cours. Les seuls de ces lacs dignes d'être cités sont celui de Tehuel, placé, à ce qu'on présume, au centre de la Patagonie; celui de Nahuelhapi, qui s'étend dans le voisinage des Andes, et qui est assez vaste pour renfermer une petite île nommée île des Tigres; enfin un assez vaste bassin placé à l'extrémité nord-est de la terre de Guillaume IV, non loin de l'Otway-Water, et dont le contour n'a pas été assez complètement relevé pour qu'on soit certain que c'est un lac véritable, et non l'un de ces enfoncements si fréquents sur la côte ouest. Quant aux lacs de moindre dimension qui accidentent les plaines, ils sont tous salés, au moins dans la partie septentrionale.

Climat, aspect. On sait peu de chose des productions de la Patagonie considérée dans son ensemble. Les dernières terres de l'Amérique méridionale, bien que ne dépassant guère le 55° degré de latitude sud, sont exposées à une température presque aussi âpre que celle du Groenland. Elles n'ont été réellement l'objet que d'études partielles; aussi les témoignages des voyageurs paraissent-ils souvent contradictoires, chacun d'eux ayant souvent appliqué à la contrée tout entière ce qui aurait dû être restreint à la localité qu'il avait examinée. L'intérieur de l'Afrique et de la Nouvelle-Hollande

est à peu près dans le même cas, et il faudra encore bien des travaux pour que nous n'ayons plus à déplorer une telle ignorance. La Patagonie, au dire de certains voyageurs, ne présente que de vastes déserts, quelques rares prairies et d'immenses espaces imprégnés de nître. Selon d'autres, au contraire, elle offre de magnifiques forêts riches en bois de charpente. Ces observations sont vraies, en rapportant la première à la partie nord-est et sud-est du territoire, et la seconde à la partie ouest et sud-ouest. Il n'y a rien d'étonnant, au surplus, à ce que d'aussi vastes contrées présentent une grande variété d'aspect. Nous en avons en Europe, et sur une échelle beaucoup moins étendue, des exemples bien plus remarquables. Il ne faut pas oublier ensuite que l'homme n'a pas encore transporté là son active et fécondante industrie. Ce qu'il a obtenu sous des latitudes aussi froides et dans des pays encore plus ingrats, est une preuve de ce qu'il pourrait, si la population, augmentant en Amérique dans la même proportion qu'en Europe, donnait à chaque terre son importance et sa valeur.

Tous les auteurs s'accordent pourtant à reconnaître que sur la limite de la zone septentrionale de la Patagonie le sol est plus riche et plus fertile que dans la région du sud. Au nord, les regards se reposent sur de riantes oasis, où quelquefois les arbres fruitiers d'Europe, transplantés par les premiers colons espagnols, se confondent avec le saule indigène. On est agréablement surpris de trouver sur les rives du Rio-Negro le figuier, le cerisier, le pommier et la vigne, dans tout le luxe d'une végétation vigoureuse. En somme, à part le territoire qui confine à la république de Buénos-Ayres, l'aspect de la partie connue de la Patagonie est essentiellement monotone. De grandes plaines où l'on n'aperçoit que de rares buissons brûlés par la sécheresse, çà et là quelques monticules qui élèvent au milieu des landes désertes leurs têtes privées d'ombrages, tel est le triste panorama qui se déroule sous les yeux de l'étran-

ger, dans un rayon très-étendu du territoire patagon.

Constitution du sol. A partir de ce point de notre travail, nous sommes obligé de mettre à contribution, et très-largement, le bel ouvrage de M. Alcide d'Orbigny, sur l'Amérique méridionale. Cet habile naturaliste, qui a parcouru pendant huit années consécutives tout l'hémisphère austral du nouveau monde, a séjourné huit mois dans la Patagonie, étudiant les richesses minérales et animales de ce mystérieux pays, et vivant sous la tente de l'indigène. Aussi a-t-il pu nous faire connaître, dans les détails les plus minutieux et les plus intimes, toutes les parties de cette vaste contrée qu'il a eu le temps de visiter, telles que la zone septentrionale, voisine du Rio-Negro, et la zone orientale jusqu'à la péninsule de Saint-Joseph. C'est là, pour nous, une véritable bonne fortune; et nous nous ferons d'autant moins faute de puiser à une source si précieuse, que M. d'Orbigny a bien voulu nous y autoriser. Nous avouons donc en toute franchise que ce qu'on va lire sur le nord de la Patagonie et la population qui l'habite, est le résumé des opinions et des récits du savant voyageur, le seul guide sûr auquel on puisse se fier en pareille matière. Nous avons même plusieurs fois cité textuellement, comme l'indiquent les guillemets; nous pensons que, dans certains cas, l'analyse ne peut pas remplacer la citation exacte, parce qu'il y a dans les ouvrages de ce genre des fragments qui ne comportent pas le résumé, et veulent être reproduits tels quels, sous peine de nuire au sujet que l'on traite, et à l'auteur que l'on soumet à une maladroite dissection. Il va sans dire que cette nécessité n'existe que pour les choses caractéristiques, comme les détails de mœurs, et nullement pour ce qui n'est pas partie intégrante du tableau d'un pays ou du portrait physique d'un peuple.

Ce n'est pas à dire que nous n'ayons examiné avec soin l'opinion des autres voyageurs, et fait usage des matériaux qu'ils nous fournissaient, ainsi



PATAGONIE

Terre du Feu

ET ILES MALOUNES

par Jenotte

Shetland du Sud

Terre de la Trinité

que des inductions que leurs assertions contradictoires ont fait naître dans notre esprit; mais c'est du témoignage de M. d'Orbigny que nous nous sommes principalement aidé. C'est l'autorité de son nom qui domine l'ensemble de notre travail.

Le *Voyage dans l'Amérique méridionale* n'est pas le seul livre qui nous ait fourni les renseignements curieux et tout à fait nouveaux qu'on va lire; nous avons aussi mis à profit un autre ouvrage plus spécial et non moins remarquable; nous voulons parler de *l'Homme américain*, traité de physiologie des plus précieux pour l'étude des races du nouveau continent, et qui, sous plus d'un rapport, place définitivement M. d'Orbigny à côté de M. de Humboldt (*).

Il est fâcheux pour nous que la géographie, la géologie, la philologie et une partie de l'histoire naturelle du *Voyage dans l'Amérique méridionale* n'aient pas encore été livrées à la publicité. Nous aurions pu, à l'aide des renseignements que nous promet ce complément d'un livre déjà si utile, donner à la description générale de la Patagonie un développement mieux proportionné aux autres parties de cette notice.

Nous commençons, à propos de la constitution du sol de la Patagonie, nos citations et nos résumés fragmentaires :

« Considéré sous le rapport de sa composition, le sol de la partie septentrionale paraît offrir, depuis le pied des Andes jusqu'à la mer, une succession de couches de terrains tertiaires, contenant des alternats de coquilles d'eau douce et marines, et des ossements de mammifères, au milieu de grès friables, si uniformément stratifiés que, sur les côtes de la mer et sur les rives du Rio-Negro, où se remar-

quent partout des falaises d'une grande hauteur, on peut suivre la moindre couche l'espace de six à huit lieues, sans qu'elle varie sensiblement d'épaisseur. Plusieurs échantillons des roches, ainsi que la description des voyageurs, m'ont prouvé que les mêmes terrains occupent presque toute la Patagonie, sur la côte orientale jusqu'au détroit de Magellan; au reste, le sol tertiaire se continue au pied des Andes, vers le nord, communique avec celui qui borde le grand Chaco, et circonscrit partout les Pampas proprement dites, formées invariablement d'argile à ossements et de terrains d'alluvion. Les Pampas elles-mêmes sont beaucoup moins étendues qu'on ne l'avait pensé, puisqu'elles ne participent pas du tout du sol de la Patagonie, cessant entièrement au 39° degré, pour faire place aux terrains tertiaires des parties australes : ainsi, à l'exception des atterrissements et des bords des rivières, la Patagonie n'est pas propre à la culture, car elle offre partout des terrains sablonneux et secs, qui ne conservent pas l'humidité nécessaire. »

Nous avons eu déjà l'occasion de dire que les plaines de ce pays étaient imprégnées de sel, et que les lacs de la partie nord étaient tous salés. Cette substance est si abondante dans les terrains de la Patagonie qu'elle se manifeste souvent en efflorescences à leur surface, même sur les atterrissements des rives du Rio-Negro; aussi aucun puits n'y a jamais donné d'eau potable; et celle-là même que les estancieros boivent, à défaut d'autre plus douce, est si saumâtre, qu'elle occasionne aux étrangers des coliques violentes et une dysenterie dangereuse. Cette disposition du sol, et la découverte récente de certains fossiles significatifs, annonceraient que la Patagonie a été couverte par la mer. Si l'on admet cette hypothèse qui semble parfaitement rationnelle, on s'expliquera facilement la formation des nombreuses salines qui offrent aux colons du Carmen leurs produits naturels : les eaux, en se retirant, ont laissé des lacs salés

(* C'est aussi l'opinion de M. Darwin; savant naturaliste anglais, qui a exploité le détroit de Magellan en compagnie du capitaine King, et dont la compétence en cette matière ne peut être contestée.

dont la partie liquide s'est évaporée, grâce à la rareté des pluies et à l'extrême sécheresse. Les parties salines se sont concentrées dans le fond de ces réservoirs, et ont enfin passé à l'état de cristallisation. Il est, du reste, à remarquer que les bords de ces salines renferment des cristaux que les indigènes prennent à tort pour du sel, car ils ne sont autre chose que du gypse ou sulfate de chaux; quelques-uns de ces cristaux en aiguilles ont jusqu'à dix ou douze pouces de longueur, et peuvent passer pour les échantillons les plus complets et les plus beaux en ce genre.

HISTOIRE NATURELLE. — *Végétaux.* Le voisinage des établissements agricoles de Buénos - Ayres a influé assez puissamment sur la partie de la Patagonie que baigne le Rio-Negro, pour qu'on y trouve des fermes où sont cultivés la plupart de nos céréales et quelques-uns de nos arbres fruitiers, énumérés dans le paragraphe relatif à l'aspect du pays (voyez page 4). M. d'Orbigny y a rassemblé cent dix-sept espèces de plantes, nombre plus que suffisant pour justifier ce pays du reproche de complète stérilité; mais, parmi ces cent dix-sept espèces, il n'en est malheureusement aucune qui soit digne de fixer particulièrement notre attention.

Animaux. Le règne animal est plus intéressant. Nous nommerons le *loup rouge* (*canis jubatus*), qui fait la guerre aux gallinacés; le *cougouar*, ce tigre américain qui, après s'être rassasié de sang et de chair palpitante, couvre d'herbes, de feuilles ou de sable, le reste de sa proie, pour y revenir au besoin; deux espèces plus petites de chats sauvages, le *pajero* et le *mbaracaya* qui font la chasse, en concurrence avec le cougouar, dans les plaines qu'arrose le Rio-Negro; la *mouffette* qui répand une odeur fétide et insupportable quand un ennemi quelconque s'approche d'elle; le *glouton-grison*, espèce de furet qui se creuse des terriers, et qui, doué des mêmes qualités que la mouffette, exhale, quand on

l'irrite, une forte odeur de musc (*); le *zorillo*, autre mouffette, ressemblant aux martres, aux formes sveltes et gracieuses, à la fourrure noire marquée de deux raies blanches longitudinales s'étendant sur le dos de la tête à la queue; n'oublions pas le *renard* de Patagonie qui, suivant Catesby, ne diffère de celui d'Europe que par sa robe d'un gris argenté. Cet animal, encore plus rusé que celui dont les mœurs nous sont connues, sort, le soir, de sa tanière, pour aller surprendre les volailles dans les fermes. Souvent, poussé par la faim, et ne trouvant rien pour l'assouvir, il se jette sur les lanières de peau non tannée dont les habitants font usage, les coupe, et les emporte. Aussi arrive-t-il fréquemment que des bestiaux ou des chevaux retenus dans un parc formé de piquets et de traverses attachées par des liens en cuir, s'échappent pendant la nuit, délivrés par quelque renard effronté qui a dévoré les attaches de la clôture. Les Patagons les craignent extrêmement: ils racontent sur eux une foule d'histoires plus ou moins extravagantes; ils vont jusqu'à assurer que les renards sont assez hardis pour venir couper, pendant qu'ils dorment, les courroies qui suspendent leurs recados placés en oreiller; aussi ont-ils toujours le soin de les mettre sous le corps de la selle. Ils prétendent encore qu'une nuit, un renard, en tirant la longe d'un cheval pour se l'approprier, a pu amener le cheval même près de son terrier.

Nous citerons encore, parmi les mammifères qu'on rencontre en plus ou moins grand nombre dans la Patagonie, la *sarigue*, dont la tendresse maternelle est connue de tout le monde, et qui, comme on sait, cache ses petits dans sa poche abdominale, au moindre danger qui les menace. Dans le haut pays, on trouve plusieurs espèces d'animaux rongeurs, telles que les *étanomes*, qui labourent les plaines comme nos taupes; les rats en troupes innom-

(*) Buffon le nomme *fouine de Cayenne*.

brables, indigènes ou amenés par les navires européens; la souris et le *guya*, dont quelques familles, venues du Nord, peuplent les marais, et font entendre leur cri mélancolique à l'heure de la nuit où la *biscache* (*) prend ses ébats; celle-ci est un animal spécial à ces contrées, et ne s'approche jamais des tropiques. Il en est de même du léger *mara*, ou lièvre d'Amérique. Ce quadrupède, voisin du genre des *agoutis*, est remarquable par son habitude de creuser des terriers profonds. Sa fourrure est gris roux foncé sur le dos et blanche sur le ventre; vers la queue règne un croissant noir qui tranche agréablement avec le reste du pelage. Quelques-uns sont aussi grands que des chiens de moyenne taille. Les indigènes leur font une chasse acharnée et s'y montrent fort adroits. Comme le mara a l'allure très-irrégulière et fait mille détours en fuyant, les chevaux, habitués à ce genre d'exercice, font autant d'évolutions brusques que l'animal; de sorte que, lorsqu'on n'est pas fait à ce manège, on est infailliblement désarçonné. Mais les Indiens y sont tellement accoutumés, qu'ils suivent tous les mouvements du cheval, et qu'ils parviennent à fatiguer le lièvre au point de pouvoir, sans mettre pied à terre, le saisir par les oreilles et l'emporter.

On ne trouve, en Patagonie, ni *singes*, ni *jaguars*; ce dernier, le plus beau et le plus grand de tous les *chats*, après le tigre, ne passe jamais au sud des montagnes du Tandil.

Parmi les mammifères édentés, nous ne pouvons omettre le *pichi*, appartenant au genre *tatou*. Les animaux de cette famille sont, comme on sait, remarquables par le test écailleux et dur qui les recouvre; ils ont le museau pointu, de grandes oreilles, des ongles allongés, quatre ou cinq doigts en avant, et cinq en arrière. Ils se creusent des demeures souterraines et vivent de végétaux et d'insectes. Le *pichi* est un charmant petit animal, très-familier,

absolument inoffensif, et extrêmement recherché pour sa chair qui ne serait pas déplacée sur les tables les plus somptueuses d'Europe. Les Gauchos et les naturels le font cuire en le posant sur des charbons ardents du côté de la carapace, et quand il est suffisamment grillé, les écailles se détachent très-facilement. Il n'est pas rare de rencontrer des *pichis* dans les maisons des colons, où ils divertissent par leurs gentilleses et les poses singulières qu'ils prennent quelquefois.

Les marais du Rio-Negro servent de refuge à un grand nombre de *pécaris à collier*, ou sangliers d'Amérique, animaux aussi intraitables dans ce pays que partout ailleurs. Une espèce de cerf, nommée *guaculi*, est aussi très-commune dans la Patagonie, mais elle est moins intéressante que le *guanague*, dont la chair et surtout la fourrure sont si précieuses aux indigènes.

Ce dernier animal, que quelques naturalistes considèrent comme n'étant que le lama à l'état sauvage, est dans l'Amérique méridionale le représentant du chameau d'Orient. Il peut être comparé, pour ses formes extérieures, à un âne, avec des jambes et un cou plus longs. On le trouve en grand nombre dans toutes les parties tempérées de l'Amérique du Sud, depuis les îles boisées de la Terre-du-Feu jusqu'aux régions montagneuses de la Plata, et même jusqu'à la Cordillère du Pérou. Quoiqu'il préfère les lieux élevés, il habite les plaines de la Patagonie méridionale. En général, ces animaux vont par petites troupes de douze à trente; néanmoins, sur les rives septentrionales du détroit de Magellan, ils se réunissent en bandes nombreuses et pressées.

Un trait particulier du caractère de ce quadrupède est la curiosité. Quand, par hasard, on se trouve face à face avec un *guanague* isolé, au lieu de fuir, comme son instinct sauvage devrait le lui conseiller, il s'arrête, et vous considère avec attention; un instant après, il reprend sa course, et s'arrête encore pour vous regarder. Si l'on prend quelque posture étrange,

(*) Ou mieux *viscache*, espèce de *chinchilla*, de la famille des rongeurs.

par exemple, si l'on s'étend à terre en tenant les jambes en l'air, il s'approche pour reconnaître le singulier objet qu'il a aperçu de loin. Quelques voyageurs ont employé ce stratagème avec succès ; et parfois même, les guanaques semblaient croire que les coups de fusil qu'on leur tirait sans les atteindre étaient une suite de la plaisanterie. M. Darwin, naturaliste anglais, en a vu quelques-uns sur les montagnes de la Terre-du-Feu, non-seulement hennir et crier quand on les approchait, mais encore se cabrer et sauter de la façon la plus grotesque. Ils sont susceptibles d'éducation, et quelquefois très-familiers. Ils sont alors extrêmement effrontés, et attaquent l'homme en le frappant par derrière avec leurs deux genoux. On assure que ces singulières agressions ont pour motif leur amour jaloux pour leurs femelles. Il en est tout autrement du guanaque à l'état purement sauvage ; il n'a aucune idée de la défense naturelle, et un seul chien suffit pour venir à bout de lui, malgré sa haute taille. Lorsque, réunis en troupeaux, ils sont assaillis par des hommes à cheval, ils se débloquent tout à coup, et fuient étourdiment sans savoir où se diriger ; c'est ce qui facilite la chasse que leur font les Indiens : ils les poussent aisément vers un point central, et les cernent de telle façon, qu'ils en sont bientôt maîtres.

Les guanaques se jettent volontiers à l'eau. Quelquefois, dans le détroit de Magellan, ils passent d'une île à l'autre. Byron, dans son voyage, en a vu qui buvaient de l'eau salée ; et les officiers du vaisseau anglais *le Beagle* en ont aperçu un troupeau entier qui paraissait boire le liquide contenu dans une saline du cap Blanc. Du reste, s'ils ne pouvaient pas supporter l'eau salée, ils risqueraient, dans certaines parties de la Patagonie, de périr de soif. Pendant la journée, ils se roulent souvent dans des trous remplis de poussière. Les mâles se battent quelquefois avec un certain acharnement. Ces animaux ont une coutume qui paraît inexplicable : tous font leurs

ordures dans le même endroit. Quelques-uns de ces tas de crottin ont jusqu'à huit pieds de diamètre, et se composent nécessairement d'une grande quantité de fumier. Frézier remarque que cette habitude est commune au lama ; il dit qu'elle est d'un grand avantage pour les Indiens, qui emploient les excréments du guanaque comme combustible. M. D'Orbigny confirme cette assertion, et assure que toutes les espèces du genre, c'est-à-dire les lamas, les alpacas et les vigognes, sont douées de ce singulier instinct.

Les guanaques paraissent choisir certains lieux, de préférence à d'autres, pour y mourir. On a vu, sur les bords du Santa-Cruz, par exemple, le sol blanchi d'ossements, principalement dans les endroits buissonneux et voisins de la rivière. Ces ossements n'offraient aucune trace de brisure, ce qui eût été tout le contraire, si les guanaques avaient été dévorés par des bêtes féroces. Le même fait a été observé sur les rives du Rio-Gallegos. On ne peut assigner aucune raison à cette habitude ; cependant il est à remarquer que lorsqu'un guanaque est blessé, il se dirige toujours vers le cours d'eau qui coule dans les environs. Ces faits peuvent servir quelquefois à expliquer la présence d'ossements intacts dans une caverne, ou ensevelis sous des couches alluviales ; ils peuvent aussi nous apprendre pourquoi les débris de certains mammifères se trouvent plus fréquemment que ceux des autres espèces, dans les terrains sédimentaires (*).

Indépendamment des quadrupèdes que nous avons énumérés, on trouve dans la Patagonie des bœufs, des chevaux, des moutons, que les colons européens y ont successivement amenés et naturalisés.

Les bœufs alimentent un commerce assez considérable de viande salée ; aussi en élève-t-on un grand nombre

(*) Ces détails sur le guanaque sont traduits par extraits de l'intéressant ouvrage de M. Darwin.

dans les environs du Carmen. Ils sont parqués auprès des estancias, et c'est aussi là qu'on les tue et qu'on prépare leur chair pour être exportée ou vendue à la ville. L'endroit où se fait cette opération s'appelle *saladero* ou *saloir*. M. d'Orbigny en donne une description que nous allons reproduire :

« Les bestiaux sont amenés aux environs de l'estancia ; et tous les soirs on enferme dans des parcs ceux qu'on destine à être abattus le lendemain. Dès la pointe du jour, les ouvriers se distribuent le travail : les uns montent à cheval avec le lazo, entrent dans le parc, enlacent chacun un animal par les cornes, le contraignent à sortir, tandis que les autres, à force de coups, l'obligent à s'avancer vers le lieu de l'exécution, en face du hangar. Aussitôt qu'il y est arrivé, l'ouvrier qui le pousse par derrière, sans descendre de cheval, d'un coup de couteau adroitement donné, lui coupe les jarrets de derrière, afin de l'empêcher de marcher ; puis d'autres le renversent et lui donnent un coup dans la gorge, pour le saigner ; ou bien encore, s'ils sont pressés, ils lui enfoncent, ce qui exige une très-grande habitude, la pointe de leur grand couteau derrière la nuque, de manière à atteindre la moelle épinière ; et dès lors, la pauvre bête reste sans mouvement et commé morte, jusqu'à ce qu'on ait le temps de l'achever. Pendant que les hommes à cheval continuent ainsi d'enlacer et de tuer, d'autres ouvriers commencent à écorcher et à décharner ; mais aussitôt que le nombre d'animaux suffisant pour le travail de la journée est mort, ce qui a lieu quelquefois de huit à neuf heures du matin, quoiqu'il y en ait de quatre-vingts à cent dix tous les jours, deux s'attachent à chaque bête. D'un coup de couteau ils fendent la peau, sur toute la longueur du ventre, depuis la tête jusqu'à la queue, et les jambes en dedans, depuis le coude, au point de jonction de la ligne du milieu ; ils coupent les pieds qu'ils jettent, écorchent l'animal, et, sur la peau même, com-

mencent à le dépecer. Les quatre quartiers sont enlevés avec une dextérité étonnante et transportés sous le hangar, où ils sont suspendus à des crochets destinés à les recevoir ; puis, ces mêmes hommes détachent toutes les chairs des os en quatre ou six lambeaux, mais avec une adresse et une promptitude difficile à croire : l'un enlève d'un seul morceau celles des côtes, l'autre celles de la colonne vertébrale, également par grandes pièces, portées sous le hangar, puis jetées en tas sur des cuirs. Ils détachent la masse des intestins, que des enfants s'occupent à dégraisser avant de les mettre à part.

« Dès que tous les animaux tués sont ainsi dépecés, les ouvriers portent les peaux dans le hangar, et enlèvent la chair de dessus les quartiers, toujours avec la même adresse, jetant à mesure les chairs d'un côté, sur des cuirs, et les os d'un autre. Quand tout est fini, commence une nouvelle opération à laquelle tous se livrent ensemble. Il s'agit de revoir séparément chaque lambeau, pour le fendre, s'il est trop épais, pour lui enlever le surplus de la graisse et le rejeter en tas. Cela terminé, l'on étale des peaux à terre, on y met une forte couche de sel, puis un lit de morceaux de viande étendus avec soin ; et alternativement de l'un et de l'autre, jusqu'à ce que tout soit placé de manière à en former une haute pile carrée, à laquelle on ne touche pas de dix à quinze jours, pour que les chairs se saturent bien de sel. Ce temps écoulé, on expose journellement la chair à l'air, sur des cordes, jusqu'à ce qu'elle soit tout à fait sèche, ce qui la rend moins lourde et plus facile à transporter. Les peaux se salent de la même manière que la chair. On les laisse en pile pendant quinze jours ou un mois, puis on forme un paquet de chacune d'elles, quand il s'agit de les embarquer pour les livrer au commerce.

« Les graisses sont divisées en trois classes : il y a d'abord celles qu'on enlève des intestins, et qui forment le

suif (*sebo*) ; elles sont souvent envoyées en barriques, seulement empilées ou fondues ; c'est la dernière qualité, dont on se sert pour l'éclairage du pays et pour l'exportation ; puis celle qu'on enlève des chairs (*grasa*). On en dégage la chair, on la fait fondre, et on la met ensuite dans des vessies ou de gros intestins ; elle n'est employée dans le pays que pour la cuisine ; c'est une des denrées dont peut le moins se passer, soit l'habitant des campagnes, soit celui de Buenos-Ayres. On recueille enfin dans les saladeros une troisième sorte de graisse ; les ouvriers mettent à part tous les os susceptibles de contenir de la moelle, et quand leur journée est finie, ils brisent ces os, l'en retirent avec un petit morceau de bois, la fondent dans des chaudières, et en remplissent de petits barils. Cette dernière espèce sert dans les cuisines du propriétaire, se donne en cadeau aux amis comme chose de prix, et se vend assez cher aux gourmets argentins, qui l'estiment beaucoup ; c'est en effet, sans contredit, l'assaisonnement le plus délicat, bien supérieur à la graisse de porc, au beurre, et même à l'huile. Les langues sont salées à part, puis on les fait sécher, et elles deviennent ainsi un objet de commerce. C'est un mets assez bon, estimé des consommateurs de viande sèche. C'est principalement avec le Brésil qu'on en fait le commerce, ainsi que de la graisse, parce que les fortes chaleurs de Bahia, de Rio Janeiro, et de toutes les autres villes situées sous la zone torride, ne leur permettent pas de conserver de viande fraîche.

« Une fois que les ouvriers ont fini leur journée de travail, ils s'occupent à nettoyer leur abattoir ; la tête avec ses chairs, toute la charpente osseuse du tronc, et les os des jambes, sont transportés près du bord de la rivière, où l'on entasse tous ces restes, ainsi que les intestins, le cœur, le foie et les poumons, qu'on jette aussi, lorsque les pauvres gens du Carmen, ou les Indiens, ne viennent pas les chercher. C'est ainsi que les os, recherchés avec tant d'empressement en Europe, sont

abandonnés dans la campagne, et restent sans usage. A peine, lorsque les chairs se sont putréfiées, le propriétaire fait-il enlever les cornes, qui se détachent alors plus facilement ; mais comme les environs fournissent assez de bois pour qu'on ne soit pas obligé d'employer les os en guise de combustible, ainsi qu'on le fait dans toutes les Pampas de Buenos-Ayres, ils sont abandonnés et ne servent absolument à rien. On rencontre, sur plusieurs points de la rive, de ces amas considérables d'ossements, qui attestent qu'il y a eu un saloir dans le voisinage, et qui y resteront jusqu'à ce que l'industrie étrangère veuille se les approprier, en en faisant prendre des chargements pour les transporter en Europe, ou que l'industrie indigène les emploie dans le pays même, lorsque la civilisation y aura transporté ses fabriques.

« L'Européen, témoin de l'exploitation d'un saladero, ne peut qu'être frappé de l'adresse et de la férocité des ouvriers, ainsi que de la dextérité avec laquelle ils esquivent les coups de cornes des taureaux, qui, furieux d'être enlacés, se débattent avec une force extraordinaire, lorsqu'ils approchent de leurs frères déjà morts sur la place, sautent, ruent, et mettent le cavalier dans un danger réel. Le spectateur frémit à chaque instant à l'aspect de ces hommes, qui, entourés de mille morts, se font un jeu de la colère du taureau comme de celle de la vache. Leur présence d'esprit dans tous les moments égale leur vigueur et leur adresse. Il est rare qu'ils soient blessés. Mais ces hommes qui ne craignent pas la mort, qui la trouvent continuellement, sont aussi durs pour les animaux que pour eux-mêmes. Ils jouissent des souffrances de leur victime, comme d'une sorte d'indemnité des risques qu'elle leur a fait courir. Souvent ils la laissent longtemps se tourner à terre, les jarrets coupés, et riant des beuglements plaintifs que lui arrache la douleur ; la mutilant gratuitement, et la livrant ainsi sans défense à d'énormes chiens, qui, lorsqu'elle

beugle, lui saisissent la langue et la tirent avec force. Ce sont alors des applaudissements sans fin de la part des ouvriers, qui, tout couverts de sang, le font couler goutte à goutte, en s'enivrant de ce spectacle, qu'ils aiment par-dessus tout. Comment ces hommes, si habitués à voir souffrir, pourraient-ils être humains? Aussi, toujours le couteau à la main, se menacent-ils sans cesse de se tuer, et s'amuse-t-ils à se faire des balafres à la figure, de sorte qu'il est rare que les Gauchos consommés n'aient pas la face couverte de cicatrices. Ils s'assassinent avec autant de sang-froid qu'ils écorchent un bœuf ou une génisse, et sans éprouver aucun remords. Une circonstance, qui arriva plus tard dans cette même estancia, prouve combien ils sont peu sensibles aux angoisses des animaux : ayant achevé de tuer tous les bestiaux, excepté les jeunes de l'année, et craignant que ceux-ci ne fussent emmenés par les Indiens ennemis, ils les renfermèrent dans le parc, où, le temps leur manquant pour les tuer, afin d'en empêcher la soustraction, ils leur coupèrent les jarrets à tous, et les laissèrent en cet état plusieurs jours avant de les achever, moyen de conservation qui leur paraissait naturel.

« Le spectacle d'un saladero est des plus attristants. La nuit, les mugissements des animaux enfermés dans le parc, et sans nourriture quelquefois depuis deux ou trois jours ; le jour, les beuglements plaintifs des bestiaux mutilés ou expirant sous le fer de leurs bourreaux ; l'expression de rage de ceux qui cherchent vainement à se soustraire à la mort ; les clameurs des ouvriers, entendues de loin ; et approche-t-on ? quel spectacle ! Huit à dix hommes dégouttants de sang, le couteau à la main, égorgeant ou dépeçant des animaux morts ou prêts à mourir ; soixante à cent cadavres étendus sanglants sur quelques centaines de pas de superficie. Là, un taureau qui expire ; ici, un corps encore intact, mais inanimé ; des carcasses décharnées, des lambeaux de chairs dispersés ; et

tout cela au milieu des éclats de rire des ouvriers et des cris des oiseaux de proie, attirés par la curée, et volant au-dessus en attendant leur tour, ou disputant aux chiens les parties qu'on leur abandonne.

« Je fus témoin d'une de ces réunions fortuites des oiseaux qui ne se nourrissent que de chairs mortes. Jamais une estancia ne manque d'avoir aux environs un certain nombre de cathartes urubu et aura, les vautours de ces contrées, et de grands et de petits caracaras, qui vivent des restes des habitants ; mais ces oiseaux ne dépassent pas le nombre de huit à vingt, à moins qu'on ne tue un animal ; car alors il en arrive une plus grande quantité, qui s'en vont dès qu'il n'y a plus assez de pâture pour tous. Le jour où l'on avait commencé à tuer pour le saladero, il y avait à peine une douzaine de ces parasites de l'homme. Bientôt, dans la journée, la vue du sang les attira de toutes parts ; et le soir il s'y en trouvait déjà au moins une centaine. Mais lorsqu'on eut placé les carcasses décharnées au bord de la rivière, et qu'on leur eut ainsi donné une curée facile et inépuisable, les cathartes et les caracaras arrivèrent de tous les points, et tous ceux de vingt à trente lieues à la ronde se réunirent en quelques jours. Leur multitude grossissait à chaque instant ; et, quand le saladero fut avancé, il y avait quelques milliers d'urubus, des centaines de caracaras, et un grand nombre de chimangos et d'auras, qui, toute la journée, perchés sur les ossements, s'y disputaient à grands cris les lambeaux de chairs, et couvraient de leurs teintes sombres tous ces restes sanglants. Là, aussi familiers que s'ils eussent été privés, ils se dérangeaient à peine lorsqu'on approchait ; ou bien, au bruit d'un coup de fusil, leurs volées, par le bruit de leurs ailes, imitaient le roulement du tonnerre ; et leurs nuées tournoyant au-dessus de la pâture, à une moyenne hauteur, faisaient ombre sur le sol. A Buenos-Ayres, où il n'y a pas de noirs urubus, les alentours des saladeros, en

hiver, sont couverts au contraire de blanches mouettes, qui vivent également de restes de chairs. Toutes ces réunions momentanées d'oiseaux divers se dispersent dès que la pâture manque; cette société, qui paraissait si intime, se dissout, et si l'on abandonne l'habitation, on ne verra même plus un seul de ces parasites dégoutants, mais indispensables à l'estancia; car les chairs restées sur les ossements pourraient, en se putréfiant, mettre la peste dans le pays, tandis que les oiseaux enlèvent tout ce qui donnerait de l'odeur, et remédient ainsi à l'incurie des habitants. »

Reprenons notre énumération.

Les oiseaux sont en grand nombre dans la Patagonie; mais aucun d'eux n'a le plumage brillant et varié des espèces qui peuplent les parties centrales de l'Amérique. L'autruche, qui habite en troupes nombreuses dans le nord, est plus petite que celle d'Afrique, et a aussi des différences notables avec celle-ci. Elle a quatre doigts aux pieds, trois devant et un derrière, gros et rond; ses plumes sont grises tout le long du dos, jusqu'à l'anus, et elle a la tête faite comme celle d'une oie.

Son nom indigène est *ñandu*. En octobre et novembre, elle pond dans les lieux les plus sauvages, et se borne à couvrir ses œufs pendant la nuit; encore cette tâche est-elle partagée par le mâle. Les habitants disent que quand l'incubation touche à son terme l'autruche casse les œufs non fécondés, afin d'attirer des mouches autour d'elle, et de faire servir ces insectes à la nourriture de ses petits. Un autre trait caractéristique de cet oiseau est son extrême curiosité. A l'état domestique, souvent il vient se mettre au milieu d'un cercle de personnes qui causent, pour les regarder; à l'état sauvage, ce singulier instinct lui a été souvent fatal, car il vient reconnaître tout ce qui lui paraît extraordinaire, et le cougar le surprend alors sans qu'il puisse lui échapper par la fuite. La chair de l'autruche est très-recherchée des naturels; les Gauchos n'en

mangent que la poitrine, qu'ils appellent *picanilla*. Les œufs se vendent non-seulement dans le pays, mais encore à Buénos-Ayres et à Montevideo. Les plumes du *ñandu* ne peuvent être comparées, pour la beauté, à celles de l'autruche africaine; aussi ne servent-elles qu'à faire des époussetoirs. A Buénos-Ayres, et chez les Indiens Moxos, on les teint de couleurs brillantes. La chasse de cet oiseau se fait à cheval, et les habitants du Carmen de Patagonie s'y montrent extrêmement adroits. L'autruche n'est pas facile à approcher, car elle court avec une rapidité presque incroyable. Il faut, dès qu'on l'aperçoit, lancer son cheval au grand galop dans sa direction, pour l'atteindre dès le premier instant; autrement on fatiguerait inutilement sa monture en suivant l'agile *ñandu* dans les mille détours qu'il fait, sans se lasser le moins du monde, pour déconcerter le chasseur. Dès que le Gaucho est à distance convenable, il lui jette ses bolas, et bientôt le cou, les pattes et le corps même de l'autruche sont entourés de liens embarrassants. Quelquefois, se voyant cernée par les cavaliers, elle cherche à éloigner les chevaux en les piquant de l'espèce d'ongle terminal dont son aile est armée; et, quand elle a perdu tout espoir de salut, elle se précipite entre les jambes des coursiers, qui, épouvantés, envoient souvent sur le sable les chasseurs désappointés. Alors, elle repart en ligne droite; mais d'autres ennemis l'atteignent de nouveau, et finissent par enrouler autour de ses longues pattes une dernière bola, qui arrête définitivement sa course. Aussitôt on la tue, et le vainqueur lui coupe les ailes, qu'il attache, en signe de triomphe, au cou de son cheval. Cette chasse est un spectacle des plus intéressants pour l'étranger, et anime singulièrement les plaines désertes de la Patagonie septentrionale.

M. d'Orbigny a découvert dans ce pays une nouvelle espèce d'autruche, qu'il a nommée *Rhea pennata*; il croit que c'est elle, et non le *ñandu*, qui va jusqu'au détroit de Magellan.

Il y a aussi le *ñandu nain*, que les Gauchos désignent sous le nom d'*avestrúz petiso*.

Le nombre des oiseaux de proie est considérable en Patagonie : le redoutable *condor*, dont les ailes gigantesques atteignent jusqu'à quinze pieds d'envergure, le *condor*, révérend des Incas du Pérou comme l'épervier le fut des Égyptiens, rase d'un vol majestueux les hautes falaises du littoral. Ce colosse ailé a des concurrents importuns dans le *catharte aura* et le *catharte urubu*. Le premier, aussi nommé *vultur aura*, est une espèce de vautour avide, qui répand autour de lui une insupportable odeur de putréfaction. L'*urubu* est une variété du précédent, et son odeur, ainsi que la liqueur sécrétée par ses narines, ont une grande analogie avec le musc, mêlé toutefois d'un horrible fumet de viande pourrie. Ces oiseaux s'abattent par centaines sur les corps morts, et sont, comme on l'a déjà vu, très-utiles aux Américains, en ce qu'ils les débarrassent des restes infects qui, en séjournant dans les lieux humides, pourraient occasionner des maladies épidémiques. Quand les *urubus* sont poursuivis immédiatement après leur repas, ils ont peine à s'envoler et dégorgeant la nourriture qu'ils viennent de prendre, non pas tant peut-être pour accélérer leur fuite, en allégeant le poids de leur corps, que pour retarder dans leur poursuite les caracaras qui s'arrêtent pour ramasser les dégoûtantes déjections de leurs ennemis. Le *caracara*, que nous venons de nommer, est un aigle extrêmement vorace, qui se tient dans le voisinage des habitations pour se jeter sur les débris des animaux tués, et qui suit l'homme, comme s'il convoitait d'avance son cadavre. L'*aigle couronné*, l'*aigle aguya*, la *buse tricolore*, et, sur les bords du Rio-Negro, quelques *bussards* affamés, poursuivent incessamment leur proie. L'été ramène en Patagonie le faucon et des oiseaux carnassiers nocturnes, tels que le monotone *nacurutu*, variété de la chouette-hibou, particulière aux contrées magellaniques, le *duc* d'Europe,

l'*effraie* au cri sinistre. La *chevéche urucurea*, espèce de chouette, qui fait son nid dans des terriers usurpés, se rencontre, même de jour, dans les plaines; les bois, au contraire, donnent asile à la plus petite des chevêches, qui se balance, en plein midi, sur les branches flexibles du saule.

Parmi les oiseaux de moindre grandeur, on trouve dans la Patagonie les *rhinomies*, que M. Isidore Geoffroy St-Hilaire place entre les *mainates* et les *martins*, mais qui se rapprochent davantage des *fourmiliers*; un *merle*, que l'hiver chasse du détroit de Magellan, et qui fréquente les haliers. Près de ce dernier, vit d'ordinaire le *moqueur de Patagonie*, oiseau bigarré, dont le chant, modulé tantôt en gammes chromatiques, tantôt en cadences mélodieuses, a été regardé comme une imitation de celui des autres oiseaux; il se perche aussi sur les maisons et se familiarise avec l'homme au point de ne se plaire que dans son voisinage. Les buissons recèlent le *troglydote* sautillant, ou roitelet, le craintif *synallaxe*, insectivore, variété du précédent, et le léger *gobemouche*. Les prairies du nord-est sont fréquentées par quelques *pipis*, autre insectivore, qu'on a confondu avec l'alouette; par des *muscisaxicoles*, variété de la moucherolle ou gobemouche; par la joyeuse *alouette*, et par un *tangara*, qui peut rivaliser pour la variété et l'éclat des couleurs avec le colibri. Ce petit oiseau est le seul de sa famille qui visite les marais, où se montrent aussi les *troupiales* sociales, aux teintes noires, ou aux couleurs vives, et l'*étourneau militaire*, qui doit son nom à ses épaulettes et à sa poitrine rouges.

Signalons encore dans le voisinage du Rio-Negro plusieurs espèces d'*hirondelles* au vol agile, quelques *engoulevents*, le *diuca* ou *gros-bec du Chili*, variété du *gros-bec*, qui se fait remarquer par son plumage entièrement bleu et par sa gorge blanche; l'*anumbi*, oiseau brun, à pieds rosés, qui fait retentir les échos du fleuve de ses gammes brillantes. Rien de plus

curieux que l'habitation des anumbis; elle est placée à l'extrémité des branches inclinées des arbres épineux, ou au milieu des buissons isolés; dans le premier cas, ils la suspendent souvent au-dessus des eaux, et il n'est pas rare d'en voir deux réunies ensemble. Ce nid, dans lequel le couple vient dormir chaque soir, est réellement extraordinaire, eu égard à la taille des constructeurs, qui n'ont que de dix-huit à dix-neuf centimètres de longueur totale; il en a jusqu'à quarante, et représente un ovale allongé, plus large en-dessous qu'à sa partie supérieure. Son extérieur est protégé par une quantité de petites branches épineuses, croisées avec un tel art, qu'on ne peut les arracher sans les briser. L'intérieur, tapissé de chiffons, de plumes, de crins et de paille, se compose de deux chambres, dont l'une, assez spacieuse, s'ouvre latéralement. Dans ce premier compartiment existe un corridor qui monte et redescend dans la deuxième pièce, mieux tapissée que la première. Au mois d'octobre, commencent les amours; alors les chansons redoublent et l'on répare la double retraite, dans laquelle la femelle dépose quatre ou cinq œufs blancs. Du reste, les anumbis travaillent constamment à leur singulière demeure; c'est la préoccupation de toute leur vie, à part les instants qu'ils consacrent à leurs petits.

L'*anabate*, oiseau buissonnier, dont les mœurs sont semblables à celles de l'*anumbi*, et dont le chant est également chromatique et cadencé; l'*horno* architecte, qui construit son nid en spirale sur des branches flexibles; le *vanneau armé*, l'*ibis* au cri désagréable et au long bec; le *thinocore*, espèce d'échassier qui se blottit contre terre, où ses teintes grises le font à peine distinguer du sol, et qui ne s'envole que lorsqu'on lui marche en quelque sorte sur le corps; quelques timides *huppucérthies*, espèce de grimpeur; l'*aigrette blanche*; le *héron* aux pattes effilées; le *bihoreau*, autre héron couronné d'une brillante aigrette composée de plumes blanches,

longues et minces, dont il se dépouille tous les ans, et auxquelles on attache un grand prix, cet oiseau étant partout fort rare; le *râle*, la *bécassine*; quelques *cigognes* au bec long et pointu; des *foulques* et des *échasses*, dont le nom seul indique la singularité de leur structure, et a servi, en conséquence, à désigner tout un genre; le *bec-en-fourreau*, que les anciens navigateurs espagnols et anglais ont décrit sous le nom de *pigeon blanc*, et dont les mœurs maritimes contrastent avec son aspect tout terrestre; telles sont les autres espèces que le naturaliste peut observer en Patagonie, surtout dans certaines localités privilégiées qu'il serait trop long d'indiquer ici. N'omettons pas cependant un des plus beaux phénicoptères qui habitent ces contrées, le *flamant* ou *flamingo*, qui bâtit son nid au milieu des vastes salines naturelles dont les nappes, blanches comme la neige, s'étendent au milieu des plaines les plus arides. Ces nids, quelquefois groupés au nombre de deux mille, forment un îlot noirâtre qui contraste d'une façon singulière avec l'éclat éblouissant de ces lacs de cristaux. Chaque nid est un cône d'un pied de haut, tronqué au sommet, et concave à l'effet de recevoir les œufs; ils sont tous isolés les uns des autres par un espace circulaire d'un pied, et cette disposition est parfaitement régulière. Cette réunion de cônes, tous absolument semblables et d'égale hauteur, ressemble à une ville avec des rues tortueuses, comme celles de nos anciennes places de guerre. Le flamant a les pattes et le cou d'une longueur démesurée, le plumage du corps d'un blanc rosé, et les ailes couleur de feu. On le rencontre en troupes nombreuses, voyageant d'un lac à un autre, préférant ceux dont l'eau est saumâtre, et s'enfonçant dans le liquide jusqu'au ventre, pour chercher les petits animaux aquatiques, dont il est très-friand. Jamais ils ne se séparent et ne marchent isolés; quand ils sont effrayés, tous s'envolent à la fois et quittent la terre, où ils représentaient une ligne



Yonker del.

Patrons du Nord.

Amable Arnet.

régulière d'infanterie; ils déploient leurs ailes du plus beau rouge, tout en conservant leur ordre symétrique, et forment encore, en volant, une longue phalange un peu arquée. Quand vient la saison des amours, chaque couple, revenu à l'endroit où il s'était fixé l'année précédente, répare son nid avec son bec, ou le reconstruit s'il a été emporté par les eaux. La besogne finie, ils déposent leurs œufs dans la partie supérieure du cône, et tous deux couvent l'un après l'autre, en se mettant à cheval dessus, jambe de ci, jambe de là, seule position que leur permette l'extrême longueur de leurs pattes.

Parmi les oiseaux grimpeurs, on distingue surtout le *pic des champs* et l'*ara patagon*, ce beau perroquet qu'on retrouve aussi au détroit de Magellan.

L'espèce des gallinacés compte en Patagonie le plaintif *tinamous*, espèce de perdrix dont la chair offre un mets délicat; la *tourterelle*, le *pigeon*, qui, en hiver, arrivent par myriades, et enfin l'*eudromie*, autre perdrix dont le plumage, pointillé de blanc sur un fond gris, ressemble beaucoup à celui de la pintade. Cet oiseau, connu dans le pays sous le nom de *martinete*, vit en famille, et reste immobile sur la terre nue, d'où il s'élève, en sifflant, lorsqu'on marche au milieu de sa petite troupe.

Les oiseaux aquatiques sont représentés dans ces contrées par deux espèces de *cygnes*; onze espèces de *canards*; l'*oie antarctique*, qui voyage jusqu'à la Terre-du-Feu; le *cormoran*, dont les mœurs ont été si souvent décrites, et le *grèbe*, le plus habile nageur de tous les oiseaux de ce genre.

Les reptiles sont peu nombreux : on a trouvé la tortue du cap de Bonne-Espérance et quatre espèces de lézards; mais on n'a aperçu qu'un seul crapaud.

Les poissons d'eau douce ne sont qu'un nombre de deux ou trois espèces.

Les insectes sont plus intéressants

et plus nombreux. On en trouve surtout en grande quantité à la surface des salines. Ils sont alors imprégnés de sel et par conséquent en état de conservation parfaite. On ne peut expliquer la présence de ces masses d'insectes dans les lacs salants de la Patagonie; les habitants eux-mêmes et les ouvriers chargés de l'exploitation de ces précieux réservoirs n'ont pu découvrir la cause de ce fait, qu'on n'avait pas encore observé ailleurs.

Les côtes sont fréquentées par des baleines, des dauphins, des cachalots, et d'autres cétacés auxquels des navires de toutes les nations donnent la chasse. Elles sont aussi peuplées d'amphibies, à la tête desquels nous placerons deux espèces du genre des phoques : l'une connue sous le nom de *phoque à trompe*, et l'autre appelée vulgairement *lion marin*. La pêche de ces amphibies a longtemps attiré vers les rivages de la Patagonie l'activité des Européens. « Les navires, dit M. d'Orbigny, arrivaient aux mois d'août et de septembre. Ils mouillaient soit dans le Rio-Negro, soit à la baie de San Blas et au port de l'Union. Chaque navire avait une petite barque pour le transport de la graisse et pour suivre la côte. Son équipage établissait ses fourneaux sur le terrain qui lui était assigné, attendant que les troupes de phoques sortissent des eaux, ayant soin de ne pas les attaquer avant qu'ils fussent tous à terre. Souvent même l'époque où l'on pouvait commencer était arrêtée par les autorités du Carmen (*). Au jour fixé, chaque équipage, armé de longues lances de fer et de leviers, suivait le bord des eaux pour arriver en face de la troupe, et lui couper la retraite. Les mâles, les premiers, cherchaient à gagner l'eau; les pêcheurs leur barraient le passage, et, pour les vaincre plus facilement, leur donnaient un coup sur la trompe. L'animal alors s'élevait sur ses aile-

(*) Village dont nous parlerons dans l'histoire des établissements espagnols en Patagonie, et qui est situé près de l'embouchure du Rio-Negro.

rons, tout en se dirigeant, la gueule ouverte, sur son agresseur, et cherchait à le mordre ou à l'écraser du poids de son corps ; mais ce dernier, exercé à cette manœuvre, profitait de l'instant pour lui plonger sa lance dans la poitrine, assez adroit et assez prompt pour la retirer avant sa chute. Souvent ce premier coup, bien dirigé, laissait le phoque étourdi, perdant ses forces avec son sang ; de telle sorte que quelques coups dans les flancs suffisaient pour l'achever. D'autres fois, ces premières blessures ne servaient qu'à le mettre en colère ; et, avec plus de force, il s'élevait de nouveau, ouvrant sa terrible gueule, et jetant un cri rauque. La lutte alors était plus difficile. Le pêcheur inexpérimenté, qui ne retirait pas sa lance assez tôt, la voyait incontinent brisée par la pesanteur de l'animal, ou mise en mille pièces par ses formidables dents. Pendant que les marins les plus adroits s'occupaient de tuer les mâles, d'autres, avec des lances de bois, tuaient les jeunes qui entouraient les femelles ; et celles-ci, qui, pour toute défense, ouvraient la gueule, jetaient des cris, et se rapprochaient encore davantage les unes des autres, étaient tuées à coups de lance dans les flancs, au-dessous de l'aileron. Nul de ces animaux ne meurt avant d'avoir perdu tout son sang, à moins d'avoir le crâne rompu par les leviers. Les pêcheurs ne laissaient jamais vivant aucun des individus qui composaient une troupe ; tous étaient tués, eussent-ils été plus de deux cents. Ceux-là seuls échappaient qui, au sein du carnage, pouvaient gagner la mer sans être aperçus. » La tuerie achevée, les pêcheurs jetaient de la paille enflammée sur le mouceau de morts, afin d'y reconnaître ceux qui n'auraient pas été suffisamment atteints ; puis ils procédaient à la fonte de la graisse au moyen des fourneaux qu'ils avaient préparés d'avance. « Un grand phoque rend ordinairement un tiers de tonneau d'huile, tandis qu'il faut toujours quatre ou cinq femelles pour en produire autant. Nul doute que chaque

phoque ne pût donner au moins le double de l'huile qu'on en retire, car presque toutes les autres parties du corps, les intestins, le foie, pourraient en fournir comme le ventre, qui a toujours un à deux pieds de graisse. Mais toutes ces parties sont abandonnées ; et l'on enlève seulement, comme plus facile à emporter, celle du dos, en en perdant ainsi plus qu'on n'en recueille. On a cherché à utiliser les grandes défenses des mâles, opération dont les résultats n'ont pas été aussi productifs qu'on l'aurait pensé, à cause de la dureté des dents. L'huile peut donc seule offrir une branche de commerce toujours lucrative : on la vend ordinairement, en Europe, comme huile de baleine. » Cette branche de produits a été exploitée par les Anglais, et surtout par les Français, avec une telle activité qu'elle a fini par devenir insignifiante, les phoques ayant abandonné, par suite de la guerre acharnée qu'on leur faisait, les parages de Buénos-Ayres et de la partie septentrionale de la Patagonie. On ne peut estimer à moins de deux mille tonneaux la quantité d'huile qu'on emportait annuellement ; et si l'on calcule que vingt phoques à trompe, mâles et femelles, ne produisent pas plus d'un tonneau, on trouvera qu'il devait être tué tous les ans quarante mille de ces amphibies.

L'homme. Tribus indigènes. M. d'Orbigny partage l'extrémité de l'Amérique méridionale entre quatre tribus : 1^o les Araucanos ou Aucas qui s'étendent de la Plata au Rio-Negro, dans les Pampas, sur le versant oriental des Andes, et sur tout le versant occidental, depuis Coquimbo jusqu'à l'archipel de Chonos ; 2^o les Puelches qui occupent l'espace compris entre les Araucanos et les Patagons ; 3^o les Patagons ou Tehuelches, qui s'étendent du Rio-Negro au détroit de Magellan ; 4^o les Fuégiens, répandus sur toutes les îles de la Terre-du-Feu et sur les deux rives occidentales du détroit. Nous ne dirons rien ni des Araucanos, ni des Puelches, attendu qu'il en a été question dans la notice sur le

Chili et les Pampas. Nous parlerons plus loin des Fuégiens, dont la taille médiocre a donné lieu à la longue controverse sur les petits et les grands Patagons. Nous nous occuperons seulement ici de la nation patagone proprement dite. Ce peuple, qui parcourt les immenses espaces renfermés entre l'Atlantique et le versant oriental des Andes, se subdivise en deux tribus, celle des Tehuelches au nord, et celle des Inaken qui occupe les bords du détroit de Magellan. Toutefois, on nous permettra de ne pas nous astreindre, sous le rapport de la distinction de ces races ou tribus, à une exactitude minutieuse qui exigerait à chaque pas des dissertations, au moins fatigantes au milieu d'une analyse aussi rapide que celle à laquelle nous sommes obligé. Nous appellerons donc, avec les Espagnols, du nom de *Patagons* (hommes aux grands pieds), le peuple dont nous avons à parler en premier lieu, sauf à tenir compte des principaux faits qui nous paraîtront de nature à établir une différence bien tranchée entre telle ou telle des tribus que nous aurons occasion de nommer (*).

Population de la Patagonie. Huit ou dix mille âmes, divisées par hordes, chacune sous la direction d'un chef, composent la population des

(*) Le nom de *Patagon* fut donné à ces Indiens en 1520 par Magellan. D'après Olivier de Noort (dans l'Histoire des navigations aux terres australes, par le président de Brosses), les habitants de la Terre-du-Feu désignent les Patagons sous le nom de *Tiremenen*; les Chonos du Chili, d'après Frézier, les appellent *Caucahués*; Bougainville les nomme *Chaoua*, parce qu'il leur a souvent entendu prononcer ce mot. Falkner, qui les confond souvent avec les peuplades voisines, les appelle *Tehuelhets*. Les colons espagnols du Carmen leur appliquent la dénomination de *Tehuelches*; c'est la même sans doute qu'emploie Falkner, et il y a lieu de croire qu'elle leur a été donnée par les Puelches. Les Araucans les appellent *Huiliches* ou *hommes du Sud*; enfin les Patagons eux-mêmes prennent deux noms différents, celui de *Tehuelche* pour ceux du Nord et celui d'*Inaken* pour les naturels du Sud.

pays compris entre le Rio-Negro, l'Atlantique, le détroit de Magellan et les Andes. Ce chiffre, qui ne donne, pour les vingt-six mille lieues carrées contenues dans cet espace immense, qu'une moyenne d'un homme pour trois lieues à peu près, s'expliquera facilement si l'on réfléchit à la nature de ces terrains arides et à la surface nécessaire à l'établissement de chaque *tolderia*, ou village formé de quelques tentes. Sur ce sol ingrat, chaque famille doit, pour trouver sa nourriture, s'étendre beaucoup plus que dans un pays fertile. On sait, d'ailleurs, qu'un peuple chasseur a besoin, pour vivre, d'une plus grande surface qu'un peuple agriculteur.

Il est, du reste, à remarquer que les peuples des deux extrémités de l'Amérique sont bien loin de se reproduire dans la même proportion que les autres races du continent. On a expliqué ce fait, pour les Indiens de l'Amérique du Nord, par l'habitude qu'ont leurs femmes d'allaiter les enfants jusqu'à l'âge de sept ou huit ans, par les occupations guerrières qui absorbent l'activité des hommes, et par d'autres causes parfaitement admissibles. Quant aux naturels du Sud, on n'a pas encore trouvé la raison logique de l'état stationnaire de leur population, et ce phénomène est d'autant plus étrange que l'amour de la famille paraît, comme on le verra plus loin, très-développé chez les Patagons, ce qui seul semblerait devoir provoquer parmi ces tribus sauvages le désir de se reproduire.

Patagons du Nord. Portrait. Tout le monde sait que les anciens navigateurs, à commencer par Magellan qui, le premier, visita la côte de l'extrémité de la Patagonie, ont débité des fables ridicules sur les peuples de ce pays. L'amour du merveilleux qui, dans ces temps d'ignorance, était général en Europe, trouva surtout une ample satisfaction dans les exagérations absurdes que ces voyageurs se permettaient sur la taille des Patagons.

Pourtant, à voir la peine que Fré-

zier prenait dans le dix-huitième siècle pour convaincre ses lecteurs de la véracité de ses devanciers et de la sienne, il y a lieu de supposer qu'on n'ajoutait pas une foi explicite à l'existence de ces prétendus géants. Il rappelle qu'au mois de juillet 1704 les gens du *Jacques*, de Saint-Malo, commandé par le capitaine Harington, virent sept de ces géants dans la baie Grégoire; que ceux du *Saint-Pierre*, de Marseille, commandé par Carmon, autre armateur de Saint-Malo, en avaient vu six de neuf à dix pieds de haut. Froger, rédacteur du voyage de M. de Gennes, avait le premier révoqué en doute ces récits merveilleux : « Ce qui l'a trompé, dit Frézier, c'est qu'on a vu dans le détroit de Magellan des Indiens d'une taille qui ne dépassait pas celle des autres hommes. » Il convient, il est vrai, que l'étrangeté du spectacle offert par une population robuste et vigoureuse sur un sol ingrat et sous un ciel inclement a pu occasionner quelque exagération dans l'évaluation de la taille des individus aperçus; mais il ajoute que, si l'on veut ne considérer les mesures indiquées que comme approximatives, on trouvera, en définitive, une concordance parfaite entre tous les voyageurs qui en ont parlé; et il se hâte d'invoquer le témoignage d'Antoine Pigafetta, à qui nous devons le journal du voyage de Magellan, et qui assure que dans la baie Saint-Julien les Espagnols virent plusieurs géants si hauts, qu'ils n'atteignaient pas à leur ceinture. Il cite aussi Barthélemy Léonard d'Arginsola, qui, au livre I^{er} de son Histoire de la conquête des Moluques, dit que le même Magellan vit dans le détroit qui porte son nom, des géants ayant plus de dix de nos pieds; et qui, au livre III, revenant sur le même sujet, prétend que l'équipage des vaisseaux de Sarmiento combattit avec des hommes qui avaient plus de trois varres ou trois mètres de haut. C'est quelque chose qu'une diminution d'un pied sur une première évaluation de cette nature; aussi Frézier s'empresse-t-il de prendre sa

revanche et de revenir à son taux favori, en s'armant du témoignage de Sébald de Werd, d'Olivier de Noort et de celui du Hollandais George Schouten, qui portent à plus de neuf pieds la hauteur de ces colosses. Le premier, pour donner apparemment un plus grand air de vérité à son assertion, prétend que ces Indiens, épouvantés par le feu de la mousqueterie et ne sachant plus comment se garantir de ses effets meurtriers, arrachaient des arbres pour se mettre à couvert. Quant à Schouten, dont le témoignage en qualité de chirurgien ne serait pas à dédaigner, s'il n'avait parfois fait preuve d'une crédulité un peu trop grande, son observation est fondée sur des ossements trouvés sous des tas de pierres qui avaient attiré l'attention des gens de l'équipage du navire à l'ancre dans le port Désiré. Malheureusement ces débris n'étaient que des os d'un mastodonte particulier à l'Amérique. Dom Pernetty, qui a écrit après Frézier, donne du voyage du commodore Byron autour du monde, en 1764 et 1765, un extrait non moins curieux à ce sujet :

« Le 22 décembre 1764, dit-il, les Anglais étant dans le détroit de Magellan, à cinq lieues de la Terre-du-Feu, découvrirent de la fumée qui s'élevait de différents endroits sur la côte des Patagons. Ils s'en approchèrent, jetèrent l'ancre à environ un mille de terre, et y virent distinctement des hommes à cheval qui leur faisaient des signes avec leurs mains. En approchant de la côte, des marques sensibles de frayeur se manifestèrent sur le visage de ceux qui y allaient aborder dans le canot, lorsqu'ils aperçurent sur le rivage des hommes d'une grandeur prodigieuse. Le commodore Byron, excité par l'idée de faire une découverte au sujet de ces Patagons dont l'existence était depuis longtemps en Angleterre un sujet de conversation, sauta le premier à terre, et fut suivi par les officiers et les matelots bien armés, et s'y mit en état de défense. Alors les sauvages accoururent à eux, au nombre de deux cents environ, les re-



L'artiste direct.

Gravé par M.

Mouillage et ruines Espagnoles à Port-Sainte.

gardant avec l'air de la plus grande surprise, et souriant, en observant la disproportion de la taille des Anglais avec la leur. Le commodore leur ayant fait signe de s'asseoir, ils le firent ; alors il leur passa au cou des colliers de grains d'émail et des rubans, et distribua à chacun un de ces petits colifichets. Leur grandeur est si extraordinaire, que, *même assis, ils étaient encore presque aussi hauts que le commodore debout* (Byron avait un mètre quatre-vingt-trois centimètres) ; *leur taille moyenne lui parut être d'environ huit pieds* (deux mètres soixante-six centimètres), et la plus haute de neuf pieds (trois mètres), et d'avantage. » Pernetty remarque qu'au dire même des Anglais, ceux-ci n'avaient employé aucune mesure pour s'assurer de la justesse de leur évaluation ; mais il accepte comme bonne et valable l'assurance qu'ils donnent d'avoir plutôt diminué qu'exagéré la grandeur indiquée par eux. Il ajoute ensuite, toujours d'après les mêmes témoins, que la taille des femmes est aussi étonnante que celle des hommes, et que les enfants étaient dans la même proportion ; et il termine par ce trait qui nous semblerait une hablerie de touriste, si le grave et savant bénédictin n'en avait pris en quelque sorte la responsabilité en le racontant sérieusement : « Parmi les Anglais était le lieutenant Cummins ; les Patagons paraissaient surtout le voir avec plaisir à cause de sa grande taille qui était de six pieds dix pouces (deux mètres vingt-sept centimètres). Quelques-uns de ces Indiens lui frappèrent sur l'épaule, et quoique ce fût pour lui faire caresse, leurs mains tombaient avec tant de pesanteur, que tout son corps en était ébranlé. » Banks, qui, deux ans plus tard, en 1766, accompagnait le capitaine Wallis dans son voyage autour du monde, renonçait pourtant au privilège si amplement exercé par ses prédécesseurs, et réduisait la taille des Patagons à des proportions beaucoup plus raisonnables. Le plus grand de ceux qu'il mesura n'avait, suivant lui, que six pieds sept pouces anglais (en-

viron six de nos pieds) ; quelques autres six pieds cinq pouces, et le plus grand nombre de cinq pieds dix pouces à six pieds.

En résumé, et pour donner une idée des assertions contradictoires hasardées par les différents navigateurs sur ce problème si intéressant au point de vue physiologique, nous allons donner en quelques lignes le tableau de tous ces témoignages, en laissant de côté l'opinion des voyageurs qui ne se sont pas prononcés catégoriquement sur la question :

En 1520, Magellan, suivant le chevalier Pigafetta, dit : « *Notre tête touchait à peine à leur ceinture.* »

En 1526, Loaysa, d'après son historien Oviedo, dit treize palmes.

En 1578, Drake affirme, au contraire, qu'il y a des Anglais plus grands que le plus haut Patagon.

En 1579, Sarmiento parle de géants de trois varres, ou environ neuf de nos pieds.

En 1592, Cavendish se borne à dire que les Patagons sont grands et robustes.

En 1593, Richard Hawkins parle de véritables géants.

En 1615, Lemaire et Shouten, d'après des ossements trouvés en Patagonie, assurent que les habitants ont de dix à onze pieds de haut.

En 1670, Narborough et Wood, observateurs plus judicieux et plus dignes de foi, ne signalent qu'une taille moyenne.

En 1704, Carmon la porte à dix pieds français.

En 1745, les Pères Cardiel et Quiroga confirment l'opinion de Narborough et de Wood.

En 1764, Byron donne le chiffre de sept pieds anglais, c'est-à-dire, six pieds sept pouces français environ.

En 1766, Duclos-Guyot et la Giraudais donnent aux plus petits Patagons cinq pieds sept pouces français.

En 1767, Bougainville renchérit sur cette évaluation, et va jusqu'à cinq pieds dix pouces pour les plus petits. Commerson, son compagnon de voyage,

leur donne de cinq pieds huit pouces à six pieds quatre pouces (mesure française).

La même année, Wallis et Carteret assurent qu'ayant mesuré un des plus grands Patagons, ils trouvèrent six pieds sept pouces, ou un peu plus de six pieds français; mais que le plus grand nombre n'avaient que cinq pieds dix pouces à six pieds, c'est-à-dire, en moyenne environ cinq pieds cinq pouces français.

La même année encore, le jésuite Falkner affirme que ces Indiens ont rarement sept pieds anglais de haut, et que la plupart n'en ont que six, c'est-à-dire, moins de six pieds français.

En 1820, M. Gautier, armateur de baleinières, ne parle que de six pieds français.

Ce conflit d'opinions avait laissé le problème de la taille des Patagons dans la plus complète incertitude; mais, aujourd'hui, il est définitivement résolu: M. d'Orbigny, qui a vu un grand nombre de Patagons de différentes localités, après des observations rigoureuses et répétées, après une étude approfondie de cette race, a fixé la taille des plus grands à cinq pieds onze pouces, et la moyenne à cinq pieds quatre pouces. Cette appréciation est confirmée par le témoignage du capitaine King, dont les travaux sur toute l'extrémité de l'Amérique du Sud méritent une entière confiance, et qui voyageait en même temps que notre savant compatriote.

La moyenne de la taille des Patagons est donc bien réellement cinq pieds quatre pouces français; certes, c'est encore là une taille fort belle; mais elle n'a rien d'extraordinaire, car les habitants de quelques-uns de nos départements atteignent en moyenne le même chiffre.

Ainsi, il est constaté, une fois pour toutes, que les Patagons sont remarquablement grands, mais que ce ne sont pas des géants, dans la véritable acception de ce mot.

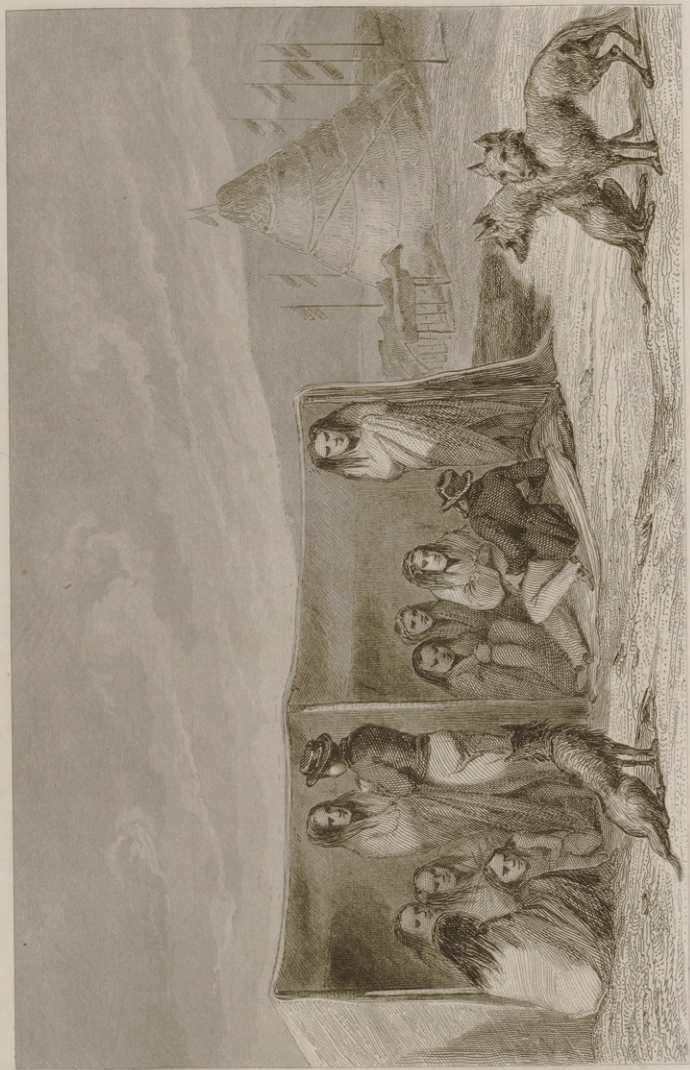
Ce qui distingue particulièrement

les Patagons des autres indigènes et des Européens, ce sont des épaules larges et effacées, un corps robuste, des membres bien nourris, des formes massives et herculéennes. Ils ont la tête grosse et un peu aplatie par derrière; la face large et carrée, les pommettes peu saillantes, les yeux horizontaux et petits; leur front, leurs sourcils, et les lèvres épaisses qui bordent leur grande bouche, sont tellement saillants, qu'une ligne perpendiculaire tirée du front aux lèvres effleurerait à peine le nez; celui-ci est épaté et à narines ouvertes. Malgré ce portrait peu flatteur, on trouve quelques-unes de ces figures qui ne sont point par trop désagréables. Les jeunes femmes ont même une expression spirituelle qui annonce chez elles de la vivacité, de la douceur, et les rend quelquefois passables. Elles jouissent de certains avantages qui seraient à coup sûr enviés par nos dames: elles ont la main et le pied petits; leur taille ne manque pas d'une certaine élégance, et quelque vieilles qu'elles meurent, elles emportent toutes leurs dents, un peu usées sans doute, mais bien rangées, bien égales, et surtout d'une blancheur extraordinaire.

Le teint des Patagons ressemble plus à celui des mulâtres qu'à la couleur du cuivre rouge, dont on leur a fait les honneurs, et peut-être la blancheur de leurs dents est-elle ainsi plus apparente que réelle (*).

Costume. Le costume de ces Indiens se compose de fourrures. La peau du guanaco est celle qu'ils préfèrent pour cet usage; les parties du dessous du cou et des jambes sont seules employées, parce que la laine en est plus douce et plus soyeuse. Ils en réunissent plusieurs au moyen de ten-

(*) M. d'Orbigny n'a pas jugé à propos de compléter le portrait physique des Patagons par l'examen phrénologique de leur tête. Cependant la phrénologie tient aujourd'hui une trop large place dans la physiologie générale pour qu'on puisse sans inconvénient se dispenser de la faire entrer comme élément essentiel dans l'étude des races humaines d'un continent.



dons d'autruche, dont ils se servent en guise de fil, et parviennent à en composer de vastes manteaux carrés. Le renard et la mouffette sont également mis à contribution ; mais comme la fourrure qu'ils donnent est beaucoup moins chaude que celle du guanaco, et que le Patagon passe sa vie entière dans son manteau, la peau de ces deux animaux constitue leurs vêtements de luxe. Tout, sous cet âpre climat, devant être calculé pour l'utilité, le côté du poil et le côté de la peau sont tour à tour, et suivant la température, mis en dedans ou en dehors. Afin que le côté de la peau présente un aspect moins repoussant, les Patagons le décorent de dessins de couleur rouge qui figurent des espèces de grecques. Indépendamment de ce manteau, ils portent un vêtement composé également de fourrures, et qui, attaché autour de la taille, se termine en pointe par-devant, pour passer entre les cuisses, et remonter s'attacher par derrière. Ce costume peu chargé est complété par des espèces de bottes formées d'un morceau de peau, relevé et fixé autour de la cheville. Leurs cheveux, longs et noirs, sont presque toujours attachés sur la tête avec un cordon de cuir ou un ruban de laine. Le tatouage ne leur est pas connu. « Cependant leur figure, dit M. d'Orbigny, reste rarement de sa couleur naturelle ; le plus souvent ils se la peignent en rouge, en noir ou en blanc, tout en suivant certaines règles pour l'application de ce fond d'un nouveau genre. Le rouge occupe presque toujours l'espace compris entre les yeux et la bouche, à l'exception d'un espace d'un pouce, au-dessous de la paupière inférieure, consacré au noir. Le blanc forme une tache au-dessus de chaque œil. Les femmes mettent aussi les mêmes couleurs, à l'exception du blanc, qui m'a paru réservé pour le costume de guerre. Jamais un Patagon ne marche sans avoir plusieurs petits sacs de peau contenant les couleurs qui lui servent à se parer. Le costume des femmes comporte un ajustement de plus que celui des hommes. Elles ont,

avec le manteau et la pièce de devant qu'elles ne font point remonter par derrière, une autre pièce semblable qui s'étend des aisselles aux genoux. Elles portent leurs cheveux tantôt flottants sur leurs épaules et séparés seulement sur le front, tantôt réunis en deux cordes ou tresses qui retombent sur chaque épaule, et auxquelles elles suspendent ce qu'elles peuvent rassembler de plus précieux en menus objets de verroterie, entremêlés de petites plaques de cuivre et de monnaie. Elles ont emprunté au luxe moins barbare des Araucans des boucles d'oreilles en argent, de près de quatre-vingt-un millimètres de diamètre, ornées de morceaux d'argent carrés et extrêmement lourds. Comme presque tous les peuples d'Amérique, les Patagons s'épilent avec soin la barbe ; aussi voit-on les hommes continuellement armés d'une petite pince en argent, avec laquelle ils s'arrachent les poils qui poussent. »

Caractère. Les voyageurs ne sont point d'accord sur le caractère des Patagons : les uns les ont vus humains et sociables ; d'autres les accusent de perfidie et de cruauté. Il nous semble, d'après les divers récits que nous avons consultés, que ce peuple est du moins susceptible de civilisation, puisque, malgré le peu de rapports continus qui existent entre les Espagnols et les naturels du Nord, on remarque une différence notable entre ceux-ci et les indigènes du Midi. En attendant que l'éducation ait effacé leurs vices et leurs défauts naturels, on leur reproche d'être faux, arrogants et enclins au vol. Leur discrétion est, dit-on, à toute épreuve, surtout lorsqu'il s'agit d'un secret qui intéresse la sûreté de leur tribu ; cette dernière qualité nous rend moins sévère pour des imperfections qu'on retrouve bien autrement choquantes au milieu de notre civilisation, sans qu'elles soient compensées par la même vertu.

Mœurs et usages. La paresse des Patagons est extrême : ils ne s'occupent que de leurs armes, et passent leur temps dans une stupide oisiveté. Ils

n'ont aucune aptitude pour la pêche; les habitants de la Terre-du-Feu sont les seuls navigateurs de toute la pointe de l'Amérique méridionale. Chasseurs, et partant nomades, ils n'ont aucune industrie, tandis que les Araucanos ont beaucoup plus avancés sous ce rapport et leur fournissent le peu de tissus de laine dont ils font usage. Ils excellent pourtant dans l'arrangement des manteaux dont nous avons parlé, et les préparations qu'ils font subir aux tendons d'autruche pour en faire du fil, indiquent chez eux une certaine habileté manuelle. La conséquence de cette paresse et de cette sorte de dédain pour ce que nous appelons le confortable, est une malpropreté inimaginable. Ils ne balayent jamais leurs huttes ou toldos, faites de branches plantées en rond, retenues par le haut et couvertes de peau de guanaques; quand les immondices qui finissent par s'y amonceler les incommodent, ils l'enlèvent et vont porter leur demeure plus loin. Ils ne se baignent que durant les chaleurs, et uniquement dans le but de se rafraîchir. « Ils n'ont soin que de leur figure et de leurs cheveux : de la première pour la couvrir de couleurs mélangées et de graisse de jument, et des seconds, pour les peigner avec une espèce de brosse de racine (*). »

Les amusements des Patagons sont très-bornés. Indépendamment d'un jeu pour lequel ils se servent de dés semblables à ceux qu'on emploie au tric-trac, ils en ont un autre exclusivement réservé aux jeunes gens, et que les Araucans désignent sous le nom de *pilma*. En voici la description : « Les joueurs se rangent sur deux lignes, vis-à-vis les uns des autres; un champion de chacune d'elles est muni d'une balle de peau remplie d'air; l'un la tient du côté gauche et l'autre du côté droit, et bientôt ils commencent à jeter ensemble leur balle, non devant eux, comme on le fait ordinairement, mais en arrière du corps, de manière à ce que, pour qu'elle revienne librement

en avant, ils doivent immédiatement lever la jambe gauche; ils reçoivent la balle dans la main, et la renvoient à l'adversaire, qu'ils doivent atteindre au corps, sous peine de perdre un point; ce qui oblige le vis-à-vis à faire, pour l'éviter, mille contorsions, se baissant ou sautant, afin que la balle ne le touche pas et sorte du cercle, ce qui fait perdre deux points au premier joueur, alors obligé d'en sortir lui-même pour l'aller chercher. Si, au contraire, le second est touché, il faut qu'il saisisse la balle et la renvoie au premier joueur, qu'il doit aussi frapper, sous peine de perdre lui-même une marque; puis c'est à celui qui suit, du côté opposé, à recommencer. On sent bien qu'un telle combinaison doit amener les mouvements les plus singuliers, tant de la part de ceux qui jettent la balle sous la jambe, que de ceux qui cherchent à se plier, comme des serpents, pour l'éviter; ce qui leur fait prendre les postures les plus grotesques, aux grands éclats de rire du parti opposé. Les Indiens déploient au jeu du *pilma* la joie bruyante de nos écoliers : rien de plus plaisant alors, d'un peu loin, que les contorsions que font les joueurs en faisant leurs gambades et en agitant les bras et les jambes; on prendrait vraiment cet exercice pour une danse. Il a, sans doute, été inventé par eux pour se réchauffer, pendant l'hiver, au sein des régions glacées qu'habitent quelques-unes de leurs tribus; mais dans le mois de février, au milieu du jour, par une chaleur excessive, on ne conçoit pas comment ces athlètes peuvent y résister. » La balle, ajoute notre auteur, est donc de tous les pays. Il l'a en effet retrouvée sous le nom de *gatoroch* dans la province de Chiquitos, en Bolivie, où ce jeu est devenu une joute très-compliquée, ayant ses juges, ses fanfares, son public nombreux, et tout ce qui peut lui donner de la pompe.

Le Patagon n'est pas fort délicat sur le choix de sa nourriture. Crue ou cuite, la viande, surtout la chair de jument, lui est également bonne. Il

(*) D'Orbigny.

mange énormément, mais il est capable de supporter un long jeûne. La graisse et le suif le plus rance sont ses mets de prédilection, comme le beurre fort est l'aliment le plus recherché des Islandais, et l'huile la plus grossière le régal des Esquimaux.

Les armes offensives des Patagons consistent en un arc et des flèches. L'arc, long de quatre-vingt-dix centimètres, est sans aucun ornement : il est fabriqué avec du bois blanc fortement recourbé, et muni de cordes faites avec des tendons d'animaux. Les flèches, en bois et très-courtes, sont garnies à une de leurs extrémités de plumes blanches d'oiseaux de mer courtes et roides ; l'extrémité opposée est armée d'un fragment de silex, ou pierre à fusil, artistement taillé en fer de flèche, avec deux crocs recourbés en sens inverse. Cette pointe est faiblement attachée, de sorte que quand on cherche à retirer le trait de la blessure, elle s'élargit considérablement et le dard se sépare de la hampe. Ils s'en servent avec une adresse merveilleuse. Ils font usage aussi d'un javalot assez court, et d'une fronde des plus simples, faite en peau, élargie vers la moitié de sa longueur pour recevoir la pierre qu'ils lancent à une grande distance et avec une dextérité presque sans égale. Mais, de toutes leurs armes, la plus redoutable est celle qu'ils appellent *bolas* : elle consiste en deux pierres, du poids d'environ une livre chacune, recouvertes de cuir et attachées aux deux bouts d'une corde de sept à huit pieds de long. Pour s'en servir, ils tiennent une des pierres dans la main, font tourner l'autre au-dessus de leur tête jusqu'à ce qu'elle ait acquis une force suffisante, et la dirigent alors en lâchant la première ; on les a vus atteindre des deux pierres à la fois et à une distance assez considérable, un but d'un pouce à quinze lignes de diamètre. Ils s'en servent encore comme d'une espèce de piège à la chasse ; mais alors les *bolas* sont doubles, et même triples, et ils les lancent de manière à ce que les cordes s'embarassent dans les jambes de l'animal qu'ils poursui-

vent, et leur livrent le gibier sans blessure.

Ils se servent souvent de feux comme signes télégraphiques, et s'avertissent, par ce moyen, à des distances considérables, des dangers qui les menacent. Cette coutume est, au surplus, commune à un grand nombre de peuples.

Leurs armes défensives sont appropriées aux moyens d'attaque, et contribuent singulièrement à rendre les Patagons hideux. « Au jour du combat, ils restent presque nus, avec leur espèce de ceinture de cuir à laquelle sont attachées leurs armes ; mais les grands guerriers, ou les chefs, sont couverts d'une armure assez originale qu'ils ont empruntée aux Aucas. Ils s'affublent d'une longue cuirasse à manches, ressemblant à une ample chemise, et composée de sept à huit doubles d'une peau souple parfaitement préparée, peinte en dessus en jaune, et munie d'une large bande rouge sur la ligne médiane ; le col de cette cuirasse s'élève jusqu'au menton et couvre une partie de la figure. Avec cette armure, ils portent une espèce de casque formé de deux peaux épaisses cousues ensemble, représentant un grand chapeau à larges bords, surmonté d'une crête d'arrière en avant, orné de plaques d'argent ou de cuivre, attaché par derrière au col de la cuirasse, et retenu par devant au moyen d'une mentonnière en cuir (*). » La cuirasse descend jusqu'aux genoux et est fort gênante à cheval. Ceux qui n'en portent pas, ou qui n'ont pas le droit d'en porter, laissent flotter leurs cheveux sur leurs épaules. En dépit de cet appareil belliqueux, les Patagons sont loin d'être aussi redoutables que les Araucans. Malgré leur haute stature et leur force physique, ils sont les plus pusillanimes de tous les peuples de ces contrées. Ils en ont été la terreur, cependant ; mais décimés par une maladie épidémique de 1809 à 1811, et attaqués ensuite par les Araucans, qui en firent un horrible massacre, ils ont perdu à la fois leur

(*) D'Orbigny.

courage et leur importance nationale.

Les Patagons ne sont donc pas fort redoutés de leurs voisins. En temps de guerre, ils déploient la ruse et l'astuce dont tous les sauvages de l'Amérique font preuve. Ils n'attaquent jamais sans que le chef ait fait préalablement une longue harangue pour exciter l'ardeur de ses compagnons. Il faut aussi, et avant tout, qu'ils reconnaissent la position de l'ennemi, et ils envoient, à cet effet, des éclaireurs à dix ou douze lieues de distance. Cette précaution et l'usage des surprises constituent pour eux tout l'art de la guerre. Quand ils veulent assaillir leurs adversaires à l'improviste, ils se montrent d'une patience et d'une adresse merveilleuses; ils attachent leurs chevaux au loin, afin de ne laisser aucune trace de leur passage; ils se traînent souvent sur les pieds et sur les mains, et rampent même quelquefois sur le ventre, de peur d'être aperçus. Pour entendre le moindre bruit, ils appliquent leur oreille contre terre, et ils distinguent approximativement le nombre des guerriers qu'ils auront à combattre. Quand ils sont suffisamment préparés, ils attendent le retour de la nuit, et dès que la lune est levée, ils tombent avec fureur sur leurs ennemis, qu'ils égorgent sans pitié, ou sur les bestiaux, qu'ils emmènent. Ces surprises n'ont jamais lieu qu'au temps des pleines lunes, parce qu'alors les assaillants n'ont pas à craindre de funestes erreurs, et qu'ils ont, en cas d'échec, deux jours et deux nuits de marche non interrompue. On reconnaît dans ces ruses de guerre les habitudes et l'admirable instinct des Américains de l'hémisphère boréal; seulement ceux-ci portent l'adresse et l'habileté à un degré beaucoup plus remarquable. Cooper, dans ses *Derniers Mohicans* et dans sa *Prairie*, a merveilleusement décrit les singulières pratiques des Indiens du haut Mississipi, en temps de guerre; et ce que les voyageurs nous ont appris de la circonspection et de l'intelligence des indigènes du Canada, dans les mêmes

circonstances, prouve que les naturels du Sud pourraient encore, en cette matière, recevoir des leçons des Hommes Rouges.

Les Patagons, il y a moins d'un siècle, combattaient encore à pied. Le cheval, en effet, n'est pas originaire de l'Amérique; il y a été naturalisé par les Européens, à qui les Indiens ont emprunté, avec une supériorité merveilleuse, le moyen de maîtriser ce superbe animal et de s'en servir utilement. Aujourd'hui, les Patagons du Nord sont presque inséparables de leurs montures, si bien que la plupart des voyageurs ne les ont vus qu'à cheval. Les selles dont ils se servent n'ont rien de remarquable. Les étriers sont de bois, et à peine assez larges pour recevoir le gros orteil; ils sont même quelquefois remplacés par un nœud qui sert de point d'appui et qui passe entre le gros doigt et le second. Les éperons sont faits le plus souvent de deux petits morceaux de bois mobiles réunis par une courroie. La selle des femmes est bien différente: « Elle consiste en deux rouleaux de joncs, recouverts d'une peau très-mince et ornés de peintures variées. Lorsqu'une Indienne veut seulement se promener, elle ne met sur son cheval qu'un morceau de cuir sur lequel elle s'assied. Elle a un étrier des plus singuliers et pour lequel elle épuise tout le luxe que lui permet sa position. Cet étrier, nommé *kéka-kénohué*, est commun à toutes les Indiennes des parties australes des Pampas; il consiste en une forte pièce de tissu de laine, ornée de couleurs vives, et large de trois à six pouces, dont les deux extrémités, réunies ensemble et fixées par le tissu même, viennent se séparer ensuite pour former des franges en dehors de leur jonction. Il est passé au cou du cheval et pend sur sa poitrine; quand l'Indienne veut monter, elle y pose un pied, tout en saisissant une poignée de crin au garrot, et se trouve ainsi, d'un saut, sur le dos de sa monture, où elle reste comme encaissée entre les deux bourrelets, les genoux très-élevés et les jambes pendantes en avant;

position des plus gênantes, mais qui ne l'empêche pas de galoper aussi vite que les hommes. Souvent dans ces promenades elle se couvre de son chapeau de voyage, ressemblant à un très-large plat renversé, formé de jeunes pousses de saule et de laine artistement croisées, et qu'elle orne quelquefois de plaques d'argent ou de cuivre; ce chapeau singulier nommé *joa*, presque toujours réservé pour les voyages, est fixé derrière la tête par deux petits fils attachés aux cheveux et par une mentonnière qui passe sous la gorge (*). »

La polygamie n'est pas en usage parmi les Patagons comme chez les Araucans. Le mari n'abandonne jamais sa femme légitime; un homme ne peut même quitter une concubine que quand il n'en a pas d'enfants. Si, dans une guerre, il fait des captives, elles deviennent les domestiques et non les rivales de sa femme. Les maris sont excessivement jaloux, et punissent très-sévèrement la moindre infidélité. Mais, jusqu'au mariage, les femmes jouissent d'une liberté entière.

Les Patagones sont d'une chasteté remarquable; elles ne vont jamais nues, même avant l'âge nubile.

« Pour satisfaire à un usage commun aux Patagons, aux Araucans et aux Puelches, dit le savant naturaliste qui a répandu tant de lumière sur ces contrées, dès qu'une jeune fille s'aperçoit des premiers indices de sa nubilité, elle en prévient sa mère ou sa plus proche parente; celle-ci en avertit le chef de la famille, qui choisit immédiatement sa jument la plus grasse, afin d'en régaler ses amis. La jeune fille est placée au fond d'un *toldo* (tente) nommé *puétenuca*, séparé des autres et décoré à cet effet; là, sur une espèce d'autel, elle reçoit les visites successives de tous les Indiens et Indiennes de la *tolderia*, qui viennent la féliciter d'être femme et recevoir d'elle un morceau de la jument proportionné à leur rang ou à leur degré de parenté. Aussitôt que tous les visiteurs sont venus, et que personne

n'ignore dans la tribu que la jeune Indienne est nubile, on l'assied sur une mante de laine que sa mère prend par devant, sa plus proche parente par derrière, et, ainsi soulevée, on la promène, tandis qu'une vieille femme remplissant les fonctions de devin ou de prêtre, marche en tête en chantant, sans doute pour conjurer le malin esprit. Ce cortège s'achemine lentement vers un lac voisin, sans que personne le suive; la prêtresse entre la première dans l'eau, prend un peu d'eau et la jette en l'air, en parlant longtemps, sans doute afin de prier le dieu du mal de protéger la jeune Indienne dans sa nouvelle position. Les autres femmes entrent aussi au sein de la lagune; la conjuration terminée, elles y plongent la jeune fille à trois reprises différentes, l'essuient bien, étendent quelques pièces de tissu à terre sur la rive, l'y couchent, en la couvrant de ce qu'elles ont de meilleur; puis, plus tard, lorsque la prêtresse a terminé et recommencé ses prières, la néophyte revient vers la *tolderia*, ou, dès lors, elle doit jouer un rôle. » Cette coutume est générale parmi les peuples de l'Amérique méridionale, seulement, les cérémonies diffèrent suivant les pays. « Les Guarayos, par exemple, la signalent en imprimant de profondes cicatrices sur la poitrine de la patiente. Les Yuracarés du pied oriental des andes de Cochabamba, plus insensibles aux maux physiques, non-seulement lui couvrent les bras de blessures, mais encore s'en font à eux-mêmes et à tous les membres de la famille. Les animaux domestiques ne sont pas exempts de sanglants stigmates, et ainsi la fête, qui a lieu ordinairement à la suite de jeûnes, se passe en libations et se termine par cette scène barbare. »

« Lors du mariage, le prétendant est obligé de faire des cadeaux aux parents de la future, qui souvent même fixent le prix qu'ils veulent de leur fille; et, s'il n'est pas au-dessus de la fortune de l'Indien, tout s'arrange facilement; bien entendu qu'il n'est pas question de la conduite passée de la future : comme il est reconnu qu'elle

(*) D'Orbigny.

est maîtresse de sa personne, on ne s'occupe nullement de ce qu'elle a fait, n'étant obligée d'être fidèle qu'à son mari. Dès que les parties sont d'accord, la mère de la future et ses amis construisent le toldo de mariage que doit occuper le nouveau ménage; on y renferme les deux époux, puis tous les devins et parentes se réunissent autour. Les devins commencent par donner des conseils au mari, sur la conduite qu'il doit tenir avec sa femme, sur ses devoirs, puis en font autant à celle-ci, en lui prêchant surtout la soumission. Une fois que tous les conseils sont donnés, les devins avec les parentes chantent et dansent autour de la tente, tout en exécutant une musique diabolique avec de grandes calabasses, ou en soufflant dans de grandes coquilles. Les hommes, dans cet intervalle, allument un grand feu et font rôtir de la viande, dont ils offrent de temps en temps quelques petits morceaux aux époux, en leur faisant encore de nouvelles recommandations. La nuit se passe ainsi, et, le lendemain matin, ils ne sont considérés comme définitivement mariés que lorsque tous les habitants de la toldéria les ont visités au lit. Aussitôt après, la nouvelle épouse aime à se parer de tout ce qu'elle a reçu de plus précieux de son mari : ainsi elle prend ses énormes boucles d'oreilles, et la plus grande jouissance qu'elle puisse éprouver, c'est si son mari, à l'exemple des Aucas, lui a donné un bonnet fait de perles de verre de couleur, enfilées dans des tendons d'autruche et réunies par mailles, comme des filets. Les bijoux consistent en verroteries; si elle a un cheval, elle le selle; l'orne de tout ce qu'elle possède, et va ainsi se promener, étalant toutes ses richesses aux yeux de ses voisins.

« Lorsqu'une femme s'échappe de la tente de son mari, pour aller retrouver un amant aimé et vivre avec lui, l'époux, s'il est d'un rang supérieur ou s'il a des amis plus puissants que le ravisseur, se fait rendre sa femme; mais si, au contraire, celui-ci est dans une position plus élevée, le mari

doit patiemment se voir enlever sa compagne sans se plaindre. Le plus souvent les intéressés entrent en composition, et s'arrangent moyennant quelques cadeaux. »

Les femmes font tout, excepté la chasse et la guerre; leurs occupations sont multipliées et leur condition est très-dure, même pendant leur grossesse. Lorsqu'elles accouchent, à peine leur accorde-t-on deux ou trois jours de repos. Une devineresse leur sert de sage-femme, et la naissance de l'enfant est quelquefois célébrée par des chants, des danses et des festins; souvent même des conjurations contre le mauvais esprit ont lieu dans ces circonstances. Les Patagons aiment leurs enfants jusqu'à l'adoration : ils sont pour eux d'une faiblesse si extraordinaire, qu'on a vu des tribus, sur le simple vouloir d'un enfant, abandonner un parage, ou y séjourner plus qu'elles ne devaient le faire.

S'il est un fait digne de remarque, c'est l'unanimité des peuples pour rendre hommage à la mémoire des morts. Le sauvage l'emporte même ici sur l'homme civilisé : il s'occupe du mort, rien que du mort; pour lui seul la tombe et les cérémonies funèbres, pour lui seul l'énergique expression d'une douleur véritable. Il ne comprend pas le faste du désespoir, et ne concevrait pas davantage le despotisme de ce que nous appelons les convenances.

« Les Patagons conservent longtemps la mémoire de ceux qu'ils ont aimés, et souvent on les entend se lamenter et retracer les vertus et les bonnes qualités du défunt. Dès qu'un chef de famille meurt, les amis se peignent de noir et viennent successivement consoler sa veuve et ses enfants. Le corps du défunt est immédiatement dépouillé de ses vêtements par les parents; puis, tandis qu'il est encore chaud, on lui place les jambes de manière à lui mettre les genoux au menton, les talons à la partie inférieure du tronc, et on lui croise les bras sur les jambes. Aussitôt après, une partie de ce qui lui a appartenu est brûlé en signe de deuil. Sa demeure est anéantie; sa femme

et ses enfants sont dépouillés de tout ce qui ne leur est pas propre; et la veuve, sans asile, souvent presque nue, attend, aux environs, que quelques parents viennent lui donner des vêtements. Elle se barbouille de suite la figure de noir, se coupe les cheveux de devant, peigne les autres qu'elle laisse tomber sur les épaules, et se renferme dans une vieille tente, d'où, pendant une année, elle ne sort pas, gardant des habits lugubres, la figure teinte en noir, sans pouvoir se la laver qu'une année après, et astreinte dans cet intervalle à la conduite la plus austère. La moindre infraction à cet usage serait, pour la mémoire du défunt, un affront que les siens auraient le droit de punir par la mort de la coupable et de son complice.

« Lorsque le corps du défunt est ainsi ployé, que sa tente est brûlée, ses proches immolent à ses mânes tous les animaux qui lui ont appartenu : ses bestiaux sont tués dans la campagne, ainsi que ses chevaux, et aucun Indien ne mange de leur chair; ses chiens même, fidèles compagnons de sa chasse, sont aussi égorgés; on ne réserve que son meilleur cheval, destiné à porter son corps jusqu'à la sépulture, avec ses armes et ses bijoux, qui doivent être ensevelis avec lui. Ses fils ou ses neveux l'accompagnent jusqu'à sa dernière demeure; ils marchent au loin dans la campagne, surtout lorsqu'il y a aux environs une nation différente de la leur, ou des chrétiens, afin de ne pas être aperçus d'eux. Dès qu'ils se croient seuls et assez éloignés pour ne pas être dépités, ils creusent une fosse circulaire, de deux pieds de diamètre tout au plus, et assez profonde pour que le corps, déposé assis, puisse avoir quelques pieds de terre sur la tête (*). Ils

enterrent avec lui ses armes, ses épées d'argent, ses meilleurs vêtements, afin qu'il les retrouve dans l'autre vie, le recouvrent de terre, et immolent ensuite le coursier sur sa tombe, afin qu'il l'ait lorsqu'il voudra s'en servir; puis ils reviennent tristement, en faisant de grands détours, pour ne pas indiquer où ils sont allés. Ces précautions sont des plus nécessaires, car si dans la même tolderia un Indien n'était pas assez hardi pour aller profaner la tombe de son frère, de son ami, les autres tribus, toujours peu scrupuleuses sur ce point, et surtout les chrétiens qui peuvent se trouver parmi elles ou aux environs, ne manqueraient pas de rechercher ces tombes, afin d'en enlever les vêtements et les ornements d'argent qu'on y place; violence qui souvent, entre les nations, amène des rixes et des haines mortelles. Comme tous les troupeaux, tous les chevaux sont au chef de la famille, lorsqu'une Indienne meurt avant son mari, on ne peut anéantir que ce qui lui appartient en propre, ce qui se réduit à des habits et à quelques ornements, en y joignant ce qu'on met avec elle dans la tombe. On fait, au reste, absolument la même cérémonie; mais le veuf ni les enfants ne portent aucun deuil extérieur, et le premier peut se remarier immédiatement, si bon lui semble. »

PATAGONS DU SUD. M. d'Orbigny n'ayant visité que le nord et le nord-est de la Patagonie, et ses observations ayant porté plus particulièrement sur l'espace compris entre les quarantième et quarante-deuxième degrés de latitude sud, nous croyons devoir, afin de rendre notre travail plus complet, rassembler les renseignements que nous fournissent Wallis et Parker King sur les naturels de l'extrémité méridionale.

La taille des Patagons du Sud ou

tefois les voyageurs ajoutent que, parmi les Moluches, une femme âgée est chargée d'ouvrir chaque année le caveau, et non pas la fosse où a été déposé le corps, de nettoyer et d'habiller celui-ci.

(*) M. d'Orbigny contredit ici l'opinion de Falkner (Description des terres magellaniques), qui dit que les Patagons et les Aucas font des squelettes du corps de leurs morts, et qu'ils les transportent au loin. La coutume dont parle M. d'Orbigny paraît être commune à la tribu des Moluches. Tou-

Inaken paraît être la même que celle des indigènes du Nord. Ceux que le capitaine King vit à la baie Grégoire avaient de cinq à six pieds anglais; la largeur de leurs épaules et la longueur de leur buste leur donnaient au premier coup d'œil l'apparence d'une race vraiment gigantesque; mais, quand leurs manteaux de fourrures s'entr'ouvraient, on s'apercevait que la partie inférieure de leur corps n'était nullement en harmonie avec les proportions de la partie supérieure. Leurs cuisses et leurs jambes étaient courtes et grêles^(*); c'est à cette conformation qu'ils doivent de paraître à cheval beaucoup plus grands qu'ils ne le sont réellement.

King mesura la tête et les épaules d'un Patagon, et voici le résultat de ses observations :

Du sommet du crâne à l'extrémité supérieure des yeux.	4 po.
Au bout du nez.	6
A la bouche.	7
Au menton.	9
Largeur de la tête entre les tempes.	7 1/2
Largeur des épaules.	18 1/2

« La tête d'un autre Patagon, ajoute le capitaine King, était longue et aplatie au sommet, le front large et élevé, mais couvert de cheveux jusqu'à la distance d'un pouce et demi de l'arcade sourcilière, qui était presque entièrement nue. Les yeux étaient petits, le nez aplati, la bouche très-fendue, les lèvres épaisses, le cou court, les épaules très-larges, les bras peu musculeux, ainsi que les cuisses et les jambes. La poitrine était haute et bien développée. La taille de l'Indien était de près de six pieds. »

(*) M. d'Orbigny dit n'avoir pas observé cette disposition physique chez les Patagons du Sud; ce qui nous fait conjecturer que les naturels qui se sont donnés à lui pour des hommes de la partie méridionale, n'en étaient pas réellement. Le capitaine King et ses compagnons de voyage sont trop bons observateurs pour qu'on puisse révoquer en doute l'exactitude de leur remarque.

On voit qu'il n'y a pas grande différence, quant au physique, entre les naturels du Sud et ceux de la partie septentrionale. Le trait caractéristique des premiers est la ténuité des membres inférieurs.

Les toldos des Inaken sont de forme rectangulaire : ils ont dix ou douze pieds de long, dix de large, sept de haut sur le devant, et six seulement sur le derrière. Le plan de ces sales demeures est formé par des perches fixées dans le sol, et fourchues à leur extrémité supérieure pour soutenir les chevrons qui supportent le toit. Le toldo est couvert de peaux si bien cousues les unes aux autres, qu'elles sont presque impénétrables à la pluie et au vent. Les pieux et les chevrons ne se trouvant pas facilement, les naturels les emportent et les traînent après eux dans toutes leurs excursions. Quand ils ont atteint le lieu de leur bivouac et choisi l'endroit le moins exposé au vent, ils creusent des trous avec une barre de fer ou un morceau de bois pointu, et y plantent les pieux. Comme tout l'ensemble et la toiture sont faits d'avance, la hutte est achevée en très-peu d'instant.

Le centre du toldo est occupé par le foyer. On a observé que les Patagons du Nord ne regardent jamais le feu comme les Européens, mais qu'ils lui tournent le dos, afin de mieux voir ce qui se passe autour d'eux. Les voyageurs qui ont été en rapport avec les habitants de la partie Sud, ont attribué, au contraire, non-seulement à la fumée, mais encore à la vue du feu, les maladies d'yeux, presque générales parmi ces Indiens. Nous ne prononcerons pas sur cette question peu importante.

La polygamie est fréquente parmi les Patagons du Sud; ils achètent les femmes très-jeunes. Ils donnent en échange du grain, des cascabels (petites sonnettes), des vêtements ou des chevaux. Elles sont vêtues, comme les hommes, de peaux de guanagues. La mante qu'elles se font de la dépouille de cet animal est retenue par-devant au moyen d'une épingle d'argent;

PATAGONIE

8



Verrier del.

Lemaître gravé

Patagons du Sud.

leurs cheveux sont disposés comme ceux des Indiennes du Nord.

Les naturels du Sud enterrent leurs morts autrement que ceux du Nord. Ceci résulte de la description suivante que Parker King donne de la tombe d'un enfant près de la baie Grégoire : « C'était un monceau conique de branches sèches et de broussailles, ayant dix pieds de haut et vingt-cinq de circonférence, le tout entouré de bandes de cuir. Le sommet de la pyramide était couvert d'un morceau d'étoffe rouge, orné de clous de cuivre, et surmonté de deux bâtons supportant des drapeaux rouges et des sonnettes qui, agitées par le vent, ne cessaient de tinter. Un fossé de deux pieds de large et d'un pied de profondeur était creusé autour du tombeau, excepté à l'entrée qui avait été remplie de buissons. En face de cette entrée étaient étendues les peaux de deux chevaux, récemment tués, lesquelles étaient soutenues par quatre pieux. Les têtes des chevaux étaient ornées de clous de cuivre, semblables à ceux du sommet de la pyramide. Enfin, en dehors du fossé on voyait six bâtons portant chacun deux petits drapeaux l'un au-dessus de l'autre. »

En faisant même la part de l'influence des mœurs espagnoles sur celles des indigènes de la baie Grégoire, parmi lesquels il s'en trouve qui viennent des Pampas, il n'en est pas moins constant, d'après cette curieuse description, que les Patagons méridionaux ne se bornent pas à inhumer leurs morts dans des fosses circulaires. Peut-être cette différence tient-elle à ce que les tribus du Midi n'ayant rien à craindre des Aucas et des chrétiens, elles peuvent marquer par des monuments grossiers la place où reposent les objets de leur affection.

Les Patagons du Sud, qui n'ont pas encore appris à leurs dépens combien le voisinage des Européens est dangereux, sont plus affables et plus familiers que ceux des autres parties du pays. Ceux qui habitent les bords du détroit de Magellan accueillent les étrangers avec cordialité ; mais, lorsqu'ils

sont en nombre, ils imposent aux visiteurs un large tribut de tabac, de pain, de fusils, de poudre, de balles et d'autres articles dont ils raffolent. On raconte que l'équipage d'un shooner de commerce anglais ayant abordé à la baie Grégoire, en 1834, refusa aux Patagons les objets qu'ils désiraient. Le capitaine eut la malencontreuse idée d'aller à terre ; aussitôt les indigènes se saisirent de sa personne, et le retinrent prisonnier jusqu'à ce que le contingent de pain et de tabac fût livré.

La confiance et la familiarité ne sont pas le seul trait caractéristique des Patagons méridionaux ; il en est un autre qui ne doit pas être passé sous silence : c'est l'espèce d'indifférence et d'apathie qu'ils témoignent dans toutes les circonstances où la curiosité instinctive des hommes du Nord serait vivement excitée. Le capitaine Wallis raconte que, lors de son voyage au détroit de Magellan, il fit amener plusieurs Indiens à son bord, et ne put parvenir à éveiller chez eux le moindre sentiment de surprise : « Je les menai dans toutes les parties du vaisseau, dit-il ; ils ne regardèrent avec attention que les animaux vivants que nous avions à bord. Ils examinaient avec assez de curiosité les cochons et les moutons, et s'amuserent infiniment à voir les poules de Guinée et les dindons. Ils ne parurent désirer de tout ce qu'ils voyaient que nos vêtements, et un vieillard fut le seul d'entre eux qui en demanda. Nous leur offrîmes des feuilles de tabac roulées ; ils en fumèrent un peu, mais ne parurent pas y prendre plaisir. Je leur donnai du bœuf, du porc, du biscuit et d'autres provisions du vaisseau ; ils mangèrent indistinctement de tout ce qu'on leur offrit, mais ils ne voulurent boire que de l'eau. Je leur montrai les canons ; ils ne témoignèrent pas avoir connaissance de leur usage. Je fis mettre les soldats de marine sous les armes et leur fis exécuter une partie de l'exercice : à la première décharge de mousqueterie, nos Américains furent frappés d'étonnement et de terreur ; mais voyant

que nos gens étaient de bonne humeur et qu'ils n'avaient d'ailleurs reçu aucun mal, ils reprirent bientôt leur gaieté, et entendirent sans grande émotion une deuxième, puis une troisième décharge. »

Mais quittons les détails, pour rentrer dans les généralités communes aux tribus des deux régions.

Croyances religieuses. Superstitions. On trouve chez les Patagons, en fait de culte et de notions religieuses, les disparates les plus étranges. Ils croient à l'immortalité de l'âme, et, comme les anciens peuples du nord de l'Europe et ceux qui couvrent encore une grande partie de l'Asie, ils se figurent un paradis matériel, une autre vie matérielle, une autre terre enfin où les suivront les mêmes passions et les mêmes besoins. Comme ces peuples, ils ensevelissent avec le mort, ainsi que nous l'avons dit, tout ce qui pourra lui être utile dans cet autre monde et l'y mettre en position d'y faire meilleure figure; ils adorent en définitive un seul être qui, sous le nom d'*Achekenat-Kanet*, est tour à tour pour eux le génie du bien et le génie du mal, et qu'à ces divers titres, ils conjurent ou consultent; ils paraissent avoir de lui une si haute idée, qu'ils ne le représentent sous aucune forme et sourient de pitié à la vue des objets de notre culte. Cependant, chose bizarre, ils ont aussi leur fétichisme: qu'ils rencontrent un obstacle, et ils lui adressent leurs supplications; qu'ils aperçoivent quelque accident physique, et il devient pour eux l'objet de manifestations religieuses qui constituent un véritable culte. M. d'Orbigny en cite un exemple singulier: « S'ils voyagent, dit-il, et que, passant près d'une rivière, ils aperçoivent quelques gros morceaux de bois emportés par les eaux, ils les prennent pour des divinités malfaisantes, ils s'arrêtent pour les conjurer et leur parlent à haute voix. Si le hasard fait que ces troncs, transportés dans un remous de la rivière, semblent entraînés moins rapidement et tournoient sur eux-mêmes, les Indiens croient qu'ils s'arrêtent pour

les écouter; alors ils promettent beaucoup pour se les rendre favorables, remplissant ensuite scrupuleusement leurs promesses. Leurs armes, leurs objets les plus précieux sont, pour ce même motif, jetés dans l'eau, et même, dans les grandes occasions, ils y précipitent jusqu'à des chevaux attachés ensemble par les pieds, se croyant ainsi plus à l'abri des événements. » D'un autre côté, observe le même écrivain, ce sont les seuls sacrifices qu'ils pratiquent; et tandis que des peuples plus avancés qu'eux sur d'autres points immolent leurs semblables à leur barbare divinité, et que d'autres peuples, reconnus pour leur civilisation, faisaient couler à flots sur les autels de leurs innombrables idoles le sang des plus utiles animaux, le Patagon, encore à demi sauvage, réserve pour de rares et importantes occasions la mort de quelques chevaux.

Les Patagons sont, comme tous les naturels des terres australes, fort superstitieux et enclins à la magie. Les vieilles femmes, les sorcières, prophétesses ou devineresses, que nous avons déjà vues à l'œuvre dans la cérémonie par laquelle on célèbre la nubilité des filles, sont les ministres principaux de leur culte, et elles accroissent leur importance en joignant à ces fonctions sacrées celle de médecin. Ce sont elles qui invoquent *Achekenat-Kanet* lorsque la famille, assise en rond, croit devoir fléchir sa colère ou le remercier de ses bienfaits. Les paroles qui leur échappent lorsque, à la fin de la cérémonie, elles sont parvenues au plus haut degré d'exaltation, sont avidement recueillies par les assistants et considérées comme des oracles infallibles. Mais leur plus beau triomphe a lieu, sans contredit, lorsqu'elles exercent, à leur manière, les fonctions de médecin. « Un malade souffrait d'une forte fièvre due à l'imprudence avec laquelle il s'était jeté tout en sueur dans l'eau de la rivière qui est des plus froides; il était étendu dans son toldo. La vieille Indienne devineresse qui le soignait, le fit mettre le ventre contre terre et se



TERRE DE FEU



Mont Sarmiento.

mit à le sucer sur la nuque; puis, en faisant beaucoup de contorsions, elle le frappa de grands coups sous le menton et sur la poitrine, appelant le génie du mal, et le priant d'en sortir. Puis elle suçâ successivement les épaules et les autres parties du corps, en continuant le même manège; retourna le malade, lui imprima sa succion sur le nombril, sur les bras, aux yeux, sur la bouche et au nez; mais elle insista davantage sur cette dernière partie et manifesta plus d'espérance d'obtenir ce qu'elle désirait. Tout à coup elle fit des grimaces affreuses et parut souffrir elle-même; après avoir recommencé trois fois son opération, se frappant avec force, elle s'écria qu'elle tenait le mal et qu'elle allait le montrer. En effet, après beaucoup d'autres simagrées, elle fit semblant de tirer de la bouche du patient un gros insecte du genre cerambix, qu'elle montra aux assistants comme l'emblème du démon qui possédait son corps. Souvent alors la jongleuse annonce que le mal ne rentrera plus, et elle fait disparaître l'animal quelconque qu'elle est supposée avoir fait sortir du corps de l'Indien; ou bien elle chante de nouveau, lui place l'insecte sur la bouche, sur les yeux, sur le nez, et, après avoir changé la nature de l'esprit malfaisant et l'avoir rendu bon, elle le fait rentrer dans le corps souffrant.» Cette docilité du patient et des assistants surprendra moins quand on saura que telle est la confiance des Indiens dans le pouvoir de ces sorcières, que lorsque, par extraordinaire, ils coupent leurs cheveux, ils ont grand soin de les jeter au feu ou à la rivière, de crainte qu'une vieille femme, en s'en emparant, ne les fasse mourir, soit en leur jetant un sort, soit en leur faisant jaillir tout le sang par les pores. Quant au mal représenté par un insecte, les Patagons partagent avec des peuples beaucoup plus civilisés qu'eux l'erreur qui personnifie le bien et le mal; seulement ils la poussent dans sa dernière conséquence. Sont-ils en marche et se sentent-ils fatigués, ils accusent un malin génie de s'être

glissé dans leur corps pour les empêcher d'avancer, et s'ils n'ont pas sous la main quelque sorcière pour l'évoquer, ils se taillaient les membres et les épaules, afin que le démon s'en aille avec leur sang. Cette superstition paraît être surtout très-répandue chez les Araucans.

« La crainte des contagions rend souvent les Patagons, ainsi que les autres nations australes, des plus inhumains; mais ne sont-ils pas excusables, après avoir vu la moitié des leurs emportés par la petite vérole, par suite de leurs relations avec les blancs? Ils regardent cette maladie, apportée d'Europe, comme un effet particulier du malin esprit, qui passe successivement d'un corps à un autre; aussi, dès qu'ils craignent une épidémie, et qu'un membre d'une de leurs familles leur fait soupçonner qu'il en est atteint, de suite tous s'éloignent de la tente, ne laissant au malade qu'un peu de viande cuite et de l'eau; puis ils vont s'établir au loin. Si un second individu meurt, et que d'autres soient immédiatement atteints des mêmes symptômes, dès lors, plus de doute. La tribu entière abandonne le lieu et les malades, leur laissant le faible secours que nous venons d'indiquer; et afin que le mal ne l'accompagne pas, les Indiens s'en vont en donnant dans l'air, de distance en distance, de grands coups de leurs armes tranchantes, dans le but de couper le fil du mal et d'ôter toute communication avec lui, jetant, en même temps, de l'eau dans l'espace, pour conjurer le dieu du mal. Une fois arrivés à quelques journées de marche, assez loin pour ne plus craindre la maladie, ils placent encore, par le même motif, tous leurs instruments tranchants dans la direction du lieu qu'ils ont abandonné. Si, dans ce nouveau séjour, quelques maladies viennent à se déclarer, ils fuient de nouveau avec les mêmes démonstrations superstitieuses, semant ainsi leurs malades sur tous les points où ils s'arrêtent. Leur fuite cependant n'est jamais assez précipitée pour qu'ils en viennent aux mêmes extrémités que les Mahas

des plaines du Missouri, qui abandonnent le lieu où vivaient leurs ancêtres, et, dans leur terreur, brûlent leurs cabanes et tuent leurs enfants. On sent combien peu de malades doivent échapper; car si une crise heureuse sauve ceux qui sont ainsi délaissés, ils consomment, dans les premiers jours de convalescence, tout ce qu'ils ont de provisions, et meurent ensuite de faim ou de misère; seuls, à pied, ils sont au milieu du désert, sans force, sans secours, sans espoir de regagner jamais l'habitation des leurs, souvent éloignée de plus de cent lieues, surtout lorsqu'il y a eu plusieurs fuites successives. Se figure-t-on quelles doivent être les angoisses du malheureux revenu à la vie, n'ayant autour de lui que le spectacle de cadavres dévorés par des milliers d'oiseaux, qui déchirent aussi par morceaux les chairs de ses frères pendant leur léthargie? Il craint de se livrer au sommeil, car il pourrait devenir aussi la victime des monstres ailés, même avant sa mort.»

On a vu que, malgré leur dédain pour les objets d'un culte quelconque, les Patagons révèrent certains fétiches et font des sacrifices à leur divinité. Ce n'est pas la seule contradiction que présente l'ensemble de leurs croyances; il en est même une qui mérite d'être signalée: ils personnifient, de concert avec les nations voisines, leur dieu Achekenat-Kanet dans un arbre isolé nommé par les Puelches *qualichu*, et qui est connu dans tout le pays sous cette dénomination. « Ce méchant dieu est tout simplement un arbre rabougri qui, s'il avait crû dans un bois, n'aurait pas attiré l'attention, tandis que, perdu au milieu de plaines immenses, il anime cette étendue et sert au voyageur. Il est haut de vingt à trente pieds, tout tortueux, tout épineux, formant une coupe large et arrondie; son tronc est gros et noueux, à moitié vermoulu par le nombre des années, et le centre en est creux; il appartient aux nombreuses espèces d'acacias épineux qui donnent une gousse dont la pulpe est sucrée, et que les habitants

confondent toutes sous le nom commun d'*algarrobo*. Ce qu'il y a de singulier, c'est de trouver cet arbre seul au sein des déserts, comme jeté par la nature pour en interrompre la monotonie. Remarqué par les peuples voyageurs de ces contrées, il a dû les étonner et leur paraître une merveille, ce qui a peut-être contribué au culte dont il est l'objet. Les branches de l'*algarrobo* sacré sont couvertes des offrandes des sauvages; on y voit suspendus là une mante, ici un poncho; plus loin, des rubans de laine, des fils de couleur, et de toutes parts des vêtements plus ou moins altérés par le temps, et dont l'ensemble n'offre pas l'aspect d'un autel, mais bien plutôt celui d'une triste friperie déchirée par les vents. Aucun Indien ne passe sans y laisser quelque chose; celui qui n'a rien se contente d'offrir du crin de son cheval, qu'il attache à une branche. Le tronc caverneux de l'arbre sert de dépôt aux présents des hommes et des femmes: du tabac, du papier pour faire des cigares, des verroteries; on y trouve même quelquefois des pièces de monnaie. Ce qui atteste encore plus que tout le reste le culte des sauvages, c'est le grand nombre de squelettes de chevaux égorgés en l'honneur du génie du lieu, l'offrande la plus précieuse qu'un Indien puisse lui faire, et celle qui doit être la plus efficace; aussi les chevaux ne sont-ils sacrifiés qu'à l'arbre du *qualichu* et aux rivières, que l'on révère et que l'on redoute également, parce qu'on est obligé de les passer continuellement, et de braver à la fois et leur courant et leur profondeur (*). »

On s'étonnera peut-être que ces absurdes croyances et ces pratiques plus absurdes encore n'aient pas disparu au contact du christianisme, qui a pris possession d'une si grande partie du nouveau monde. C'est là un des faits les plus caractéristiques de certaines races australes. Jamais un Patagon, un Puelche ni un Araucan n'a voulu embrasser la religion catholique. Ils

(*) D'Orbigny.

ont toujours résisté aux pieux efforts des missionnaires, et sont restés invariablement fidèles à leurs divinités. Ce qu'ils étaient autrefois sous le rapport des croyances et de la superstition, ils le sont encore aujourd'hui, et ne paraissent pas le moins du monde disposés à accueillir d'autres idées et d'autres principes. C'est donc dans ces contrées éloignées qu'il faut aller étudier *l'homme américain* proprement dit; c'est là qu'il existe dans toute la virginité de ses traditions et de son ancien type; c'est là que le philosophe et le physiologiste peuvent trouver le point de départ qui leur manque pour leurs spéculations sur l'anthropologie. Il n'en est pas ainsi dans l'Amérique du Nord; car on sait que l'Indien de cet hémisphère a complètement perdu sa physionomie première, et s'est européenisé sous l'influence de la religion du Christ. Les Hurons, les Algonquins, les Chactaws, tant d'autres peuples septentrionaux si misérablement décimés depuis un siècle, ont-ils gagné à cette modification profonde de leur caractère et de leurs mœurs nationales? Qui oserait l'affirmer? L'introduction du christianisme dans le nouveau monde n'a-t-elle pas coïncidé avec l'importation des fléaux physiques et moraux les plus funestes à l'espèce humaine? Parcourez les villages indiens du Canada, et vous verrez ce qui reste des peuplades nombreuses qui habitaient autrefois ce pays; entrez dans les cabanes où la parole des prêtres de la foi catholique a pénétré, et vous verrez à quel état de dégradation et de misère sont aujourd'hui réduits ces hommes qui étonnaient les premiers voyageurs par leur intelligence et leur intrépidité chevaleresque. Oui, l'initiation de l'Amérique à la civilisation a été et est encore bien douloureuse; il en a été à peu près de même d'une partie de l'Europe; seulement l'Amérique s'est révélée à l'ancien monde à une époque où il ne pouvait plus y avoir égalité dans la lutte qui devait s'établir entre les deux colosses, c'est-à-dire, au moment où l'homme policé pouvait corrompre et

opprimer l'homme primitif sans résistance de la part de celui-ci. L'Europe chrétienne a abusé de sa supériorité; et certes, au point de vue de la morale sociale, son plus grand crime aura été d'avoir démoralisé et dépeuplé tout un monde nouveau que la Providence livrait à sa domination et à ses enseignements. Les Patagons et leurs voisins des Pampas et du Chili ont été favorisés par la nature des contrées qu'ils habitent; et c'est grâce peut-être à leur éloignement instinctif pour des croyances nouvelles, qu'ils doivent de pouvoir encore fouler en paix le sol où reposent les cendres de leurs pères.

La cosmogonie des Patagons, si elle n'offre pas une grande variété de faits et ne prouve pas de leur part de grands frais d'imagination, a du moins le mérite de la simplicité. Dieu, disent-ils, alors génie bienfaisant, créa les hommes sous terre et leur donna leurs armes. Ils expliquent encore, d'une façon assez originale, l'apparition sur le continent de diverses espèces d'animaux qui y étaient inconnus avant l'arrivée des Européens. Ils supposent qu'après la création de l'homme, les animaux sortirent tous de la même caverne, mais que dès que le taureau se présenta à la porte, il effraya tellement les hommes avec ses cornes, qu'ils la fermèrent précipitamment et la condamnèrent en entassant des pierres énormes au-devant. Mais ils ajoutent que les Espagnols, en arrivant à leur tour, laissèrent cette malheureuse porte ouverte, et qu'alors parurent le taureau, le cheval et tous les animaux qui y étaient restés enfermés jusqu'alors. Cette fable, il faut en convenir, n'est pas plus merveilleuse que celle de l'arche de Noé.

Génie national, langue. Malgré les assertions tranchantes de Pauw et de quelques anciens auteurs espagnols, il est certain que les Patagons ne manquent pas d'intelligence, et que leur génie national mérite d'être pris en considération. Nous avons dit qu'ils n'attaquent jamais leurs ennemis sans que le cacique ait harangué ses guerriers. Ces dis-

cours sont toujours empreints d'un caractère d'énergie très-remarquable, et ne le cèdent pas à ceux que Cooper met dans la bouche de ses sauvages du Nord. Les Patagons font aussi preuve d'éloquence dans leurs entretiens avec les Espagnols ou avec les chefs des tribus voisines; ils ont surtout à un degré incomparable le talent de parler très-longtemps, sans hésiter et sans sortir du sujet de la conversation; talent que possèdent, du reste, aussi les Araucans. Ce qui distingue leur génie national, c'est une tendance à donner plus d'énergie à ce qu'ils disent, par l'emploi fréquent de la comparaison; cette tournure d'esprit les rapproche des peuples orientaux, qui, comme on sait, font consister la poésie dans l'usage exagéré de la métaphore. Ainsi, M. d'Orbigny a entendu un Indien dire au sujet d'une femme acariâtre, qu'elle était *méchante comme du piment*; un autre lui raconta, un jour, qu'il avait bu *long comme un lazo* (*). Ils représentent la force par une charrette avec son attelage, et le courage par un cœur de taureau. Pour exprimer que quelqu'un des leurs a eu peur devant l'ennemi, ils disent volontiers que ses éperons ont tremblé. Ce penchant à l'image et à l'exagération n'exclut pas chez eux la rectitude d'esprit et la concision dans la manifestation verbale de leurs pensées; ils ont, par exemple, deux expressions parfaitement justes pour désigner la fausseté en paroles et la fausseté en actions: celui qu'ils accusent de la première est *l'homme à deux langues*, et l'autre est *l'homme à deux cœurs*; pour faire entendre que, dans une certaine circonstance, les caciques avaient agi en toute franchise et de bonne foi, un indigène disait: « Les caciques n'ont pas deux cœurs; ils n'en ont qu'un, pas davantage. » Tout cela indique à la fois chez ces Indiens une grande logique et un instinct poétique incontestable.

L'habitude de la chasse et la néces-

(*) Cette arme de chasse est, en effet, leur plus grande mesure de longueur.

sité de se diriger, pendant leurs longues excursions, d'après le soleil et les étoiles, firent naître parmi les naturels de ces contrées quelques idées astronomiques. Ici encore leur penchant à la poésie trouva à s'exercer: ils transformèrent la partie du firmament qui leur était connue en un immense tableau représentant la chasse de l'Indien. « Ainsi la voie lactée ne fut pas pour eux le chemin parcouru par la chèvre Amalthée, mais celui du vieil Indien chassant l'autruche. Les trois rois furent les boules (*tapolec*) qu'il jetait à cet oiseau, dont les pieds sont la croix du Sud, tandis que les taches australes qui accompagnent la voie lactée ne sont à leurs yeux que des amas de plumes formés par le chasseur. » Ces allégories ingénieuses, qui valent bien les gracieuses fantaisies du polythéisme grec, n'ont pas détourné les indigènes du but pratique et utile de l'astronomie: c'est ainsi qu'ils ont adopté une division du temps très-rationnelle; ils ont partagé l'année en douze mois (*kechnina*); et tous les ans, au printemps, quand les plantes recommencent à pousser, ils rectifient et règlent les jours supplémentaires.

Le manque absolu de renseignements nous empêche de donner une idée complète du système astronomique des sauvages de Patagonie; Nous le regrettons d'autant plus que les connaissances de cette nature peuvent, bien plus que les croyances religieuses, servir de *criterium* à l'observateur pour apprécier les qualités intellectuelles d'un peuple et ses aptitudes caractéristiques. Quoi qu'il en soit, le peu que nous en avons dit suffit pour prouver ce que nous avons avancé, savoir, que les nations qui habitent l'extrémité sud du continent américain sont bien loin d'être dépourvues d'intelligence, et qu'en outre, leur génie national porte un cachet essentiellement poétique.

La langue patagone est beaucoup plus gutturale que celle des Aucas, difficile à prononcer, et pleine de sons que nos lettres ne sauraient exprimer. Des observations récentes y si-

gnalent une richesse et des combinaisons remarquables; nouvelle preuve de ce que plusieurs écrivains ont avancé au sujet des ressources et des nuances infinies des langues américaines en général.

L'idiome patagon est beaucoup plus riche en noms de nombre que certaines langues du même continent (*). Les indigènes peuvent compter jusqu'à cent mille. Il est vrai que leurs nombres *cent et mille* leur ont été transmis par les Puelches et les Araucans qui, eux-mêmes, les tenaient des Incas; mais cette quantité de désignations numériques n'en atteste pas moins la multiplicité des combinaisons de calcul auxquelles se livrent les Patagons.

Gouvernement. Le système politique des Patagons est des plus simples. La nation est gouvernée par un chef supérieur, désigné par le titre de *caras-ken*, et dont le pouvoir, très-circonscrit, ne s'exerce qu'en temps de guerre. Il réunit alors tous les chefs subalternes et leur commande. En temps de paix, on a pour lui beaucoup de respect, mais il n'a aucune espèce de droits personnels, de sorte que s'il ne pourvoit pas à ses besoins, aucun de ses prétendus sujets n'en prend souci. A la guerre même, les avantages de sa position se bornent à une plus forte part du butin. Ce poste, si peu digne d'envie, n'est même pas héréditaire de droit: il faut que le fils, pour succéder à son père, ait fait preuve de courage et d'éloquence; autrement la place est donnée à un autre, plus intrépide et plus capable.

Lois. Point de lois parmi ces peuples; partant, point de punition pour les coupables. Chacun vit à sa guise, et le plus voleur est le plus estimé comme étant le plus adroit.

Ne connaissant pas le partage du territoire entre les membres de leur société, les richesses ne peuvent être

chez eux que mobilières, et l'usage d'anéantir, à la mort de chacun, tout ce qui lui a appartenu dans ce monde, mettant les familles dans la continuelle nécessité de trouver de nouveaux moyens d'existence, il en résulte que la propriété, telle que nous l'entendons, n'existe point parmi les Patagons. Ceci explique à la fois leur opinion sur le vol et le peu de consistance de leur état social.

HISTOIRE. Un coup d'œil rapide sur l'histoire des établissements formés par les Européens dans ces contrées reculées, terminera cette notice que nous nous sommes efforcé de rendre aussi complète que possible, eu égard aux limites qui nous étaient tracées.

Seize ans après la découverte de l'Amérique par Christophe Colomb, Juan Diaz de Solis et Vicente Yanez Pinzon reconnurent l'embouchure de la Plata, et longèrent la côte vers le sud jusqu'au 40° degré de latitude australe. En 1520, Magellan hiverna dans le port Saint-Julien, et emmena de force sur son bâtiment un Patagon (*). Ce ne fut qu'en 1578 qu'une autre nation, les Anglais, foula le sol de ce pays, jusque-là exclusivement exploré par les navigateurs espagnols. Le capitaine Drake démentit pour la première fois les contes merveilleux répandus en Europe sur la taille et les habitudes des Patagons; mais l'erreur devait prévaloir longtemps encore. Pour réhabiliter la fable inventée par ses compatriotes, Sarmiento (*Histoire de la conquête des Moluques*) représenta encore les habitants de ces contrées comme des géants de trois aunes de haut. Les fantastiques assertions d'Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, décidèrent le gouvernement espagnol à tenter un établissement dans un pays où, sur la foi de quelques enthousiastes, on espérait trouver des villes considérables, des édifices magnifiques, et d'immenses richesses. Un assez grand nombre

(*) On peut citer en exemple la langue des Chiquitos qui n'a pas un seul nom de nombre, quoiqu'elle soit parlée par une des nations les plus puissantes de l'Amérique australe.

(*) Voy. Pigafetta, qui a écrit la relation de ce voyage.

d'individus furent en effet débarqués, en 1582, sur la partie est de la péninsule de Brunswick, à l'endroit qu'on appelle aujourd'hui *Port-Famine*. Ces aventuriers, pour commencer l'œuvre de la colonisation, à laquelle présidaient Sarmiento lui-même et un certain Diégo Flores, jetèrent les premiers fondements de la ville de Saint-Philippe. Ce fut alors qu'ils s'aperçurent que cette terre, dont leur chef s'était plu à faire un *el Dorado*, était ingrate et inhospitalière. Les vivres qu'ils avaient apportés furent bientôt épuisés, et le froid commença à se faire sentir de la façon la plus cruelle. Sarmiento résolut d'aller chercher des provisions dans les colonies du Nord; il s'embarqua, fit plusieurs fois naufrage et fut pris par les Anglais, qui le retinrent prisonnier. Pendant ce temps, les quatre cents malheureux colons qui attendaient son retour, mouraient de faim, de froid et sous le fer des indigènes. Réduits à vingt-cinq, ils prirent le parti de chercher par terre un lieu plus propice et où ils trouveraient de quoi soutenir leur misérable existence. Ils partirent, et le seul d'entre eux qui eût refusé de les suivre ne les vit pas reparaître. Ce dernier fut trouvé, en 1587, sur les ruines de la ville naissante, par le corsaire Cavendish, qui l'emmena captif. Dès lors, l'Espagne, quelque peu dégoûtée de ces expéditions hasardeuses, s'en tint à ses établissements de la Plata.

Durant plusieurs années, les Anglais visitèrent seuls les différents points du détroit de Magellan. Cavendish aborda plusieurs fois au port Désiré; John Chidley jeta l'ancre en 1590 dans le Port-Famine, muet témoin du désastre de la colonie espagnole; trois ans après, le vaisseau de Richard Hawkins sillonnait les eaux du port Saint-Julien. Bientôt les Hollandais, qui, eux aussi, aspiraient à l'empire des mers, parurent sur ces côtes encore si peu connues. Sébald de Weert, Simon de Cord, Olivier de Noort et Spielberg, s'engagèrent dans le terrible détroit, et visitèrent quelques localités de la Patagonie méridionale. A peine les

Espagnols osèrent-ils, en 1601, entrer sur le territoire patagon en partant de Buenos-Ayres et en traversant les Pampas. Cette expédition, conduite par Hernandarias de Saavedra, fournit aux naturels une occasion de s'apercevoir que les Européens n'étaient pas invincibles, malgré leurs redoutables moyens de destruction. La troupe espagnole et son chef tombèrent entre les mains des Patagons, et n'en sortirent qu'à grand'peine.

En 1615, deux Hollandais, Lemaire et Schouten, découvrent le détroit qui a depuis porté le nom de l'un d'eux, et dont l'existence prouva aux géographes de cette époque que le détroit de Magellan n'était pas, comme ils le croyaient, la seule artère par laquelle l'océan Atlantique communiquait avec la mer Pacifique. En 1618, les Espagnols, jaloux de ce succès, dont tout l'honneur revenait à la Hollande, chargent Garcia de Nodal d'explorer le nouveau passage, et six ans après, un Hollandais, Jacques l'Hermite, vient côtoyer l'extrémité de la Terre-du-Feu. A la fin du dix-septième siècle, ces terres australes sont de nouveau visitées par deux Anglais, Narborough et Wood; enfin, après une certaine période, les Français se hasardent dans ces régions qu'ils ne connaissaient pas encore. De 1696 à 1712, Degennes, Beauchesne-Gouin et Frézier y paraissent successivement. Depuis cette dernière époque, les navigateurs les plus illustres du dix-huitième siècle, tels que Anson, Byron, Bougainville, Wallis et Cook, ont exploré les parages de la Patagonie et de la Terre-du-Feu.

Les succès des jésuites du Paraguay et du haut Pérou, en matière de colonisation, inspirèrent à l'Espagne l'idée de confier à deux de ces religieux, les pères Quiroga et Cardiel, la mission de former un nouvel établissement sur tel point de la côte patagonienne qu'ils croiraient le plus favorable. Cette tentative, qui eut lieu en 1745, n'amena aucun résultat, et le rapport des deux jésuites ne fut pas de nature à encourager à l'avenir de semblables

essais. Toutefois, après la publication de la description des terres magellaniques, par l'Anglais Falkner, qui avait habité longtemps les Pampas, l'Espagne, effrayée des intentions manifestées par l'Angleterre, à l'égard des contrées australes de l'Amérique, avisa sérieusement à fortifier les points principaux du littoral patagon et à y créer des colonies.

L'établissement de Saint-Joseph fut en conséquence fondé en 1779, par don Juan de la Piedra, qui en abandonna bientôt la direction à Antonio de Viedma. Une épidémie meurtrière força les colons à se réfugier à Montevideo. Dans la même année, un essai plus heureux de colonisation eut lieu à l'endroit où s'élève aujourd'hui le village d'el Carmen, à quelques lieues de l'embouchure du Rio-Negro. En 1780, autre essai de colonie tenté par Francisco Viedma au port Saint-Julien. Le frère de ce sous-intendant, Antonio Viedma, y construisit un fort avec quelques maisons, et donna à cet endroit le nom de *Florida-Blanca*. Le port Deseado voit presque en même temps commencer un autre établissement. Ces différents efforts, qui indiquaient clairement le projet bien arrêté d'assurer la possession de la Patagonie à la couronne d'Espagne, ne furent pas suivis de succès, car celle-ci fut obligée, en 1783, d'abandonner tous les points occupés par ses nationaux, à l'exception toutefois de la colonie naissante du Rio-Negro.

Francisco Viedma, chargé de donner à ce dernier établissement tout le développement et l'importance dont il était alors susceptible, acheta d'un cacique le cours du fleuve, depuis son embouchure jusqu'à San-Xavier, et sut si bien capter la confiance des naturels, qu'il eut la satisfaction de voir ces hommes, si fiers et si jaloux de leur indépendance, l'aider volontairement à la construction du fort du Carmen, qui bientôt abrita les habitants, jusque-là réduits à vivre dans de sombres cavernes. Ce ne fut qu'en 1781, que le vice-roi de Buenos-

Ayres, cédant aux sollicitations de Viedma, se décida à envoyer au Carmen sept cent trente-quatre individus venus des montagnes de la Galice. Dès ce moment, la colonie acquit une véritable importance.

En 1782, le pilote Basilio Villarino fut chargé de remonter le cours du fleuve pour chercher un passage vers le Chili par la rivière de Mendoza, qu'on supposait être un des affluents du Rio-Negro ; mais cette exploration, intéressante au point de vue géographique, n'amena aucun résultat matériel pour la colonie du Carmen (*).

Tout réussissait au gré des colons du Rio-Negro, lorsque Juan de la Piedra, nommé en 1784 commandant du Carmen, eut la folle idée de faire la guerre aux nations indigènes, et attaqua le cacique dont l'alliance avec les Espagnols avait jusque-là favorisé l'essor de l'établissement. La petite troupe de Piedra commit, dans cette malheureuse campagne, des cruautés dignes des sauvages qui en étaient victimes. Tout ce qui s'offrit aux Espagnols fut, sans distinction de sexe, ni d'âge, impitoyablement massacré ; mais les Indiens ne tardèrent pas à prendre leur revanche, et les compagnons de Piedra se replièrent, décimés et épouvantés, sur Buenos-Ayres. Les Espagnols purent alors apprécier toute l'étendue de la faute qu'ils avaient commise, car cette lutte sanglante fut le signal d'une série d'hostilités, à laquelle aucune concession ne put mettre un terme. Néanmoins, la colonie se maintint, grâce aux forces que l'Espagne y entretenait. Le commerce y devint même assez actif, par suite de l'abondance du

(*) M. d'Orbigny possède le manuscrit original et inédit de ce voyage dans l'intérieur du continent américain. Il nous a assuré qu'il portait un grand caractère de vérité et d'exactitude, ce qui lui permettra d'en faire usage pour la partie géographique de son ouvrage. La publication des observations de Villarino sera d'un grand secours pour le tracé du cours du Rio-Negro et de quelques-uns de ses affluents sur les cartes de l'extrémité de l'Amérique.

sel recueilli dans les environs du village.

La colonie de Saint-Joseph fut plus malheureuse. La conduite imprudente d'un chef espagnol causa sa ruine, alors qu'elle commençait à marcher sur les traces de celle du Rio-Negro et qu'elle comptait vingt mille têtes de bétail. Nous empruntons encore à M. d'Orbigny le récit de cette sanglante catastrophe, qui, dit-il, rappelle en petit les vèpres siciliennes, et dont les détails lui ont été racontés par un des trois Espagnols épargnés par les sauvages : « Les Indiens commerçaient journallement avec les établissements, et cherchaient à rendre aux colons une foule de petits services. La désertion de trois soldats du Carmen aux Indiens fit que le commandant requit ceux-ci d'aller chercher et de ramener les déserteurs ; et, à cet effet, il offrit de fortes récompenses aux caciques patagons qui s'en chargeraient. Stimulés par l'appât du gain, deux de ces derniers partirent ; de retour, après quelque temps, avec deux soldats espagnols, ils réclamèrent ce qu'on leur avait promis. Le chef espagnol regardant comme nulle, à l'exemple de beaucoup de ses compatriotes, toute parole donnée à des Indiens, ne fit aucun cas de la juste demande des caciques ; ils insistèrent, et, pour s'en débarrasser, il leur dit enfin d'aller à Saint-Joseph où le sergent était chargé de leur donner les objets promis. Ils firent le voyage, et non-seulement le chef de cet établissement n'avait rien à leur donner, mais encore il n'avait reçu aucun ordre à cet égard. Les caciques irrités revinrent au Carmen, et reprochèrent au commandant son manque de foi. Celui-ci trouva mauvais que des barbares osassent lui faire des reproches ; il se fâcha, les menaça de sa canne et les fit chasser du fort. Les caciques, la haine dans le cœur, résolurent de venger cette offense à quelque prix que ce fût. Le Carmen étant trop bien défendu pour qu'ils pussent l'attaquer, ils dissimulèrent et attendirent le moment favorable à l'exécution de leur dessein. Ils ne savaient pas au juste

lequel des deux les trompait, le commandant du Carmen ou le sergent de Saint-Joseph ; mais ce dernier endroit se trouvant plus accessible, ils résolurent de s'y diriger. Plusieurs tribus de Patagons se réunirent, marchèrent sur la péninsule, campèrent aux environs, et un jour de fête, tandis que tous les habitants du village étaient sans armes, dans la petite chapelle, à entendre la messe, ils les y cernèrent et les massacrèrent. Trois Espagnols seulement échappés à cette boucherie, ne durent leur salut qu'à l'amitié qu'avaient pour eux quelques-uns des Indiens. L'établissement fut entièrement détruit, les maisons brûlées et une partie des bestiaux enlevés. »

Le village du Carmen était destiné à devenir un baigne politique, en attendant qu'il devînt un repaire de voleurs. Vers l'année 1809, au moment où les créoles de Buenos-Ayres commencèrent le mouvement d'insurrection qui amena l'expulsion de la monarchie espagnole de l'Amérique, cinq des patriotes les plus prononcés et les plus courageux furent exilés en Patagonie par le vice-roi Liniers. Les exemples de semblables déportations pour cause politique s'y sont renouvelés depuis assez fréquemment. Mais on finit par abuser d'une tout autre manière des facilités et des avantages qu'offrirait sous ce rapport la bourgade du Carmen : on y envoya les criminels à qui la clémence des juges faisait grâce de l'échafaud. On comprend à quel point l'invasion malheureuse d'une pareille population a dû influencer sur la moralité des colons de cet établissement.

Comme tout ce qui nous reste à dire est relatif au Carmen, nous croyons devoir, avant de passer outre, donner en quelques lignes la description de ce village.

Description du village du Carmen. Le Carmen ou Patagons est situé sur la ligne qui, suivant la plupart des géographes, sépare la Patagonie du territoire de Buenos-Ayres, c'est-à-dire près du 41° degré de latitude australe et par 64° 45' de longitude ouest de

Paris. Le village s'élevé sur le bord du Rio-Negro; il est dominé et protégé par un fort de forme carrée qui commande les environs et le cours de la rivière à une certaine distance de la bourgade. Quoique cet établissement, le seul resté debout sur les côtes de la Patagonie, soit placé à six lieues de l'embouchure du fleuve, néanmoins les bâtimens, même ceux d'un tonnage assez considérable, y remontent aisément et y mouillent en sûreté dans une eau tranquille et profonde. L'aspect du Carmen est agreste et pittoresque. Les saules qui ombragent les rives du Rio-Negro, les terrains d'alluvion qui, des deux côtés, offrent une longue bande de verdure, les hautes falaises qui élèvent de distance en distance leurs têtes nues, et dont les flancs imprégnés de terre végétale sont tapissés d'arbres verdoyants, tout ce frais paysage, qui se déroule et serpente le long de la grande artère de la Patagonie, présente un étrange contraste avec les déserts environnans.

La population du Carmen peut s'élever à cinq ou six cents habitans, composés des premiers colons, agriculteurs ou éleveurs de bestiaux, la plupart venus des montagnes de Castille, de commerçans de toutes nations, de nègres esclaves, employés comme ouvriers dans les divers établissemens, et de Gauchos exilés pour crimes.

Ici le climat est tempéré, assez agréable pendant une grande partie de l'année, et extrêmement salubre. Il gèle fort peu au Carmen, et il n'y neige jamais. Néanmoins il y fait généralement plus froid que dans certaines localités situées à la même distance de l'équateur dans l'hémisphère boréal; cette différence doit être attribuée aux glaces éternelles des andes chiliennes, et au peu d'obstacle que les vastes plaines de la Patagonie opposent aux vents qui soufflent des régions magellaniques. Les nuits surtout sont extrêmement froides, à cause de l'absence du soleil qui laisse libre l'influence du vent, seul fléau de ce point

privilegié. Il pleut très-rarement à Patagones; les vents d'ouest qui produisent la sécheresse soufflent presque constamment. Cette sécheresse est telle dans la Patagonie en général, que la pluie est presque immédiatement évaporée, et que les corps des animaux se dessèchent au contact de l'air, et restent ainsi pendant plusieurs années sur le sol même, sans se décomposer.

Le commerce du Carmen consiste en sel recueilli dans les salines naturelles, en cuirs, laine de mouton, viande salée, grains, pelleteries, plumes de nandu, fruits, tels que pommes et raisin, huile de phoque, et jambons aussi estimés à Buenos-Ayres que le sont chez nous ceux de Mayence. Les habitans font aussi un commerce actif avec les Indiens, qui, à cet effet, se rendent en foule dans le voisinage de l'établissement. Pour quelques verroteries, de l'eau-de-vie et du tabac, ils achètent aux Patagons les riches tapis qu'ils fabriquent avec la dépouille des guanaques, des renards, des mouffettes et des autruches; les Aucas et les Puelches des Pampas leur apportent leurs tissus de laine, des rênes et des sangles de cuir tressé, ainsi que de belles pelleteries.

Le village est administré par un commandant militaire, délégué et représentant du gouvernement de Buenos-Ayres, et par un employé des douanes. Le premier exerce un pouvoir absolu sur la colonie, excepté en matières de finances, cette branche étant attribuée au douanier, qui est chargé de la perception des droits sur les troupeaux et sur les produits du pays.

Suite de l'histoire des établissemens espagnols de Patagonie. — La partie de la Patagonie la plus voisine des frontières ne pouvait manquer de ressentir le contre-coup de la révolution qui eut lieu à Buenos-Ayres en 1810. Le parti républicain avait triomphé. Il ne tarda pas à faire marcher un corps de troupes contre le Carmen, avec ordre de s'emparer de ce village. L'expédition réussit à merveille, et qui mieux est, sans coup férir. Mais le délégué du gouverne-

ment de Buenos-Ayres abusa de la docilité des habitants : il affecta les allures du despote le plus intraitable ; il rançonna impitoyablement tous ceux qui possédaient quelque chose, ruina l'agriculture par ses exactions, et pressura la population de toute manière. Cette conduite impolitique devait infailliblement amener une réaction : les habitants, exaspérés par les iniquités du commandant, s'associèrent avec empressement aux projets de deux exilés espagnols qui conspiraient contre l'autorité républicaine. Le moment de l'action fut judicieusement choisi : c'était en 1812 ; Montevideo était assiégé par les patriotes, et cette importante opération inquiétait vivement le gouvernement révolutionnaire, en même temps qu'elle divisait les forces dont il pouvait disposer. Les conspirateurs ne perdirent pas un instant : ils s'emparèrent du fort, ainsi que d'un vaisseau de guerre qui stationnait dans le fleuve. Il n'en fallait pas davantage : la tyrannie espagnole remplaça la tyrannie d'un chef coupable.

Les auteurs de la révolte ne tinrent aucune des promesses qu'ils avaient faites à leurs complices, et semblèrent prendre à tâche de faire oublier, par leurs odieuses injustices, les brutales façons d'agir de ceux qu'ils avaient renversés. Du reste, leur triomphe ne fut pas de longue durée. De nouveau menacé par un bataillon républicain, le Carmen se soumit humblement, comme il avait fait une première fois. Malheureusement, ce furent les habitants qui expièrent le crime des conspirateurs ; en représailles des vols commis par la faction espagnole dans les estancias de l'État, les propriétaires virent leurs bestiaux tués, leurs maisons livrées au pillage et leurs champs dévastés. Ce fut un coup terrible pour la pauvre colonie. Détestés des patriotes à cause de leur connivence avec les partisans de l'autorité royale, atteints dans leur fortune et jusque dans leurs moyens d'existence, les habitants se virent réduits à la plus profonde misère ; obligés de vivre de la chasse,

ils se repandirent dans les plaines et sur les rives du fleuve, où ils menèrent quelque temps la vie nomade et précaire des indigènes.

Ces désordres n'étaient pas funestes aux colons seulement, ils l'étaient encore, et d'une manière très-sensible, aux nouveaux maîtres du pays. Ceux-ci s'aperçurent bientôt qu'il ne leur restait plus rien à prendre, et que le moment viendrait où les établissements agricoles, complètement ruinés, ne produiraient même plus de quoi fournir à la subsistance de la garnison. Force fut, en conséquence, de quitter la place ; et c'est ce que fit le commandant, qui confia à un subalterne la tâche difficile de se maintenir dans un pays où tout désormais devait conspirer contre la domination de Buenos-Ayres. Hâtons-nous d'ajouter que la triste situation du Carmen était l'œuvre du gouverneur seul et non celle de la nouvelle république, trop occupée alors des guerres de Montevideo, du Paraguay et du haut Pérou, pour se laisser distraire par les soins qu'exigeait l'administration de la colonie patagone.

Pendant l'excès de la misère avait forcé les habitants à nouer avec les indigènes des relations de commerce qui jusque-là leur avaient toujours répugné. Les Indiens Aucas leur portaient des pelleteries et les tissus qu'ils fabriquaient, et les colons leur donnaient en échange le peu qu'ils avaient pu sauver du naufrage de leur prospérité. Ce trafic attira peu à peu les naturels, et leur suggéra l'idée d'aller piller les frontières de l'État de Buenos-Ayres, pour vendre ensuite le produit de leurs rapines aux Espagnols du Carmen. Ce singulier genre d'affaires fut profitable aux uns et aux autres ; peu à peu, la population du village, naguère aux abois, retrouva un semblant de bien-être. Les habitants avaient remarqué que les bêtes à cornes, laissées en toute liberté après le massacre des colons, avaient multiplié prodigieusement ; un cacique, après s'être assuré du débit de tous les bestiaux qu'il pourrait conduire au Carmen, en

avait pris et amené près de mille en deux voyages. C'en était assez pour inspirer aux colons le désir de profiter de ce précieux avantage : ils se rendirent à la Péninsule, et tous les ans, à la même époque, ils traversaient courageusement les déserts arides de la Patagonie pour aller chercher des bestiaux. Ils parvinrent ainsi à regagner ce qu'ils avaient perdu, et à donner un nouvel essor à l'agriculture, source principale de leur richesse.

Cependant, en 1819, un danger menaçant vint mettre encore en question l'existence même de la colonie ressuscitée. Les soldats laissés au Carmen par le commandant républicain, après les désordres de 1812, s'insurgèrent, assassinèrent le gouverneur, se souillèrent des crimes les plus horribles, et traitèrent ce malheureux pays en province conquise. On raconte que, dans leur ivresse de sang, ils fusillèrent quelques-uns de leurs officiers et forcèrent les autres à traîner leurs cadavres à l'endroit où eux-mêmes devaient être enterrés vivants jusqu'au cou. Ces enfants perdus de la république de Buenos-Ayres furent enfin obligés de mettre un terme à leurs fureurs : attaqués par les troupes du gouvernement central, ils s'enfuirent lâchement et se réfugièrent chez les Aucas, où ils continuèrent leur vie de brigandages.

Le Carmen s'était senti de cette nouvelle et rude secousse ; mais il se dédommagea ensuite par un redoublement d'activité commerciale. Les Indiens, ne trouvant plus de bestiaux à Saint-Joseph, prirent le parti de les voler dans les fermes des pays limitrophes ; et ils furent bientôt si experts dans ce métier de larrons, que ne sachant que faire des animaux tombés entre leurs mains, ils allaient les vendre au Chili et dans d'autres lieux tout aussi lointains. On porte à plus de 40 mille le nombre des bêtes à cornes vendues par les indigènes aux colons du Carmen, pendant les trois années de l'administration du commandant Oyuela. On peut se faire une idée, d'après cela, de l'extension que prit, à cette

époque, le commerce des cuirs et de la viande salée. On vit d'étranges spéculations réussir au delà de toute espérance raisonnable : des commerçants de Buenos-Ayres firent fortune en très-peu de temps à Patagonie, aux dépens de leurs propres compatriotes dont les troupeaux passaient successivement dans les mains des sauvages et dans celles des effrontés acheteurs. Le gouvernement de la république aurait pu couper court à ces insolents brigandages, et l'on ne saurait trop le blâmer d'avoir autorisé par son indifférence un état de choses aussi contraire à tout principe de justice et de moralité.

Les rapports commerciaux des colons avec les naturels ne furent pas la seule cause de l'importance que ces derniers acquirent à l'époque dont nous parlons. Un événement imprévu et de la nature la plus grave vint rappeler aux colons les dangers de leur position au milieu des tribus barbares dont la timidité et la division avaient fait jusqu'alors la faiblesse : pendant la guerre de l'indépendance qui ensanglanta les plaines de Buenos-Ayres, un officier du parti espagnol, nommé Pincheira, déserta et passa aux Indiens avec la plupart de ses soldats. Il s'associa à la vie de meurtre et de pillage que menaient alors les Araucans, et devenu le chef d'une bande redoutable, au milieu de laquelle se trouvaient près de trois cents hommes armés à l'euro-péenne et façonnés à la discipline, il dévasta les frontières des républiques de Buenos-Ayres et du Chili. Bientôt les autres tribus d'indigènes se recrutèrent de nombreux déserteurs ; la contagion gagna les Gauchos, et même, à ce qu'on prétend, quelques fermiers, qui préférèrent les émotions du vol à main armée aux paisibles jouissances de la vie domestique. Enfin l'audace des bandits s'accrut à tel point, que personne ne fut en sûreté dans l'estancia la mieux gardée, et dans les asiles que l'on décora dans ce pays du nom de châteaux forts.

Ces désordres ont continué depuis cette époque, moins sanglants et par

suite moins redoutés, mais tout aussi funestes aux intérêts et à la tranquillité des habitants. Les colons des établissements espagnols sont sans cesse sur le qui vive, craignant à chaque instant les agressions des dignes compagnons de Pincheira.

La guerre qui éclata en 1826 entre le Brésil et Buenos-Ayres eut une singulière influence sur le Carmen. L'escadre brésilienne ayant bloqué le Rio-de-la-Plata, les corsaires de la république Argentine, mal protégés par les forts de l'Ensenada et du Tuyu, conduisaient dans le Rio-Negro les nombreuses prises faites sur la marine du Brésil. Le sol du Carmen fut alors foulé par des gens de toutes nations, qui, chargés de butin et peu scrupuleux en matière de morale, introduisirent dans la paisible colonie, devenue pour eux une terre neutre, le goût des objets de luxe et des habitudes licencieuses. Il est vrai que ce qu'il perdit du côté des mœurs, le Carmen le retrouva du côté du bien-être et du progrès matériel. L'affluence des étrangers, la présence des officiers de corsaires qui dépensaient follement le fruit de leurs rapines, produisirent un mouvement commercial extraordinaire, et augmentèrent dans une proportion considérable la richesse des habitants. Ce n'était plus le modeste village où les Indiens conduisaient leurs bestiaux pour le prix le plus modique; Patagones était devenu un centre important et le rendez-vous de tous les individus, Européens et Américains, chez qui les guerres des républiques voisines avaient éveillé des idées de cupidité et l'amour des aventures.

En 1828, les Brésiliens, irrités de la prospérité d'un établissement qui était comme l'entrepôt des marchandises qu'on leur volait, formèrent le projet de l'enlever à la république de Buenos-Ayres. Bientôt en effet, cinq navires de guerre se présentèrent à l'embouchure du Rio-Negro; trois seulement réussirent à franchir la barre du fleuve, et s'avancèrent vers la colonie. « Le Carmen n'avait pour toute défense que des matelots de

corsaires, quelques soldats d'infanterie et la milice du pays, composée des habitants et des Gauchos. On se rassembla, on tint conseil, et l'avis unanime fut de se défendre. Les capitaines de corsaires armèrent de suite deux bâtiments, et, de concert avec tous les marins, prirent la résolution d'aller attaquer les navires, tandis que la cavalerie devait tomber sur les troupes ennemies. Le général brésilien, Anglais d'origine, crut qu'avec des soldats aguerris il était facile de vaincre une poignée d'hommes non disciplinés et de s'emparer de l'établissement. Sans perdre de temps, dès le lendemain matin il opéra son débarquement, mit sept cents hommes à terre, et laissa peu de monde à bord des navires. Du bas de la rivière, il avait six lieues à faire pour arriver au Carmen. Le guide qui le dirigeait lui conseilla, de peur d'embûches, de prendre l'intérieur des terres, pour tomber à l'improviste sur le Carmen; mais parmi des hommes habitués aux petites ruses de guerre des Indiens, il était impossible que toutes les démarches de l'ennemi ne fussent pas connues. Les miliciens, au nombre de cent à cent vingt, prirent immédiatement la résolution de le vaincre par la soif, et l'exécution de ce projet commença de suite. Les troupes brésiliennes, toutes composées d'infanterie, étaient parties sans prendre la précaution de se munir de rafraîchissements; aussi, après quatre ou cinq heures de marche forcée, au milieu de déserts arides, une soif dévorante, augmentée par la chaleur de l'été, se fit-elle bientôt sentir. L'armée approchait de son but et voulait gagner le Rio-Negro. Vains désirs!... Elle rencontra la milice, prête à l'en empêcher. Il y eut plusieurs escarmouches, plusieurs hommes furent tués de part et d'autre. L'affaire paraissait s'échauffer, lorsque le général, point de mire pour les Gauchos, à cause de son uniforme chamarré d'or, fut renversé par une balle. Le découragement se mit parmi ses gens; une soif cruelle tourmentait les soldats et les faisait mur-

murer; les officiers cherchaient en vain à les rallier; le cri général de se rendre les contraignit à remettre leurs armes aux miliciens, qui les firent tous prisonniers. Pendant que les habitants du Carmen remportaient cette victoire signalée, les navires arrivèrent près du mouillage. On combattit avec ardeur; déjà l'un des bâtiments brésiliens venait d'être pris, lorsque la nouvelle de la défaite de l'armée obligea les deux autres à se rendre. Tel fut le résultat de l'expédition des Brésiliens (*). » Un trait de barbarie et de cupidité effrénée marqua l'engagement dans lequel le général brésilien fut frappé. A peine fut-il renversé, qu'un Gaucho descendit de cheval, se précipita sur lui, le dépouilla de son riche costume, et s'apercevant qu'il portait un anneau précieux, se mit en devoir de couper le doigt dont il ne pouvait l'arracher. Le général n'était que blessé et s'était tenu immobile dans l'espoir de se sauver. Mais la douleur occasionnée par le couteau du Gaucho fut si vive, qu'elle lui fit pousser un gémissement qui le trahit; alors le soldat lui enfonça son sabre dans le cœur, et s'enfuit triomphant avec la bague qu'il avait convoitée.

Un an après cette lutte sanglante, on voyait encore les plaines du Carmen jonchées d'ossements épars et couvertes d'oiseaux de proie qui se disputaient des lambeaux de chair desséchés par le soleil: c'étaient les restes des cadavres des Brésiliens morts dans le combat. Les vainqueurs ne les avaient pas jugés dignes des honneurs de la sépulture. Il paraît, du reste, que tel est l'usage des partis qui se font une guerre acharnée en Amérique, même dans les régions où une certaine civilisation a pénétré. M. de Waldeck, qui a voyagé longtemps dans la république mexicaine, et à l'amitié duquel nous devons des renseignements précieux sur ce pays, a vu les champs de la Vera-Cruz et des provinces intérieures offrir, long-

temps après les batailles dont ils avaient été le théâtre, l'aspect de cimetières bouleversés; spectacle bien propre à inspirer de tristes réflexions sur les agitations violentes auxquelles la majeure partie de la société américaine est en proie. Heureux, du reste, ceux qui succombent! car les vivants expient cruellement entre les mains de leurs ennemis leur dévouement à leur cause. Ainsi les prisonniers brésiliens faits dans le combat du Carmen furent, de peur d'encombrement, dirigés sur Buenos - Ayres, à pied, pendant la saison la plus chaude de l'année, et sous la conduite d'officiers aussi barbares que leurs subalternes. Ces malheureux firent trois cents lieues dans des déserts arides et brûlants, dévorés par la soif, soumis aux plus dures privations et aux traitements les plus inhumains. Un grand nombre périrent en chemin; d'autres, épuisés de fatigue, ou affaiblis par les maladies, ne purent suivre le convoi, et furent abandonnés dans ces plaines inhospitalières. A leur retour, les soldats qui les avaient escortés se vantèrent d'avoir acquis, par la manière dont ils avaient persécuté les infortunés prisonniers, de nouveaux titres à la reconnaissance de leurs compatriotes.

On a vu sous l'empire de quelles circonstances la prospérité du Carmen s'était accrue dans une proportion extraordinaire. Par une conséquence toute naturelle et facile à prévoir, cet heureux état de choses devait disparaître dès que l'affluence des corsaires et des étrangers cesserait. En effet, la paix conclue le 3 octobre 1828 entre le Brésil et Buenos-Ayres fut le signal de la décadence de cette colonie. Une nouvelle ère de calamités et de ruine commença pour elle. Les Indiens reprirent le cours de leurs dévastations, et la terreur qu'ils répandirent au loin sur les deux rives du Rio-Negro fut telle, qu'un grand nombre d'habitants du Carmen allèrent chercher dans les environs de Buenos-Ayres la tranquillité dont ils ne pouvaient plus jouir dans le voisinage des Aucas et des

(*) D'Orbigny, t. II de la partie historique, p. 290.

Patagons. Aujourd'hui, cet établissement, qui a eu tant d'alternatives de bonheur et d'adversité, est dans la situation la plus déplorable; il est même à craindre que l'indifférence du gouvernement de Buenos-Ayres n'ait pour résultat final son anéantissement complet. Alors les sauvages de la Patagonie, désormais affranchis du contact des étrangers, camperont insoliblement dans la demeure de l'homme civilisé, et suspendront les harnais de leurs chevaux aux lambris qui retentissent encore aujourd'hui des sons d'une musique harmonieuse. La destruction de la colonie du Carmen sera une véritable perte pour les navigateurs et les commerçants de Buenos-Ayres; elle rendra, en outre, extrêmement difficile tout autre établissement dans les mêmes contrées.

DÉTROIT DE MAGELLAN.

Le grand dictionnaire publié, en 1829, par Piquet, s'exprime ainsi à l'article *Détroit de Magellan*: «L'entrée du côté de l'Atlantique se trouve par 70° 38' de longitude occidentale entre le cap des Vierges, sous 52° 21' de latitude sud, et le cap du Saint-Esprit, sous 52° 46'. Elle a dix lieues de large. Celle du côté du grand Océan se trouve par 77° 14' de longitude occidentale entre le cap Victoire, sous 62° 19' de latitude sud, et le cap de Los-Pilares, sous 52° 46'. Elle a onze lieues de large du cap des Vierges au cap Froward qui détermine à peu près le milieu du détroit; celui-ci se dirige généralement au sud-ouest; du cap Froward au cap des Vierges, il se dirige au nord-est; sa longueur totale est de cent trente lieues (*). La partie la plus étroite se trouve près de l'entrée orientale: elle est déterminée par le cap Orange, extrémité nord de la Terre-du-Feu, et peut avoir une demi-lieue de large. On a constaté l'existence de deux grands passages à travers la Terre-du-Feu, le canal de Saint-Sébastien qui unit le détroit à l'Atlantique, et le canal Santa-Barbara

qui le fait communiquer avec le grand Océan. Les côtes de ce détroit sont en général très-élevées, et atteignent souvent deux et trois mille pieds de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer. Elles offrent de nombreuses ouvertures ou baies. En général, le vent d'ouest est très-violent dans ce détroit. Entre le canal Saint-Jérôme et la baie de Gallant, la côte nord (Patagonie) présente une perspective variée et assez agréable, tandis que, dans le lointain (au sud), on aperçoit des pics et des montagnes couverts de neige. Elle offre une succession de montagnes, de collines et de plaines arrosées par des rivières et des ruisseaux. On y trouve aussi quelques rades sûres.»

Nous allons compléter et rectifier sur certains points cette brève description du détroit auquel son premier explorateur, l'illustre Magellan (*), a laissé son nom.

Considéré dans son ensemble, ce détroit présente la figure d'un angle obtus dont le centre est au sud, et dont les côtés s'élèvent vers l'est et vers l'ouest, profondément accidentés, à l'est, par trois renflements déterminés par deux goulets, et à l'ouest par une infinité d'îles, de baies, de promontoires et de cours d'eau. Wallis trace ainsi le tableau des distances respectives des principaux caps et des baies qui découpent surtout la côte nord :

	milles.
Du cap des Vierges à la pointe Dungeness (**)	5
De celle-ci à celle de la Possession	18
De cette dernière au côté méridional du premier goulet	27
De là au cap Grégoire	25
De ce cap à la pointe de l'île du Dauphin	14
De cette dernière à la pointe septentrionale de l'île Elisabeth	14 3/4
De là à la pointe Porpass	12
De cette pointe à la baie d'Eau douce (Fresh-water)	22 1/2
De cette baie au port Famine	13 2/3
De ce port au cap Shatup	12

(*) Ou Magallanes, ou mieux encore Magalhaëns, suivant l'orthographe portugaise.

(**) Quelques-uns de ces noms ont été changés depuis le voyage de Wallis, mais on les trouve sur les cartes de cette époque.

(*) Malte-Brun lui en donne 180.

	milles.
De ce cap à l'île du Dauphin.....	7
De cette île au cap Froward.....	11
De là à la pointe de la baie de Snug.....	8
De la pointe de cette baie au cap Holland..	13 2/3
Du cap Holland au cap Gallant.....	21 1/2
De celui-ci à la baie d'Elisabeth.....	11 2/3
De cette baie à la pointe d'York.....	6 1/3
De la rade d'York au cap Quade.....	21
De ce cap à celui de Notelz.....	21
De ce dernier à celui de Monday.....	28
Du cap Monday au cap Upright.....	13
De ce point au cap de Los Pilares.....	50

376 1/12

Depuis le voyage de Wallis, d'autres navigateurs ont parcouru et étudié les sinueux contours du détroit de Magellan. C'est à eux et surtout au capitaine Parker-King que nous devons les renseignements les plus précis sur ce lieu si important au point de vue de la science nautique (*).

Le détroit de Magellan est peut-être le lieu le plus pittoresque du globe, et le plus digne d'être décrit par les poètes. Il est, à juste titre, l'objet de l'admiration des marins. Où trouverait-on, en effet, dit le capitaine Duhaut-Cilly, un détroit aussi profond, aussi long, aussi navigable, et, cependant aussi resserré, offrant un si grand nombre de ports naturels, de mouillages sûrs et commodes? Partout de l'eau excellente et du bois en abondance, du gibier, du poisson et des coquillages; enfin toutes les ressources que peut offrir un pays jusqu'à présent inculte et à peu près inhabité (**).

A la hauteur de la baie Grégoire, le

(*) M. Dumont d'Urville, au début de son second voyage autour du monde, qui n'est pas encore terminé, a exploré pendant près d'un mois le détroit de Magellan. Le rapport adressé par cet habile et intrépide navigateur au ministre de la marine, rapport inséré dans le Bulletin de la Société de géographie, ne contient rien de nouveau sur ce lieu intéressant. A son retour en France, M. d'Urville publiera sans doute le résultat de ses observations, et alors seront complétées la géographie et l'histoire naturelle du détroit dont nous donnons ici la description abrégée.

(**) Extrait du journal du capitaine Duhaut-Cilly, commandant la corvette l'*Ariane*, adressé au ministre de la marine et publié dans les *Annales maritimes*.

pays, des deux côtés du détroit, n'offre que des plaines unies comme le reste de la Patagonie. Au cap Negro, un peu plus loin, il prend tout à coup les caractères du sol de la Terre-du-Feu. On est surpris d'apercevoir dans un espace de vingt milles, un changement si frappant dans le paysage. Le contraste est encore plus remarquable si l'on pousse jusqu'au Port-Famine, à soixante-dix milles de la baie Grégoire. Là, les montagnes sont couvertes de forêts impénétrables, sans cesse battues par la pluie et les tempêtes, tandis que, dans les environs du cap Grégoire, un ciel pur et un soleil brillant illuminent de clartés splendides des plaines stériles et sablonneuses.

Au Port-Famine, la vue s'étend sur des masses de rochers granitiques, et sur des bois tellement épais, que, pour s'y diriger en sûreté, il est nécessaire de se munir d'une boussole. Le mont Tarn, qui s'élève de 2600 pieds au-dessus de la mer, domine la baie où, comme on l'a vu dans la notice sur la Patagonie, les Espagnols fondèrent un établissement. Pendant l'hiver, l'aspect de ce lieu tristement célèbre est sombre et mélancolique. La neige couvre les montagnes environnantes, et un brouillard glacial s'étend, comme un linceul, sur toute la contrée.

Nulle part dans le détroit on ne voit d'aussi beaux arbres qu'au Port-Famine; le capitaine Duhaut-Cilly dit qu'il fut frappé de la beauté des forêts qui bordent la rivière, dont les eaux se jettent dans le fond de la baie. Il mesura des arbres qui avaient six pieds de diamètre, et plus de cinquante pieds au-dessous des branches, sains et droits comme des mâts de vaisseau.

Les équipages des navires qui relâchent dans ce port y font la chasse à plusieurs espèces d'oiseaux, et notamment à des oies, à des canards sauvages, à des sarcelles, à des bécassines, à des pluviers et à des *race-horses* (♄).

(*) Pour la description de ce dernier oiseau, voyez Freycinet, Voyage de l'*Uranie*.

D'ordinaire, quelques Patagons errants se montrent sur la rive, et viennent faire un commerce d'échange avec les marins. Les toldos de ces Indiens, qui s'élèvent dans le lointain, donnent au paysage un caractère encore plus singulier.

Avant d'arriver au cap Froward, qui s'avance à l'extrémité de la péninsule de Brunswick, le détroit s'élargit, et donne entrée dans les canaux Saint-Gabriel et Madeleine. Les bords du premier de ces passages sont couverts, jusqu'au port Waterfall, d'immenses glaciers qui alimentent, d'espace en espace, de magnifiques cascades, supérieures, sous le rapport du nombre et de la hauteur, à toutes celles que l'on connaît. Dans une étendue de neuf ou dix milles, on compte plus de cent cinquante chutes, qui précipitent leurs eaux bouillonnantes dans le canal, d'une hauteur qui varie de quinze cents à deux mille pieds anglais. Quelques-uns de ces torrents sont masqués par le feuillage des arbres qui ombragent leurs bords; mais arrivés à la moitié de la descente, ils apparaissent tout à coup à la vue, comme s'ils jaillissaient du milieu de ces bois épais. D'autres se réunissent à la fin de leur course, et se jettent ensemble dans la mer au milieu d'un nuage de vapeurs. Les formes variées et les accidents de ces cascades, le contraste qu'elles offrent avec le feuillage sombre des arbres dont les flancs des montagnes sont couverts; le mont Buckland dont le sommet, couvert d'un éternel manteau de neige, s'élève dans les airs sous la forme d'un gracieux obélisque; les blanches nuées qui s'arrêtent sur le front de ces hauteurs volcaniques; tout cela présente aux regards du voyageur un spectacle dont il est impossible de rendre la beauté. Il n'y a peut-être pas dans le monde entier une scène de la nature qui égale, en grandiose et en pittoresque, celle que l'on contemple dans cette partie du détroit de Magellan.

MM. Quoy et Gaimard l'y ont décrit sous le nom de *micropterus brachypterus*.

Les eaux du cap Froward abondent en cétacés, en phoques et en marsouins. Ici, l'eau que les baleines lancent en jets brillants, présente une particularité remarquable : elle forme dans les airs des nuages argentés, visibles pendant plus d'une minute, et à l'œil nu, à la distance de quatre milles.

Du cap que nous venons de nommer, au Port-Gallant, la rive septentrionale se prolonge presque en ligne droite. Du côté opposé, au contraire, on rencontre une multitude de passages bordés de hautes montagnes, séparées les unes des autres par des ravins profonds. Les deux rives sont couvertes d'une végétation vigoureuse; toutefois, les arbres de la partie méridionale sont plus petits. L'aspect de cette partie du détroit, loin d'être horrible, comme le dit Cordova, est, dans la bonne saison, extrêmement intéressant et pittoresque. Les montagnes les plus élevées sont sans doute privées de verdure; mais leurs crêtes abruptes et couvertes de neige font un contraste des plus poétiques avec le plateau inférieur, qui est entièrement revêtu d'une verdure gracieuse. Le paysage est encore varié par les teintes chaudes dont se parent, pendant l'automne, les arbrisseaux qui s'élèvent sur le rivage.

Au nord de l'entrée occidentale du détroit, et à l'est des trois petites îles de la Victoire, est le golfe de la Trinité, où sont jetées une infinité d'îles de toute grandeur, qui, réunies, prennent le nom d'archipel de Tolède. Celle de la Mère de Dieu est la principale. Séparée du continent par le canal de la Trinité, large d'environ quatre lieues, cette île a environ vingt-cinq lieues de long, du nord au sud, quinze de large, et se termine au nord-ouest par le cap de *Tres puntas* (Trois-Pointes). L'axe de cette île est situé par 50° 10' de latitude sud, et 77° 45' de long. orientale. Les Espagnols ont établi un poste sur l'île Saint-Martin, et des factoreries sur plusieurs points de la côte occidentale de cet archipel. Le capitaine Parker-King a signalé dans

les mêmes parages le groupe de Guayaneco, composé de petites îles, dont une contient une haute montagne nommée *Nevada de Captana*. Il a baptisé du nom de Wellington une île que les Espagnols appellent *Campana*. Il a aussi visité les îles Lobos et *Rocca partida*. Ces terres sont situées à une faible distance du rivage occidental de la Patagonie, dans la direction du sud au nord, depuis le cap Sainte-Isabelle jusqu'au golfe de Penas. « On sait peu de chose de cet archipel, si ce n'est qu'il est rocailleux, montagneux, et d'un aspect désagréable. Il est séparé du continent par le canal de la Conception, au bord duquel viennent se terminer brusquement les Andes, dont les flancs se couvrent ici d'énormes glaciers (*). »

Pour terminer cette description trop rapide du détroit de Magellan, nous devrions donner quelques détails sur les végétaux et les animaux qu'on rencontre sur ses bords et dans ses eaux. Mais les limites que nous nous sommes tracées nous empêchent de nous étendre davantage. Nous nous contenterons donc de renvoyer le lecteur, pour la zoologie, à une lettre du capitaine King, insérée en deux fragments dans le *Zoological journal* de Londres, tome III, page 422, et tome IV, page 91; pour la Flore, à la relation de l'expédition du *Beagle* et de *l'Aventure*, et surtout à la partie de cet ouvrage qui a été rédigée par M. Darwin.

Le détroit de Magellan a été longtemps négligé pour le détroit de Lemaire, situé entre la Terre-du-Feu et l'île nommée Terre-des-États. Mais celui-ci a été à son tour abandonné, surtout depuis que le capitaine King, qui fait autorité en cette matière, a nié positivement les avantages de la navigation dans ce dangereux passage. Aujourd'hui les navires, s'ils n'aiment mieux traverser le détroit de Magellan, ce qui abrège de beaucoup le chemin, doublent la Terre-des-États, puis descen-

dent plus bas, doublent le cap Horn, situé à l'extrémité sud de la plus méridionale des îles l'Hermitte, et remontent dans l'Océan Pacifique en longeant, à distance, la côte sud-ouest de la Terre-du-Feu. Cette route n'est pourtant pas préférable à celle par le détroit de Magellan. Les difficultés pour doubler le cap Horn sont très-grandes : les vents et les courants sont si changeants dans ces parages, que le marin doit leur préférer les longueurs et les ennuis d'une navigation qui n'offre que peu de dangers et présente des avantages réels pour le reste du voyage. En effet, lorsqu'on est sorti du détroit, les vents étant de la partie de l'ouest et plus fréquemment au nord qu'au sud, ils sont favorables pour prolonger la côte; et dans le cas où ils ne garderaient pas constamment cette direction, on ne serait pas exposé à être abîmé par la mer, comparativement plus tranquille à cette hauteur; au lieu qu'un bâtiment qui a doublé le cap Horn doit, si le vent est nord-ouest, courir à l'est des îles Malouines, où il est en butte à de fortes brises et à une mer terrible qui le prend en travers et le force à serrer le vent pour remonter vers le nord, et à s'écarter ainsi de sa véritable route.

On comprend, d'après ceci, de quelle importance est aujourd'hui le détroit de Magellan, pour pénétrer dans l'Océan Pacifique. Nul doute, en conséquence, que d'ici à quelques années cette précieuse communication entre les deux mers ne soit aussi connue que les autres points reculés du globe. Peut-être même quelque puissance européenne songera-t-elle à fonder sur ses rives, dans l'intérêt du commerce, un établissement sérieux. Le triste sort de la colonie du Port-Famine est sans doute un douloureux précédent, mais on n'en saurait rien conclure pour l'avenir. On a vu des établissements se maintenir et même prospérer dans des lieux bien plus inhospitaliers que le détroit de Magellan, et des colons intelligents pourraient tirer un parti avantageux des ressources qu'of-

(*) Malte-Brun, édition de 1836, revue par M. Huot.

frent en poissons, en gibier, en eaux potables et en bois, les innombrables baies de l'extrémité sud de la Patagonie.

TERRE-DU-FEU (*).

Description générale. La Terre-du-Feu, ainsi nommée à cause de la fumée que les premiers explorateurs virent, de loin, s'élever des huttes des indigènes, est située par les 53° et 56° degré de latitude australe, 67° 50' et 77° 75' de longitude occidentale. Formée par une immense agglomération d'îles s'étendant dans un espace de cent trente lieues de long sur quatre-vingts de large, elle est bornée au nord par le détroit de Magellan; à l'est par l'océan Atlantique; au sud par l'océan Austral; à l'ouest par la mer du Sud. Les principales îles de cet archipel, celles que baignent les eaux du détroit de Magellan, peuvent être ainsi décrites quant à la configuration extérieure de leurs côtes :

A l'est et en partant du promontoire de la Reine Charlotte, qui forme le côté sud de l'entrée du détroit, la côte de la grande terre appelée *King Charles Southland*, descend du nord au midi, en s'inclinant sensiblement vers l'est jusqu'aux caps Saint-Vincent et Diégo. A partir du cap Saint-Vincent jusqu'à celui de Bon-Succès, la ligne s'abaisse perpendiculairement vers le sud. La Terre-des-États, située en face et à peu près à égale distance de Saint-Vincent et de Diégo, forme le détroit de Lemaire. Du cap de Bon-Succès à la baie Valentin, la côte court horizontalement d'est en ouest,

(*) On dit communément *Terre-de-feu*; mais *Terre-du-feu* traduit mieux le nom espagnol qui est *Tierra del fuego*. D'ailleurs *Terre-de-feu* n'exprime pas exactement l'idée des navigateurs qui baptisèrent cet assemblage d'îles; car ces mots désignent implicitement une qualité, un attribut, tandis que les Espagnols ont voulu simplement consacrer le souvenir des feux qu'ils avaient aperçus sur le rivage, et *Terre-du-feu* répond mieux à cette intention. M. d'Orbigny dit aussi *Terre-du-feu*.

puis descend vers le sud dans cette direction et remonte, en s'enfonçant profondément, vers le nord, pour former la baie de Nassau. Non loin, est l'embouchure du canal Saint-Gabriel, qui sépare l'île Dawson de la Terre-du-Feu proprement dite; la côte méridionale de ce canal est bordée de hautes montagnes: elle est peut-être la plus élevée de la Terre-du-Feu. Dans le nombre de ses pics sont les monts Buckland et Sarmiento. Nous avons parlé du premier à propos du détroit de Magellan. C'est un bloc pyramidal de schiste, dont le sommet est extrêmement aigu, et qui a environ douze cent vingt mètres de hauteur. Le mont Sarmiento s'élève d'environ deux mille soixante et dix mètres au-dessus du niveau de la mer; sa base est large, et il se termine par deux sommets pointus, l'un au nord-est, l'autre au sud-ouest, à une distance respective d'un quart de mille anglais. Sarmiento, le premier qui l'ait aperçu, lui donna le nom de *volcan neigeux*. En effet, vu du nord, il a l'apparence d'un volcan; mais on n'a jamais vu de signes ni de traces d'éruption; peut-être même sa forme volcanique n'est-elle que fortuite, car, vu du côté du couchant, il ne ressemble nullement à un cratère. Cette montagne est le point le plus haut qu'on ait encore observé dans toute la Terre-du-Feu: elle est comme le théâtre des principaux phénomènes météorologiques de ces contrées, et son aspect annonce aux marins la tempête ou le beau temps, suivant qu'il se voile ou qu'il se dégage des vapeurs qui l'entourent. C'est une espèce de baromètre que la nature a placé dans ces lieux, où plus d'un danger menace le navigateur; quand le vent souffle du nord-est ou du sud-est, les nuages qui enveloppent sa cime se dissipent, et il présente alors la perspective la plus magnifique.

Entre le mont Buckland et le Sarmiento, la crête de la chaîne est occupée par un glacier fort étendu, dont la fonte continuelle entretient les cascades dont nous avons parlé.

Celle des îles l'Hermitte, dont l'extrémité méridionale forme le véritable cap Horn, est avoisinée à l'est par une infinité d'autres moins considérables, dont les plus importantes sont les îles Barnevelt, les îles d'Evouts, et plus au nord l'île Nouvelle. Du faux cap Horn jusqu'au cap Pillar, qui forme l'extrémité nord-ouest de la Terre-du-Feu, la côte décrit une portion de cercle, profondément accidentée par le canal de Noël, par la baie de Sainte-Barbe et le cap Gloucester. A l'entrée du canal de Noël, on trouve un archipel dont les îles principales sont, au sud et en allant d'ouest en est, la Cathédrale d'York, l'île des Nigauds et celle des Oies; au nord de cette dernière, l'île de l'OEuf, et au nord-ouest de celle-ci l'île Brûlée. Au-dessus et à l'ouest de la baie de Sainte-Barbe est un groupe de cinq îles, dont la plus grande est terminée par le cap Noir. Derrière le cap Gloucester, et en remontant au nord, se trouve un vaste archipel dans lequel on peut placer l'île de l'Atterrage; non loin de cette île est le sondage le plus profond qui existe sur ce littoral.

Pour ce qui est des côtes septentrionales de la Terre-du-Feu, dont nous avons dit quelque chose en décrivant le détroit de Magellan, nous nous bornerons à rappeler rapidement, et en allant d'ouest en est, les points principaux, tels que la baie et le havre de Séparation placés presque à l'entrée du détroit; la baie des Îles; le havre de l'Hirondelle; l'entrée du canal Sainte-Barbe, située en face du Port-Gallant; l'entrée du canal Saint-Sébastien, en face du Port-Famine, mais plus au nord; le promontoire de la Rafle, qui forme le second goulet de l'entrée orientale du détroit; le Mondrain, qui plus au nord forme le premier goulet, et à partir duquel la côte descend du nord au sud et d'ouest en est, pour aller rejoindre le promontoire de la Reine Charlotte, qui nous a servi de point de départ.

Depuis le cap Pilar jusqu'au cap

Horn, la côte est très-irrégulière et très-coupée; elle est généralement élevée et exempte de hauts fonds et de bancs. Sa hauteur varie de deux mille quatre cent quatorze à quatre cent cinquante-sept mètres; dans l'intérieur sont des chaînes de montagnes toujours couvertes de neige, et dont l'élevation est quelquefois de plus de douze cent vingt mètres, et jamais de moins de six cents.

Quand on est près de la côte, on aperçoit plusieurs bras de mer qui coupent la terre dans toutes les directions et qui communiquent avec de grands golfes situés derrière les îles du large. On voit les montagnes voisines de la mer très-boisées du côté de l'est, tandis que du côté de l'ouest, qui est exposé aux vents dominants, elles sont tout à fait stériles. Ces montagnes sont rarement couvertes de neige, parce que les vents de mer et la pluie en amènent promptement la fonte. Les brumes sont rares dans ces parages, mais une température pluvieuse et sombre, accompagnée de vents violents, y règne presque toujours. Le soleil s'y montre fort peu; le ciel, même dans les plus beaux jours, est couvert et nuageux.

Cap Horn. — Le point le plus important de l'archipel de la Terre-du-Feu, vers le sud, est incontestablement le cap Horn, dont nous avons indiqué la position à l'extrémité de la plus méridionale des îles l'Hermitte. Elevé d'environ cent cinquante-deux mètres au-dessus du niveau de la mer, ce cap présente vers le sud des escarpements noirs, qui, vus de près, sont du plus imposant effet. Nous avons exposé, à l'article du détroit de Magellan, les avantages qu'offre le passage à travers ce détroit; cependant, comme la question des deux routes n'est pas encore décidée pour beaucoup de gens, nous croyons qu'il ne sera pas inutile de donner sur le passage par le cap Horn les renseignements les plus récents et les plus positifs.

Quelques marins pensent qu'il est préférable de doubler le cap Horn pen-

dant l'été ; d'autres affirment , au contraire , qu'il vaut mieux choisir l'hiver pour effectuer ce passage. Comme dans tous les pays du monde , les mois d'équinoxe sont les plus mauvais : de fortes brises se font alors sentir. Les mois d'août , septembre , octobre , novembre et décembre , sont les pires de l'année ; c'est alors que règnent les vents d'ouest , la pluie , la neige et la grêle. Décembre , janvier et février sont les mois les plus chauds ; les jours sont longs , et le temps est quelquefois fort beau ; mais les vents d'ouest , parfois très-violents , et accompagnés de beaucoup de pluie , règnent durant toute cette saison , qui présente moins que dans toute autre partie du globe les avantages ordinaires de l'été. Mars est peut-être le plus mauvais mois de l'année , à cause des tempêtes et des coups de vent qui s'y succèdent ; il est pourtant moins pluvieux que les précédents. La meilleure saison est souvent la période des mois d'avril , mai et juin , quoiqu'elle ne soit pas exempte de gros temps. Les jours vont en diminuant ; mais cela n'empêche pas que ces trois mois ne soient vraiment ceux dont la température ressemble le plus à celle de l'été. Juin et juillet ont beaucoup d'analogie ; toutefois , les brises d'est sont plus fréquentes en juillet. Le peu de durée du jour et la rigueur du froid rendent cette époque très-désagréable , quoiqu'elle soit peut-être la plus favorable pour passer à l'ouest , attendu que les vents y soufflent presque toujours de l'est. En résumé , les mois d'été , décembre et janvier , sont les plus convenables pour passer de l'océan Pacifique dans l'océan Atlantique ; et avril , mai et juin pour retourner dans l'océan Pacifique. Dans ces parages , on connaît peu les éclairs et le tonnerre. De violentes rafales viennent du sud et du sud-ouest ; elles sont annoncées par des masses de nuages , et quelquefois accompagnées de neige et de grêle d'une grande dimension , qui les rendent plus terribles. Ajoutons que les navires partant de l'Atlantique pour se rendre dans le grand Océan doi-

vent chercher à se tenir à moins de cent milles de la côte orientale de la Patagonie , autant pour éviter la grosse mer , soulevée par les brises d'ouest qui dominant dans l'est , et sont d'autant plus fortes qu'on est plus éloigné de la terre , que pour profiter de l'inconstance du vent , quand il est fixé dans la partie de l'ouest (*).

Malgré tous ces inconvénients , le passage par le cap Horn , tant redouté des anciens marins , n'est pas aussi effrayant que l'avait fait croire l'amiral Anson. Dampier , Cook et la Peyrouse avaient déjà beaucoup contribué , par leurs observations , à diminuer la terreur inspirée par cet autre *cap des tempêtes*. Les voyageurs modernes ont achevé de dissiper ces frayeurs. Tous s'accordent à dire que le passage par l'extrémité de la Terre-du-Feu n'offre que les contrariétés ordinaires dans toutes les hautes latitudes , et que les ouragans n'y sont pas plus terribles que ceux qui éclatent souvent , pendant la mauvaise saison , dans le voisinage de tous les grands caps (**). Néanmoins , la route par le détroit de Magellan est préférable , surtout à cause des lenteurs qu'elle épargne aux navires qui veulent passer dans le grand Océan.

Aspect de la Terre-du-Feu. — Dans son voyage au détroit de Lemaire , l'amiral Anson a dépeint la Terre-du-Feu sous les plus sombres couleurs. Cook , qui visita la même partie (sud-est) , en 1769 , prétend que l'erreur de ses devanciers doit être attribuée à la saison pendant laquelle ils se sont trouvés dans ces parages. Il y était dans le courant de janvier , qui , à cette latitude répond à notre mois de juillet , et assure que non-seulement il y vit des arbres , mais que , bien qu'il y aperçût çà et là des espaces couverts de neige , les pentes des collines et

(*) Extrait des observations nautiques du capitaine King , traduites par M. Darondeau , pour le ministère de la marine.

(**) Voyez , entre autres opinions , celle du capitaine Duperry , dans la relation du voyage de la *Coquille*.

les côtes voisines de la mer présentaient la plus agréable verdure. « Les hauteurs, dit-il, sont assez remarquables, mais ne peuvent être appelées des montagnes, quoique leurs sommets soient entièrement nus. Le sol des vallées est riche et d'une grande profondeur ; au pied de presque toutes ces collines, on trouve un petit ruisseau dont l'eau a une couleur rougeâtre, comme celle qui coule à travers nos tourbières d'Angleterre ; mais elle n'a aucun mauvais goût, et, en tout, nous avons éprouvé que c'était la meilleure que nous eussions trouvée dans notre voyage. » A l'époque où naviguait Cook, le détroit de Lemaire n'avait pas encore perdu son importance ; aussi le capitaine anglais apporte-t-il le plus grand soin à préciser la position de ce détroit, auquel il donne environ cinq lieues de long, et à indiquer tous les points qui peuvent servir à y diriger les marins. Il prend également la défense de la Terre-des-Etats, qui ne lui a pas semblé non plus aussi sauvage qu'à l'amiral Anson. La côte nord lui a paru offrir des baies et des havres, et le sol n'était pas sans bois, ni même sans verdure. Deux ans auparavant, le capitaine Wallis, qui reconnaissait alors les côtes du détroit de Magellan, s'exprimait d'une manière toute différente au sujet de la Terre-du-Feu, bien qu'il y fût au mois de février, correspondant à notre mois d'août. Le maître du vaisseau, qu'il avait envoyé chercher des mouillages, « trouva, dit-il, le pays qui borde la côte, horrible, et plus sauvage qu'aucun qu'il eût jamais vu ; c'étaient des montagnes raboteuses, plus hautes que les nues, absolument dépouillées, depuis leur base jusqu'à leur sommet, et où l'on n'apercevait pas un seul arbrisseau ni un seul brin d'herbe. Les vallées ne présentaient pas un aspect moins affreux ; elles étaient entièrement couvertes de couches profondes de neige, excepté en quelques endroits où elle avait été emportée ou glacée par les torrents qui s'échappent des crevasses de la montagne, et se précipitent des hauteurs où ils se forment par la fonte des nei-

ges. Ces vallées, dans les endroits même où elles ne sont pas couvertes par la neige, sont aussi dépourvues de verdure que les rochers qui les environnent. »

Ces témoignages ne sont contradictoires qu'en apparence, puisqu'ils portent sur des points placés à une grande distance l'un de l'autre. Le capitaine Parker-King, qui a exploré avec soin toute la Terre-du-Feu, confirme les assertions de Cook. Il dit que dans presque toutes les îles qu'il a visitées, la végétation est magnifique, et qu'il y a vu la véronique et la fuschie, qui en Angleterre sont regardées et cultivées comme des plantes fort délicates. Ces deux végétaux, ajoute ce navigateur, étaient en pleine fleur à une très-petite distance de la base d'une montagne couverte de neige aux deux tiers de sa hauteur. Il a vu aussi des colibris suçant l'arome des fleurs, après deux ou trois jours de pluie et de neige pendant lesquels le thermomètre avait été au point de congélation. Enfin M. Fitz-Roy affirme qu'à aucune époque de l'année, les feuilles des arbres de la Terre-du-Feu ne tombent entièrement. De ces différents rapports, on peut conclure, que si cette contrée n'a pas un aspect bien hospitalier, elle est loin d'être aussi épouvantable que l'ont affirmé certains voyageurs.

Le récit suivant d'une excursion faite par Banks et Solander, pour étudier les richesses végétales de la partie sud de ce pays, peut être considéré comme le côté effrayant du tableau :

Aventure de Banks et de Solander.
M. Banks et le D^r Solander, qui, en qualité de naturalistes, accompagnaient le capitaine Wallis dans son voyage autour du monde, se trouvant vers le milieu de décembre 1766, dans le détroit de Magellan et tout proche de la côte de la Terre-du-Feu, vers un point où le débarquement n'offrait aucune difficulté, résolurent de ne pas abandonner ce parage sans renouveler l'excursion qu'ils avaient déjà tentée sur ce sol, où ils espéraient découvrir de véritables richesses scientifiques. Le

mois de décembre, nous l'avons déjà dit, correspond sous cette latitude à nos mois de mai et de juin. Le temps était beau, et ils avaient en perspective une petite montagne, boisée à sa base, aplatie et verdoyante vers le milieu de sa hauteur, aride et nue à son sommet. Partir au lever du soleil, explorer ces bois, cette prairie, ce rocher où jamais avant eux n'avait pénétré un Européen, et revenir le soir à bord, leur parut une expédition aussi glorieuse que facile. Le chirurgien du bâtiment *l'Endeavour*, l'astronome, le dessinateur de M. Banks, trois domestiques, deux matelots et deux nègres se joignirent à eux; et le 16 décembre, de bon matin, la chaloupe les déposa tous les douze, pleins de confiance, sur le rivage. M. Banks avait hâte d'arriver à la prairie, parce qu'il n'espérait rien trouver dans la partie boisée qui pût le dédommager de ses peines. La petite troupe pénétra donc dans le bois et commença courageusement l'ascension de la montagne. La matinée y fut toute employée, et à trois heures après midi ils marchaient encore au hasard et sans découvrir le moindre sentier qui les conduisit à l'endroit où ils devaient faire leur première halte. Ils parvinrent enfin au lieu qu'ils avaient pris de loin pour une plaine, et furent très-mortifiés de reconnaître que ce n'était qu'un terrain marécageux couvert de petits buissons de bouleaux, hauts de trois pieds, et si rapprochés, qu'il était impossible de les écarter pour s'y frayer une route. Ils étaient obligés d'enjamber à chaque pas, tout en enfonçant dans la vase jusqu'à la cheville. Pour augmenter les difficultés d'un pareil voyage, le temps, qui s'était maintenu, devint tout à coup nébuleux et froid, et un vent très-piquant, accompagné de neige, se mit à souffler par bouffées. Malgré la fatigue déjà extrême et le secret découragement qui commençait à s'emparer de quelques-uns d'entre eux, ils continuèrent pourtant à s'avancer, comptant toujours avoir franchi le pas le plus difficile et touché au terme de leur

voyage. Ils étaient à peu près aux deux tiers du marais, lorsque M. Buchan, le dessinateur de M. Banks, fut pris d'une attaque d'épilepsie. Il fallut s'arrêter, allumer du feu, et comme le malade, promptement secouru et bientôt hors de danger, ne pouvait pourtant continuer sa route ni être abandonné dans cette solitude, MM. Banks et Solander, l'astronome et le chirurgien se remirent seuls en chemin. Nos voyageurs touchèrent enfin le sommet si désiré, et leur attente ne fut point trompée. Ils y trouvèrent beaucoup de plantes aussi différentes de celles qui croissent sur les hauteurs du bord de la côte, que celles-ci le sont des productions des plaines dans nos climats.

Cependant le froid était devenu très-vif, la neige tombait toujours en plus grande abondance, et le jour était trop avancé pour qu'il fût possible de retourner au vaisseau avant la nuit. Il fallut donc se résigner, et, quelque danger que présentât ce parti, s'arranger de façon à attendre, le moins mal possible, le lendemain dans l'endroit où l'on se trouvait. Une fois cette détermination prise, le docteur et son ami Banks, charmés, au fond, d'avoir un peu plus de temps devant eux, ne pensèrent plus qu'à profiter d'une bonne fortune si chèrement achetée. Leurs deux compagnons ne paraissant pas avoir un aussi ardent amour pour la science, et se souciant par conséquent fort peu d'herboriser sous la neige et le vent, ils les envoyèrent rejoindre ceux qui étaient restés en arrière, et indiquèrent pour rendez-vous général, une hauteur par laquelle ils se proposaient de passer, pour retourner au bois, en traversant le marais. Ce nouvel itinéraire leur semblait des plus faciles à suivre. La compagnie se rassembla, en effet, bientôt au lieu convenu, et quoiqu'on souffrit du froid, tous étaient alertes et bien portants. M. Buchan lui-même avait recouvré ses forces. Il était près de huit heures du soir, mais il faisait encore assez jour, et l'on se mit en devoir de franchir le marais. M. Banks se chargea de faire l'arrière-garde et de



Lansbury, Boston

Amherst, Mass.

No Charles.

pousser les traînants. Le docteur Solander, qui avait plus d'une fois traversé les montagnes qui séparent la Suède de la Norwége, savait qu'un grand froid, surtout quand il est joint à la fatigue, produit dans les membres un engourdissement presque insurmontable. Il conjura ses compagnons de ne pas s'arrêter, quelque peine qui leur en pût coûter, ou quelque soulagement qu'ils espérassent d'un moment de repos : « Quiconque s'asseoira, leur dit-il, s'endormira, et celui qui s'endormira ne se réveillera plus. » Après cet avis reçu, non sans terreur, on recommença à avancer, mais plus on allait et moins on semblait avoir fait de chemin. On n'était point encore parvenu au marais, et déjà le froid était devenu si vif, qu'il commençait à produire les effets annoncés. Le docteur Solander fut le premier qui succomba au sommeil, contre lequel il s'était efforcé de prémunir les autres. Prières ni remontrances, rien ne put l'empêcher de s'étendre sur la neige, et son ami dut employer la violence pour le tenir à demi éveillé. Richemond, un des noirs de M. Banks, commençait à son tour à se faire presser. Admirable de sang-froid et de courage dans cette situation qui menaçait de devenir d'instant en instant plus terrible, son maître dépêcha aussitôt en avant cinq personnes, parmi lesquelles était M. Buchan, avec ordre de préparer du feu au premier endroit convenable, puis, lui-même, avec quatre autres, resta auprès de Richemond et du docteur, et les fit marcher moitié de gré, moitié de force. Les deux malades touchaient au terme de leur pénible trajet, lorsqu'ils déclarèrent spontanément qu'ils n'iraient pas plus loin. M. Banks eut de nouveau recours aux prières, aux instances, aux menaces, à la violence; ce fut en vain. Quand on croyait effrayer Richemond, il répondait : « Je ne désire que de m'arrêter un peu et de mourir. » Le docteur ne renonçait pas aussi formellement à la vie, et disait qu'il voulait bien marcher, mais qu'il lui fallait auparavant prendre un instant

de sommeil, et ni l'un ni l'autre ne voulaient faire un pas. Quelque affection qu'il portât au docteur Solander, quelque prix qu'il attachât à la conservation de son nègre favori, M. Banks sentit que s'obstiner à présent était compromettre inutilement l'existence des quatre autres : il rassembla à la hâte quelques broussailles et les y laissa s'affaïsser et dormir d'un sommeil qui pouvait être éternel.

Au même instant, quelques-uns de ceux par qui il s'était fait devancer, revenaient avec la bonne nouvelle que le feu était allumé à un quart de mille de là. Il court au docteur, l'appelle, le frappe, le soulève : cinq minutes à peine se sont écoulées, il n'a pas encore rendu le dernier soupir, mais son réveil ne fait en quelque sorte que ressusciter un malheureux perclus de tous ses membres, et dont les muscles sont tellement contractés, que ses pieds ne peuvent plus retenir leur chaussure. Revenu un peu à lui, le docteur qui, malgré tout, se cramponnait à la vie, consent à se laisser traîner vers le feu qu'on lui montre de loin. Quant au pauvre Richemond, tous les efforts furent inutiles pour le faire relever. Après avoir tenté sans succès de le mettre en mouvement, M. Banks laissa auprès de lui son autre noir et un matelot qui semblaient avoir moins souffert du froid, leur promettant d'envoyer aussitôt vers eux deux autres de leurs compagnons qui se seraient suffisamment réchauffés, et avec l'aide desquels ils pourraient lui rapporter Richemond, endormi ou vivant.

Il avait tenu sa parole; mais environ deux heures après, les deux hommes qu'il avait envoyés revenaient seuls : ils avaient parcouru tous les environs; ils avaient crié, appelé, personne n'avait répondu, et ils n'avaient pu trouver ni le matelot, ni le second nègre, ni Richemond.

Alors Banks se reprocha de n'être pas resté auprès de Richemond, lui qui avait eu le bonheur d'être épargné par le froid; il se reprocha surtout son projet d'excursion, et cepen-

dant, dans ses cruelles perplexités, le naturaliste reprenait le dessus; tout en se lamentant, il cherchait encore sous la neige, et d'un regard furtif, la trace de quelque plante ignorée.

On se souvint enfin qu'une bouteille de rhum, unique provision de la compagnie, était restée dans le havre-sac de l'un des absents; on pensa que le noir et le matelot qu'on avait placés auprès de Richemond s'étaient servis de ce moyen pour se réveiller, et que tous trois en ayant bu un peu trop, s'étaient écartés de l'endroit où on les avait laissés, au lieu d'y attendre les guides qu'on leur avait promis. La neige avait recommencé à tomber plus épaisse; deux heures s'étaient écoulées, et tout espoir était perdu, quand, vers minuit, on entendit des cris répétés. Banks court au-devant de la voix qui l'appelle, et trouve le matelot n'ayant plus que la force de se soutenir en chancelant. A l'aide des renseignements qu'il peut en arracher, il recommencé ses perquisitions. Richemond fut découvert le premier; il était debout, mais ne pouvait plus avancer, et son camarade était étendu sur le sol, aussi insensible qu'un cadavre. Dix bras s'offrent pour enlever ces deux hommes; la nuit était entièrement noire, on ne pouvait se faire un chemin à travers les broussailles et sur un terrain détrempé où chaque pas amenait une chute. Il fallut renoncer à les transporter, et faire du feu sur le lieu même; mais la neige qui couvrait la terre, celle qui tombait dans les espaces libres, et celle que les arbres laissaient échapper par gros flocons, rendirent impossible l'établissement de ce nouveau foyer: force fut d'abandonner ces malheureux à leur destinée, après leur avoir fait un lit de petites branches d'arbre, et les en avoir presque entièrement couverts. Le reste de la troupe se trouvait dans une position rendue plus terrible par le souvenir de ce qui s'était passé et l'incertitude de ce qui allait suivre. De douze hommes qui étaient partis le matin, pleins de vigueur et de santé, deux étaient re-

gardés comme morts; un autre était si mal, qu'on doutait qu'il pût vivre jusqu'au lendemain; et un quatrième, M. Buchan, était menacé d'une nouvelle attaque, par suite de la fatigue qu'il avait essuyée pendant cette terrible soirée. Ils étaient éloignés du vaisseau d'une journée de chemin; il leur fallait traverser des bois inconnus dans lesquels ils pouvaient craindre de s'égarer et d'être de nouveau surpris par la nuit; et, pour comble de malheur, il ne leur restait, pour toute nourriture, qu'un vautour qu'ils avaient tué la veille, au début de leur excursion.

Au point du jour, ils jetèrent avec inquiétude les regards autour d'eux, et ne virent que de la neige. Le froid continuait, et des bouffées de vent, se succédant sans intervalle, leur glaçaient le visage et les membres. Cependant, à six heures, ils conçurent une lueur d'espoir en distinguant le lever du soleil au travers des nuages qui commençaient à devenir moins épais. Leur premier soin fut de courir aux malheureux qu'ils avaient ensevelis sous des branches: ils étaient morts!

Quoique le ciel s'éclaircît toujours davantage, la neige continuait à tomber, et nos voyageurs n'avaient encore pu reprendre leur route vers le vaisseau; mais, vers huit heures, il s'éleva une petite brise qui, secondée par l'action du soleil, détermina le dégel. La joie revint au cœur de tous, et avec elle le sentiment d'une souffrance que tant d'autres avaient fait oublier jusqu'alors. Le précieux vautour était encore intact; il fut dépecé, partagé entre les dix hommes qui restaient, et quand chacun eut avalé les deux ou trois bouchées qui lui en étaient revenues, ils se remirent en route. Enfin, à deux heures après midi, ils débouchèrent inopinément sur le rivage, précisément en face du lieu où était encore amarrée la chaloupe qui les avait amenés la veille sur cette terre funèbre.

Histoire naturelle. — On vient de voir à quel prix les docteurs Banks et Solander enrichirent la science de



Pont de Cordes près de Lerwick

L. G. B. R. 1840

H. G. B. R. 1840

quelques plantes nouvelles. Ils remarquèrent surtout une espèce de cannelle appelée *winterranea aromatica*. Le *winter*, dont elle est l'écorce, a la feuille large, ressemblant à celle du laurier; elle est vert pâle en dehors et bleuâtre en dedans. Ils trouvèrent aussi beaucoup de plantes antiscorbutiques, au nombre desquelles il faut mettre une sorte de cresson appelé *cardamius antiscorbutica*; le céleri sauvage, *apium antiscorbuticum*; et une espèce de canneberge rouge et blanche.

Le cresson croît dans les lieux humides; on le trouve principalement dans la baie de *Bon-Succès*. C'est surtout quand il est jeune qu'il est le plus salubre; il rampe sur la terre; ses feuilles sont d'un vert clair; elles sont disposées deux à deux, et opposées l'une à l'autre, avec une seule à l'extrémité, qui, communément, est la cinquième sur chaque tige. La plante sortant de cet état pousse des jets qui ont quelquefois deux pieds de haut, et qui portent à leurs extrémités de petites fleurs blanches suivies de longues siliques. Les arbres paraissent tous appartenir à la famille du *bouleau*, appelé *betula antarctica*. Leur tige a de trente à quarante pieds de long, et deux à trois pieds de diamètre à la base. La feuille en est petite; le bois est blanc, et se fend très-droit. Les rochers qui forment le fond de la baie Saint-Vincent sont couverts de goëmons, parmi lesquels le *kelp*, ou *fucus giganteus* de Solander, mérite une description détaillée.

Cette plante marine croît sur les rochers des eaux les plus profondes, sur les bords et dans l'intérieur même des passes ou canaux. M. Darwin dit que pendant tout le voyage du *Beagle* et de *l'Aventure*, il n'a pas aperçu un seul rocher qui ne fût couvert de cette herbe flottante. Le *fucus giganteus* a été ainsi nommé à cause de la longueur de sa tige, qui atteint, dit le capitaine Cook, jusqu'à trois cent soixante pieds. Elle est ronde, visqueuse, polie, très-forte et n'est guère plus grosse que le pouce. On conçoit de quelle utilité

est cette singulière plante pour les vaisseaux qui naviguent dans ces canaux étroits, incessamment agités par les tempêtes: elle peut au besoin leur servir de câbles, et c'est ainsi que plus d'un bâtiment lui a dû son salut. Comme, à une certaine hauteur, elle s'affaisse sur elle-même, et forme un angle avec sa base en s'étendant dans le sens de la surface des eaux, il arrive souvent qu'elle arrête la sonde des marins. On la trouve depuis les îles les plus méridionales, près du cap Horn, jusqu'au quarante-troisième degré de latitude vers le nord; à l'ouest elle est aussi assez abondante; elle croît donc dans l'espace de quinze degrés de latitude; et comme le capitaine Cook la trouva à la terre de Kerguelen, il s'ensuit qu'elle occupe en longitude cent quarante degrés.

Le nombre des créatures vivantes de toute espèce dont l'existence dépend essentiellement du *kelp*, est vraiment prodigieux. On pourrait écrire un gros volume de descriptions sur les habitants d'un de ces lits d'herbe marine. Les feuilles ont quatre pieds de long; et chacune d'elles, excepté celles qui flottent à la surface de la mer, est tellement incrustée de coraux, qu'elle en est toute blanche. Quelques-unes donnent asile aux simples polypes; d'autres nourrissent des animaux mieux organisés, et des masses de belles ascidies. D'innombrables coquilles et quelques bivalves s'y attachent aussi. Des myriades de crustacés fréquentent toutes les parties de la plante. M. Darwin raconte qu'en remuant une masse de ces immenses tiges, il en tomba une quantité de petits poissons, de coquillages, de sèches, de crabes de toutes les espèces, d'oursins de mer, d'étoiles, de belles holothuries, de planaries et de néréides de plusieurs formes. « Toutes les fois, ajoute ce naturaliste, que j'examinai un fragment du *fucus giganteus*, j'y découvrais des animaux de forme nouvelle et curieuse. De nombreuses espèces de poissons vivent au milieu des feuilles, et y trouvent une nourriture abondante. Ces immenses

couches végétales, chargées d'animaux, sont aussi une ressource précieuse pour les cormorans et autres oiseaux de mer, pour les loutres, les phoques et les marsouins. Enfin, sans elles, le sauvage de la Terre-du-Feu, privé de quelques-uns de ses aliments de prédilection, se livrerait avec plus de férocité et de glotonnerie à ses goûts de cannibale; leur nombre diminuerait infailliblement, et peut-être même leur race finirait-elle par s'éteindre.»

La zoologie de la Terre-du-Feu est bien pauvre, comme on peut le penser. Parmi les mammifères, outre les cétacés et les phoques, on trouve une espèce de chauve-souris, une nouvelle souris (le reithrodon de Water-House), et deux autres espèces; le *tucutuco*, animal rongeur qui habite en troupes nombreuses dans la partie orientale; une espèce de renard, la loutre marine, le guanake, et un cerf dont on n'aperçoit que de rares individus, au sud du détroit de Magellan. Les bois abritent peu d'oiseaux. Quelquefois l'accent plaintif du gobe-mouche à huppe blanche, perché sur le sommet des grands arbres, est répété par les échos de ces tristes vallées; plus souvent, le cri singulier du pic noir, dont la tête est ornée d'une belle crête rouge, se fait entendre dans les forêts. Le *scytalopus fuscus*, ou roitelet, sautille en se cachant dans les buissons et parmi les troncs d'arbres tombés de vieillesse. Le grimpereau (*synalaxis tупiniери*) est l'oiseau le plus commun. On le rencontre dans les bois de hêtres, dans les ravins les plus inaccessibles. Ce petit oiseau semble se multiplier pour ainsi dire sous vos regards, à cause de l'habitude qu'il a de suivre curieusement les visiteurs qui pénètrent dans ces sombres retraites. Il voltige d'arbre en arbre, à quelques pieds du voyageur, en faisant entendre une sorte de ricanement singulier. Il n'a pas les mœurs timides du véritable grimpereau (*certhia familiaris*), et ne monte pas comme ce dernier le long des troncs d'arbres; il sautille adroitement, et va cher-

chant des insectes sur chaque branche. Dans les parties du pays les plus découvertes, existent trois ou quatre espèces de pinsons, une grive, un sansonnet ou *icterus*, deux *furnarii*, et enfin quelques oiseaux de proie et quelques oiseaux nocturnes.

Les insectes sont en très-petit nombre; quant aux reptiles, il n'en existe pas un seul dans toute l'étendue de la Terre-du-Feu.

Habitants. Tous les voyageurs s'accordent à représenter les Fuégiens (*), ou habitants de la Terre-du-Feu, comme les individus les plus misérables de l'espèce humaine. Ils ont la tête grosse, comme les Patagons, les joues saillantes, le nez plat, mais la physionomie plus douce. Ils sont plus petits, plus mal faits, et encore plus sales. Ils barbouillent quelquefois leur corps avec un mélange de charbon, d'ocre rouge et d'huile de phoque, ce qui les rend non-seulement hideux, mais encore si horriblement puants, qu'on ne peut, pour ainsi dire, les approcher. Il en est qui se peignent certaines parties d'une terre argileuse blanche. D'autres préfèrent la couleur noire; le capitaine King en a vu un entièrement peint en blanc.

Ils portent pour tout vêtement des manteaux de peaux de guanakes ou de phoques, moins adroitement faits que ceux des indigènes de Patagonie. Il est vraiment étrange qu'un peuple soumis aux rigueurs d'un climat aussi rude n'ait pas encore songé à se vêtir plus chaudement.

Leurs cabanes ou wigwams ont la forme d'un pain de sucre. Elles sont faites de longues branches fixées circulairement dans le sol, réunies à leur extrémité supérieure par des joncs, et recouvertes de broussailles. Deux ouvertures y sont ménagées, l'une du côté de la mer, l'autre du côté des bois. Le foyer occupe le centre de la hutte, et la remplit constamment d'une épaisse fumée, qui, mêlée aux exhalaisons fétides produites par les viandes gâtées

(*) Ce nom a été donné à ce peuple par le capitaine Weddell, qui l'a visité en 1822.

dont se compose la provision d'hiver de chaque famille, rend ces dégodtantes demeures à peu près inabordable aux étrangers.

Un arc, des flèches armées d'un caillou barbelé, et une fronde, sont leurs armes de prédilection. Ils tirent de l'arc avec une adresse merveilleuse. Mais l'usage qu'ils font de la fronde est vraiment extraordinaire. Ils frappent, avec une pierre, un but placé à une grande distance sur une branche d'arbre. King raconte qu'ayant demandé à un Fuégien de lui montrer la manière dont il se servait de la fronde, l'Indien ramassa une pierre grosse comme un œuf; puis, ayant marqué un canot comme but, il se tourna et lança la pierre dans une direction opposée, contre un tronc d'arbre; le projectile rebondit, passa par-dessus sa tête, et tomba dans le canot. Il paraît, du reste, qu'ils n'emploient leurs armes qu'à la chasse, car on n'a pas remarqué qu'ils se livrassent à ces guerres de tribus à tribus, qui semblent destinées à occuper l'oisiveté des peuplades du continent et des grandes îles voisines.

Quand ils veulent faire du feu, ils frappent d'un caillou un morceau de *mondie*, en tenant par-dessous, pour recevoir les étincelles, un peu de mousse ou de duvet mêlé avec une terre blanchâtre, qui, formée de détritrus végétaux entièrement desséchés, prend feu comme l'amadou. Le *mondie* dont ils se servent indique, dans les montagnes où ils le ramassent, et qui sont principalement situées au nord, l'existence de mines d'étain, et peut-être de métaux plus précieux.

Ils naviguent dans des canots qui ont une quinzaine de pieds de long sur trois de large, et autant de profondeur. Ces embarcations, plus vastes, mais moins artistement confectionnées que celles des Samoïèdes, sont faites de petites branches courbées en arc, et unies entre elles avec des tendons d'animaux et des bandes de cuir.

Les femmes ont le pénible soin de ramer sur mer, et les hommes ne les remplacent que quand elles sont exté-

nuées de fatigue. A elles sont dévolues toutes les occupations du ménage. Ce sont elles, par exemple, qui, munies d'un panier et d'un bâton pointu, un sac de peau de guanaque sur le dos, vont détacher des rochers et des brisants découverts par la marée descendante, les coquillages qui composent le mets principal de ce peuple.

Les Fuégiens, dont l'appétit n'est pas facilement rassasié, mangent aussi de la chair de phoques et de cétacés, comme l'a prouvé la présence de plusieurs ossements de ces animaux dans leurs wigwams. Le poisson cru est aussi pour eux un véritable régal. En fait de végétaux, ils n'estiment pour aliment que les baies d'un chétif arbuste, et un fungus de couleur jaune, gros comme une petite pomme, et croissant en grande quantité sur l'écorce des hêtres. L'extérieur de ce champignon, d'une espèce à part, offre une multitude de cellules profondes, et ressemble, sous ce rapport, à une ruche irrégulière. Les indigènes le mangent cru lorsqu'il a acquis, par la maturité, une saveur légèrement sucrée et un parfum analogue à celui du mousseron.

Les officiers du *Beagle* avaient quelque raison de soupçonner les Fuégiens de cannibalisme. Ces soupçons furent confirmés par les déclarations de quelques-uns de ces indigènes qui avaient été conduits à Londres, et qui, familiarisés avec la langue anglaise, donnèrent au commandant Fitz-Roy des explications positives et détaillées sur cette horrible coutume : d'après cela, M. Fitz-Roy n'hésite pas à affirmer que les Fuégiens sont cannibales, et que, notamment, ils sont dans l'usage de tuer leurs plus vieilles femmes, pour les dévorer, lorsqu'ils craignent de manquer de vivres. Ce trait donnerait à la physionomie de ce peuple un caractère tout particulier, et le distinguerait essentiellement des autres nations de l'extrémité méridionale de l'Amérique.

Malgré cet usage, qui contraste avec l'amour de la famille, sentiment très-développé chez les Fuégiens, ils ont

l'humeur assez douce; et, après le premier moment de surprise causé par la vue d'un étranger, ils accueillent bien le voyageur. Leur intelligence paraît très-bornée; cependant plus d'une observation, et notamment l'examen phrénologique fait par un officier anglais sur plusieurs d'entre eux, prouve qu'ils sont susceptibles d'une certaine éducation.

On sait encore peu de chose de leur religion, si tant est qu'ils en aient une. Il est probable que leurs croyances se bornent, comme celles des Patagons, à quelques superstitions plus ou moins extravagantes. Quoi qu'il en soit, on n'a pas remarqué qu'ils eussent aucun culte extérieur.

Tels sont les traits et les caractères distinctifs des Fuégiens en général. L'ouvrage de MM. King, Fitz-Roy et Darwin nous fournit quelques détails spéciaux à chaque tribu en particulier. Voici comment le premier de ces savants divise les indigènes de la Terre-du-Feu :

La tribu des Yacana-Kunny habite la partie nord-est de ce vaste groupe d'îles; elle est peu connue, et se compose, à ce qu'on croit, de cinq ou six cents individus, les enfants exceptés.

Par delà une haute chaîne de montagnes, au sud-est des Yacana, habite la tribu des Tekinica, autrefois nommée Kyuhué, les plus pauvres Indiens de la Terre-du-Feu. Ils vivent sur les bords et dans le voisinage du canal du *Beagle*. Le nombre des jeunes gens, dans cette tribu, peut s'élever à cinq cents.

A l'ouest, entre la région occidentale du canal du *Beagle* et le détroit de Magellan, est une tribu appelée *Alikhoulip*, et qui compte environ quatre cents individus.

Les parties centrales du détroit sont habitées par une horde de deux cents Fuégiens, auxquels Bougainville, et après lui d'autres navigateurs, ont imposé le nom de *Pécherais*, par analogie avec une exclamation familière à ces sauvages.

Les Yacana-Kunny ressemblent aux Patagons pour la taille, la couleur de

la peau et la manière de se vêtir. Ils paraissent être aujourd'hui dans la situation où étaient les Patagons avant qu'ils eussent des chevaux. Avec leurs chiens, leurs arcs et leurs flèches, leurs *bolos*, leurs frondes, leurs lances et leurs massues, ils tuent des guanaques, des phoques, des autruches et d'autres oiseaux. Du reste, les indigènes de cette région sont plus heureux, sous certains rapports, que leurs voisins du continent; car la portion nord-est de la Terre-du-Feu est placée dans des conditions physiques meilleures que la Patagonie. On ne trouve plus ici les montagnes boisées des îles occidentales, mais des plateaux peu élevés et couverts d'arbres en partie seulement; au nord de ces plateaux, on voit de vastes espaces presque découverts et offrant de précieux pâturages. Ajoutons que le climat tient le milieu entre les extrêmes d'humidité et de sécheresse, qui sont le partage des pays environnants. Il est donc à présumer que si jamais on fonde un établissement dans le pays des Yacana, particulièrement appelé par Narborough *terre méridionale du roi Charles*, on aura plus d'une chance de réussite.

Les Tekinica sont petits et mal faits; la couleur de leur peau est celle de l'acajou le plus vieux, ou plutôt entre le cuivre et le bronze. Les jambes sont minces et en disproportion avec le buste; leurs cheveux, noirs, sales et grossiers, cachent une partie de leur figure et rendent encore plus hideux le caractère de leur physionomie. La fumée au milieu de laquelle ils vivent constamment, l'usage de l'huile dont ils oignent leur corps, les substances dont ils se barbouillent, les aliments malfaisants et quelquefois putréfiés qu'ils engloutissent dans leur avide estomac, tout cela produit sur leur personne des effets qu'il est facile d'apprécier.

On peut expliquer jusqu'à un certain point l'état de stupidité et de squalidité physique de cette tribu, par le climat dont elle subit l'influence. Le pays qu'elle habite est découpé



Colonie de Port-Louis dans l'Île de la Solitude.

dans tous les sens par une infinité de bras de mer, et offre de hautes montagnes dont le sommet est chargé de neiges éternelles, tandis que leur base est couverte de bois épais et humides. Les beaux jours sont rares dans cette région, sur laquelle fondent, comme par prédilection, les nuages, les brouillards et les tempêtes formés à l'extrémité de la Terre-du-Feu.

Les Alikhoulips sont les plus grands et les mieux faits des Fuégiens; leurs femmes ont la physionomie beaucoup moins hideuse que celles des autres tribus. Toutefois, ces indigènes sont inférieurs aux Yacana, et bien plus encore aux Patagons. La contrée où ils résident a beaucoup d'analogie avec le pays des Tekinica, mais les vents y règnent plus souvent et avec plus de force.

Les Pécherais sont de pauvres et chétifs Indiens d'un aspect repoussant. Comme ils occupent la partie centrale du détroit de Magellan, ce sont eux qui ont la visite des marins qui naviguent dans ce passage. En général, les Européens n'ont jamais eu à se plaindre de leur caractère.

Les Fuégiens du havre de Merci ont le corps chétif, les membres difformes et peu musculeux; leurs cheveux sont noirs, roides et épais; leur barbe, leurs moustaches et leurs sour-

cils extrêmement courts et soigneusement arrachés; ils ont le front bas, le nez assez proéminent, avec des narines dilatées. Leurs yeux sont bruns et de grandeur ordinaire; leur bouche est grande, la lèvre inférieure épaisse; les dents petites, régulières, mais de couleur terreuse. Leur physionomie est sans expression.

Nous dépasserions le cadre de cette notice si, nous laissant entraîner sur les traces des auteurs qui nous servent de guide, nous entrions avec eux dans les mille détails de mœurs qu'ils ont enregistrés dans leur curieux journal de voyage; toutefois, il nous reste un point important à traiter ou du moins à indiquer: c'est la langue des Fuégiens.

Le vocabulaire que nous donnons ici est un document presque original, en ce sens qu'il n'existe encore que dans la relation de M. Fitz-Roy.

En publiant en abrégé ce tableau de deux langues jusqu'ici entièrement inconnues, nous devons prévenir le lecteur que la lettre *h* indique une aspiration gutturale très-forte. Les sons gutturaux sont bien plus prononcés dans les idiomes fuégiens que dans la langue patagone. On peut même comparer certaines intonations des premiers aux efforts que l'on fait quand on a dans la gorge un corps étranger dont on veut se débarrasser.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
abeille.....	kikiooul.....	yumerteté.
arbre.....	kiareucka ou kafcha.....	wououreuch.
arc.....	kereccana.....	whalanna.
bateau.....	athlé.....	watch.
blanc.....	akifca.....	
boire.....	afkhella.....	ulla ou allé.
bois.....	ufcha.....	ahchif ou ospatach.
bon.....	layip.....	
bouche.....	euffearé.....	yiack.
bras.....	toquimbé.....	carminé.
chaud.....	ketkhik.....	uckhoula.
cheveux.....	aïu.....	ochta.
chien.....	chiloké.....	eacheuilla.
cinq.....		cupaspa.
cou.....	chahlikha.....	yarek.
couper.....	cuppa.....	atkhekum.
couteau.....	aftaré ou aftalla.....	tetlowal ou teclewel.
cri.....	yelkesta.....	eurra.
cuisse.....	cutlaba.....	lukha.
dents.....	caououch ou carlich.....	tououm.



Vue prise dans l'île de Santa Cruz.

Engraver: Brown.

1845.

FRANÇAIS.	ALIKHOULIP.	TEKINICA.
plume.....	ayich.....	oftoukou.
poisson.....	appeubin ou appeuffin.....	appeurma.
porc.....	tethl.	
quatre.....	inadaba.....	carga.
rire.....	fiall.....	teuchka.
sable.....		puntel.
sang.....	cheubba.....	cheubba.
sept.....		hooucasta.
six.....		coumoua.
sœur.....	choliel.....	waykippa.
soleil.....	leum.....	leum.
sourcil.....	téthlui.....	utkbella.
sud.....	euccoai.....	ahné.
terre.....	barbé.....	tann.
terre (ou sol).....	tchampth.....	oché.
tête.....	ofchocka.....	lukabé.
tomber.....	ahlach.....	leuppaé.
tonnerre.....	cayrou.....	kekika.
trois.....	keupeb.....	meutta.
un.....	toouquidoou.....	ocoalé.
vaisseau.....	aoun.....	alla.
venez-ici.....	yamacheuma.	
vent.....	heurreuquach.....	weureup.
ventre.....	kuppude.....	
vieillard.....	kerowich.....	keuttoas.

En lisant cet extrait de vocabulaire, on a sans doute été surpris de la différence frappante qui existe entre les idiomes de deux tribus si voisines l'une de l'autre. Il est vrai qu'il y a en Amérique des langues mères entièrement différentes par leurs racines, et qui se ressemblent par le mécanisme et la physionomie (*); que par conséquent il faut peu s'attacher aux mots, et beaucoup, au contraire, aux constructions et au génie des langues américaines; toutefois la dissemblance presque complète entre les mots et entre les racines est un fait grave et significatif quand il s'agit de deux langues parlées par des peuples que sépare un espace extrêmement étroit, et à qui l'habitude de la navigation permet d'entretenir ensemble des relations presque continuelles.

Ce fait caractéristique nous empêche d'adopter, jusqu'à preuve plus convaincante, l'opinion de M. d'Orbigny, qui fait des Fuégiens un rameau de la race araucanienne. Non-seulement l'euphonie qui distingue la langue des Aucas ne se retrouve en aucune façon dans les idiomes fuégiens, qui sont horriblement

gutturaux, mais il y a encore différence essentielle dans ces derniers entre eux. Les considérations physiologiques militent aussi contre l'assertion du savant naturaliste; si les Tekinica sont petits comme les Araucans, d'un autre côté, ils ont la peau couleur d'acajou, quoiqu'ils habitent un pays extrêmement boisé et humide, circonstance qui, d'après le propre système de M. d'Orbigny, devrait éclaircir la couleur de la peau. Voici ensuite les Yacana-Kunny, qui, d'après le témoignage du capitaine King et de ses officiers, ressemblent aux Patagons pour la taille, le teint, le costume, les armes et les usages. Il y a donc lieu de croire que si le voyageur éclairé qui nous a été si utile dans notre travail eût été à même d'observer la population fuégienne dans son ensemble et dans ses individus, il aurait adopté des conclusions différentes. Malheureusement il déclare n'avoir vu qu'un seul Fuégien adolescent dans le nord de la Patagonie. Ajoutez que lorsque M. d'Orbigny a écrit son *Homme américain*, l'ouvrage si explicite de King n'avait pas encore été publié, et que, par conséquent, il n'a pas pu profiter des précieux renseignements que les savants de l'expédi-

(*) Humboldt, Vater.

tion anglaise ont recueillis sur cette nation si peu connue jusqu'à eux.

Nous dirons, comme M. d'Orbigny, que M. Bory de Saint-Vincent a été induit en erreur en rapportant les Fuégiens à la race noire, c'est-à-dire, à celle qui couvre une partie de la terre de Diémen (*). Sous le rapport de la couleur, rien n'est plus exact; mais, d'un autre côté, il faut convenir que la longueur et la ténuité des membres des Fuégiens, leur démarche chancelante, leur étrange physionomie, dont le type est reproduit dans une de nos planches, les rapprochent d'une manière frappante des populations du grand Océan.

Malgré le peu de renseignements que l'auteur du Voyage dans l'Amérique méridionale peut nous donner sur les peuples de la Terre-du-Feu, qu'il n'a pas visités, il n'en est pas moins regrettable, même pour ce qui concerne les Fuégiens, que ses observations détaillées sur les langues des nations australes n'aient pas encore paru.

Ce précieux travail nous eût permis d'examiner le rapport exact des idiomes fuégiens, dont King nous a donné une idée, avec la langue des Patagons, et de vérifier entre autres questions, si la migration asiatique, constatée par Malte-Brun et d'autres géographes, s'est étendue bien au delà du Chili, c'est-à-dire, jusqu'à l'archipel de la Terre-du-Feu.

En attendant nous ne doutons pas que le nouveau vocabulaire dont nous venons d'extraire le tableau qu'on a lu, n'attire sérieusement l'attention des personnes compétentes, car les langues fuégiennes offrent un élément de comparaison qui avait manqué jusqu'à ce moment.

ILES MALOUINES.

DESCRIPTION GÉNÉRALE. Les îles Malouines, nommées *Falkland* par les Anglais, se composent de deux îles principales, Soledad à l'est, et

Falkland à l'ouest, entourées d'une multitude d'îlots, dont quelques auteurs portent le nombre à cent soixante-dix. Elles sont situées presque à la hauteur et à quatre-vingt lieues du détroit de Magellan. Elle occupent un espace de soixante lieues de l'est à l'ouest, et de quarante lieues du nord au sud, espace compris entre les 51° 5' et 52° 46' de latitude australe, 60° et 63° 30' de longitude ouest.

La physionomie générale des Malouines est singulièrement triste. Des montagnes escarpées et quelquefois taillées à pic; des falaises de roches grisâtres, dont la base est incessamment battue par les flots d'une mer turbulente; des plages de sable, où l'on n'entend que le sifflement des vents déchaînés et les cris rauques et perçants des oiseaux et des amphibiens; de nombreuses criques, séparées les unes des autres par des pointes rocailleuses, et dont les bords n'offrent qu'une végétation malade; près de ces havres commodes et spacieux, de sombres flots ou des écueils qui servent d'asile aux lions marins; à l'intérieur, des plaines immenses, semblables par leur uniformité aux pampas de l'Amérique méridionale, et sur lesquelles s'étendent, en nappes monotones, les longues tiges des plantes rampantes; çà et là des ruisseaux où viennent boire les animaux sauvages; des ravins où le basalte élève sa colonne régulière; des masses solides, assemblées dans un désordre effrayant; tels sont les objets qui frappent les regards du voyageur dans cet immense archipel. Ce n'est pas à dire toutefois que, dans quelques-unes de ces îles si nombreuses, la vue ne trouve à se reposer sur des paysages moins attristants. Les touffes d'herbes et l'abondance des eaux courantes donnent à certaines localités un aspect plus gai; parfois, des myriades d'oiseaux de différentes espèces animent le tableau par leurs ébats. Quelquefois aussi, un navire à l'ancre ou un camp de pêcheurs établi sur la grève prouvent à l'observateur

(*) L'homme (*homo*), essai zoologique sur le genre humain, espèce mélanienne.

que ce coin du monde n'est pas oublié des hommes.

La configuration du sol de ces îles, la nature des montagnes qui accidentent leur surface; la présence d'une espèce de loup-renard qui, malgré des caractères en apparence différents, est la même race que celle qui habite la Patagonie et la Terre-du-Feu; les nombreuses traces de volcans éteints, d'autres faits que nous ne voulons pas énumérer dans une aussi courte notice, semblent indiquer que les Malouines ont été séparées des contrées magellaniques par quelque révolution subite et terrible. Telle est en effet l'opinion de quelques navigateurs qui ont exploré le groupe des Falkland. D'autres pensent que ces îles ont dû surgir du sein de l'abîme, par suite de l'abaissement des eaux, et ils prétendent le prouver par les ossements gigantesques trouvés dans l'intérieur des terres, à une grande distance du rivage, ossements qui ont appartenu à des baleines, et qui n'ont certainement pas pu être portés dans ces endroits éloignés par les eaux de la mer, même pendant les tempêtes les plus violentes. Nous ne prononcerons pas entre ces deux opinions, dont chacune a contre elle et en sa faveur des faits également significatifs.

La température est plus douce dans cet archipel que ne le ferait penser la latitude sous laquelle il est situé. Le thermomètre n'y monte guère au-dessus de 12° Réaumur, et descend rarement au-dessous du point de congélation. Néanmoins, le vent du sud est très-froid et amène les tempêtes qui désolent ces parages. Les vents dominants sont entre le sud-ouest et le nord-ouest; et comme ils soufflent des côtes de la Patagonie, ils sont tempérés et dépourvus de propriétés nuisibles. L'humidité entretenue par le grand nombre des cours d'eau est ici le fléau le plus redoutable, et celui dont se sont toujours plaints les anciens colons.

Il paraît, d'après les rapports des capitaines baleiniers qui relâchent aux

Malouines, que le climat de ces îles est aujourd'hui moins froid qu'il ne l'était à l'époque des premiers établissements. Le capitaine Weddel, qui, dans le cours de ses trois voyages aux terres australes, a passé deux hivers aux Falkland, admet l'observation comme juste, et attribue le changement remarqué à la disposition des immenses champs de glace qu'on rencontrait autrefois par la latitude de 50°. Ces masses flottantes passaient au nord, entre les Malouines et la Géorgie, et refroidissaient singulièrement la température. Ce fait indiquerait aussi des modifications importantes dans l'état des glaces du pôle austral.

PRODUCTIONS. Végétaux. La flore des Malouines n'est pas très-riche; néanmoins, le botaniste peut y faire une moisson assez intéressante. Les plaines et les hauteurs sont couvertes d'une espèce de foin qui s'élève jusqu'à un pied et demi, et est un excellent fourrage pour les bestiaux. On trouve sur les côtes, dont le sol plus varié leur convient mieux, cent vingt espèces du genre des phanérogames.

Dans l'intérieur, les agames se sont rencontrés au nombre de quatre-vingt-dix-sept espèces, et enfin les lichens, les hépatiques et les mousses y composent un groupe de quarante-huit espèces. Une multitude de ces plantes se trouvent en Europe et au Canada. Le céleri rouge et blanc, d'une saveur douce et agréable, y pousse sans culture, ainsi que d'autres plantes antiscorbutiques, la providence des équipages. Pernetty parle d'une plante qu'il nomme *vinaigrette*. Elle pousse dix-huit à vingt feuilles d'un vert clair, assemblées en rond au bout d'une queue couleur de cerise, grosse comme le tuyau d'une plume de corbeau, haute de sept à huit pouces. Elle ne pousse qu'une tige qui porte une seule fleur blanche, composée d'un calice à cinq feuilles, ayant la forme d'une petite tulipe, s'ouvrant de même, et exhalant une odeur d'amande très-suaive. Les feuilles de cette plante

sont découpées en cœur allongé et attachées à la tige par la pointe ; elles sont presque toujours pliées en forme de canal, et sortent par groupe de l'œil d'une racine longue figurant un chapelet, et couverte de petites écailles pointues, d'un rouge tirant sur le cinabre. Le même voyageur décrit fort au long une autre plante qui a jusqu'à dix à douze racines faites comme celle du salsifis, et fort allongées. Ces racines sont recouvertes d'une petite peau mince, sous laquelle est une substance collante, tendre, aqueuse, d'un goût d'abord un peu douceâtre, qui laisse dans la bouche, en se développant, une saveur si fortement ambrée, qu'elle sent un peu l'urine du chat.

Les Malouines n'ont que de frêles arbustes, en petit nombre, et de l'espèce des bruyères. La plante qui y supplée le mieux et qui même ferait croire de loin qu'elles sont très-boisées, est une espèce de glaïeul, ou jonc plat et étroit, qui s'élève en motte de trois pieds au moins, et dont les feuilles en touffes atteignent, en s'étendant au-dessus de la motte, la hauteur de six à sept pieds. L'intérieur de ces mottes offre une voûte, comme soutenue par les tiges et les branches, dont les feuilles, privées d'air, sont brunes et pourries. D'autres plantes poussent quelquefois dans l'intérieur de la voûte, se font jour au travers, et s'élèvent au-dessus. Cette voûte, au surplus, est assez solide pour supporter un homme, mais pourvu qu'il n'y exécute pas de mouvements trop brusques, car un coup de talon de botte, par exemple, suffirait pour la crever. Ces mottes distillent une gomme résineuse, blanche d'abord, quand elle est molle, de couleur d'ambre quand elle est sèche. Elle a une odeur aussi aromatique et aussi forte que celle de l'encens. Exposée à la flamme d'une lampe, elle brûle comme la plus fine résine, en exhalant une odeur fort douce, et laisse pour résidu une huile noirâtre, incombustible, et qui, en se refroidissant, devient un corps dur et collant. Cette gomme présente beaucoup d'analogie avec la

gomme ammoniacque : même saveur, même odeur, et même résidu après la combustion. La gomme que donne ce jonc, traitée par l'esprit-de-vin, ne se dissout qu'en partie. Les tiges des mottes sont spongieuses, et se dépouillent peu à peu de leurs feuilles comme le palmier. Ces feuilles sont découpées en trois. Elles sont grosses comme celles du pourpier, mais d'un beau vert, très-serrées les unes auprès des autres, disposées en rond, et formant au milieu un enfoncement peu sensible.

Les eaux qui environnent les îles Malouines sont presque aussi riches qu'elles en végétaux, et pourtant il n'y a guère lieu de citer que la plante nommée vulgairement *baudreux*. « Elle élève, dit Pernetty, ses tiges jusqu'à la surface des eaux, et s'y soutient au moyen d'une espèce d'ampoule pleine d'air, qui forme la naissance de la queue de la feuille. Les racines de ces baudreux, qui ont quelquefois jusqu'à vingt brasses de longueur, sont jaunes comme la tige de la plante. Entrelacées l'une dans l'autre, elles forment un paquet dans lequel se retirent les plus belles moules tant magellanes qu'unies et communes. »

Animaux. — Indépendamment des bœufs, des chevaux, et des pores et des lapins, qui, apportés par les Européens dans les îles Malouines, y ont prodigieusement multiplié et y vivent à l'état sauvage, on trouve dans cet archipel une espèce de renard qui diffère des autres espèces connues. On croit ce dernier quadrupède particulier aux Falkland, parce qu'il a des proportions plus grandes que le renard de la Patagonie et de la Terre-du-Feu. Mais cette opinion nous paraît mal fondée. On sait aujourd'hui que la plupart des animaux transportés sous un climat différent de celui qui leur est propre, placés dans de nouvelles conditions d'existence, se métamorphosent en quelque sorte, tant sous le rapport physique que sous celui des mœurs. Ainsi on a vu des chats domestiques prendre, en vivant à l'état sauvage, un développement si

extraordinaire, qu'il eût été difficile de deviner leur origine. Pourquoi donc le renard des Malouines, dont rien, du reste, ne justifie le caractère autochthone, ne serait-il pas originaire de la Terre-du-Feu, et ne se serait-il pas modifié sous l'empire de circonstances particulières ?

Les oiseaux sont si nombreux aux Malouines, qu'ils couvrent quelquefois des plaines immenses et des plages de plusieurs lieues d'étendue. Les plus remarquables sont l'outarde, le cormoran, l'hirondelle, la bécassine, le vanneau, la grive, le cygne à tête noire, l'oie et le canard, naturalisés par les Français et les Espagnols; le manchot ou pingoin, cette espèce d'amphibie que les naturalistes ont si souvent décrit, qui creuse ses habitations souterraines dans les anses les mieux abritées, et qui fait retentir les rives désertes de son cri, parfaitement semblable au braiement de l'âne.

De tous les animaux qui fréquentent les Malouines, ceux qui méritent le plus d'attention, ceux qui, pendant une certaine période, ont fait attacher une grande importance à la possession de ces îles, abstraction faite du point de vue politique, sont les amphibiens du genre phoque. Les navigateurs signalent surtout l'*Otarie* de Pernetty (*), l'*Ours marin*, ou *otarie* de Forster, et l'*éléphant marin*.

L'*Otarie* a été confondue par Pernetty avec l'*éléphant de mer*, sous la dénomination commune de *lion marin*.

« Ce phoque, dit M. Lesson dans un article remarquable du *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*, acquiert une taille considérable, suivant Pernetty, puisqu'il dit que des individus ont jusqu'à vingt-cinq pieds de longueur et dix-neuf à vingt pieds de circonférence. Ce qui le caractérise, c'est le poil de la partie supérieure du corps, notamment celui qui revêt la tête, le

cou et les épaules, et qui est aussi long que le poil d'une chèvre. Mais Forster, plus croyable, ne donne au lion marin du sud qu'une douzaine de pieds au plus, et sept à huit pour les femelles. » Voici la description qu'en donne cet habile compagnon de l'illustre Cook : « Le corps est gros, cylindrique, très-gras; la tête assez petite, assez semblable à celle d'un gros dogue; le nez un peu relevé, et comme tronqué à son extrémité. La lèvre supérieure débordé l'inférieure, et est garnie de cinq rangs de soies dures en forme de moustaches; ces soies sont longues et noires, blanches dans la vieillesse. Les oreilles sont coniques, longues de six à sept lignes seulement; leur cartilage est ferme et roide. Les yeux sont grands et proéminents, l'iris vert; trente-six dents; les pieds antérieurs noirs, formant une large bande plate, nue, offrant sur les doigts des vestiges d'ongles seulement; les pieds postérieurs ayant les cinq doigts terminés par cinq très-petits ongles, que dépassent notablement cinq festons membraneux et minces. Queue conique et courte; le mâle seul a sur la partie supérieure du corps le pelage composé de poils rudes, grossiers, et longs de deux à trois pouces, de couleur tannée, tandis que sur toutes les parties postérieures, le poil est court, serré, et d'égale longueur. Les poils de la femelle sont uniformément ras partout et de couleur fauve. » Pernetty décrit ainsi les mœurs de cet animal : « Il n'est point méchant, et fuit plutôt que de chercher à attaquer. Il vit de poissons, d'oiseaux d'eau, qu'il attrape par surprise, et d'herbes (*). La femelle fait ses petits et les allaite dans les glaïeuls (herbes littorales du genre *festuca*) où elle se rend chaque soir. La chair de cet animal peut se manger sans dégoût, et son huile est d'une grande ressource. Sa peau est très-propre aux ouvrages de sellerie. »

(*) *Otaria leonina*, Péron; *otaria jubata*, Desmarest; *platyrhynchus leoninus*, Fr. Cuvier, etc.

(*) Péron affirme que ces animaux ne mangent jamais d'herbes, et le témoignage des pêcheurs anglais confirme son opinion.

L'*otarie de Forster*, ou l'ours marin, fournit aux pêcheurs qui abordent aux îles Falkland des fourrures précieuses. Ce phoque est très-recherché dans le commerce à cause de sa peau, recouverte d'un poil brun ou rougeâtre, suivant que l'animal est jeune ou qu'il a atteint toute sa croissance. On en fait des chapeaux superfins, des garnitures de robes, des manteaux, etc. Cet amphibie est très-sauvage, et a l'odorat très-subtil; grâce à la perfection de ce sens, il reconnaît l'approche de l'homme, et regagne la mer, où il est en sûreté.

Enfin, parmi les troupeaux innombrables qui viennent se reposer sur ces grèves silencieuses, on trouve l'*otarie molosse*, qui n'est sans doute que le *lion marin de la petite espèce*, dont parle Pernetty. Il diffère notablement des espèces dont nous venons de parler; il est surtout remarquable par ses formes élancées et régulières, ainsi que par sa tête petite, arrondie, tronquée en avant, et offrant une ressemblance assez exacte avec le museau d'un chien.

L'éléphant marin, indifféremment appelé par les voyageurs *loup marin*, *lion marin* et *phoque à trompe* (*), est le plus intéressant de ces amphibies, sous le rapport des mœurs, et le plus remarquable pour la grosseur. Nous ne voulons pas reproduire la description que M. de Rienzi a donnée de ce phoque dans le tome III, page 130 de son *Océanie*, description puisée dans le *Dictionnaire classique d'histoire naturelle*. Nous nous bornerons à rappeler qu'il a vingt, vingt-cinq, et même trente pieds de longueur, sur quinze ou dix-huit de circonférence; que son nez, à l'épo-

que des amours, s'allonge en forme de trompe, et que ce prolongement charnu s'efface après la saison du rut. Quant aux mœurs des éléphants marins, elles méritent une mention spéciale; et comme M. de Rienzi n'en a presque rien dit, nous nous étendrons sur ce sujet, persuadé que nos lecteurs ne nous sauront pas mauvais gré de ces développements. Nous mettrons ici à contribution un admirable chapitre du *Voyage de Péron aux terres australes*.

Les phoques à trompe changent d'habitation suivant la saison, et commencent, dès que l'été se fait sentir, à émigrer vers des parages plus froids. Un mois après leur arrivée, les femelles se préparent à mettre bas. Réunies toutes ensemble sur le même rivage, elles sont environnées par les mâles, qui ne les laissent plus retourner à la mer, et qui n'y retournent plus eux-mêmes, non-seulement jusqu'à ce qu'elles soient délivrées de leur fruit, mais encore pendant toute la durée de l'allaitement. Le travail de l'enfantement ne dure pas plus de cinq ou six minutes, pendant lesquelles la femelle paraît beaucoup souffrir; dans certains moments, elle pousse de longs cris de douleur. Elle ne fait jamais qu'un petit, qui en naissant a de quatre à cinq pieds de long, et pèse environ soixante-dix livres. Pour donner à teter à son nourrisson, la mère se tourne sur le côté, et lui présente ses mamelles. L'allaitement dure sept ou huit semaines, pendant lesquelles aucun membre de la famille ne mange. On conçoit que les femelles maigrissent singulièrement. On en a vu mourir épuisées pendant la période de ces pénibles soins. Lorsque les petits ont six ou sept semaines, les père et mère les conduisent à l'eau; alors toute la troupe nage de concert. L'allure de ces mammifères dans les flots est assez lente; ils sont forcés de reparaitre très-souvent à la surface pour respirer. On a observé que les plus jeunes, lorsqu'ils s'écartent de la bande, sont poursuivis aussitôt par quelques-uns des plus vieux, qui les obligent par

(*) *Phoca proboscidea*, Péron, Voyage aux terres australes; *lion marin*, Dampier et Anson; *loup marin*, Pernetty, Voyage aux Malouines; *phoca leonina*, Linné; *phoque à museau ridé*, Forster et Buffon; *lame*, *phoca elephantina*, Molina; *phoca Ansonii*, Desmarest; *macrorhinus proboscideus*, F. Cuvier; *miourong* des nègres de la Nouvelle-Hollande.



Leprieux del.

Danse d'enfants Esquimaux.

Verrier del.

leurs morsures à regagner le gros de la famille. Après deux ou trois semaines de cet exercice, les éléphants marins viennent au rivage, où ils sont ramenés par un besoin pressant, celui de la reproduction.

A la voix impérieuse de l'amour, la guerre éclate parmi ces monstres effrayants. Animés par les mêmes désirs, les mâles viennent se heurter entre eux. Ils se battent avec fureur, mais toujours un contre un. Leur manière de combattre est assez singulière : les deux colosses rivaux se traînent pesamment ; ils se joignent, et se mettent, pour ainsi dire, museau contre museau ; ils soulèvent toute la partie antérieure de leur corps sur leurs nageoires ; ils ouvrent une large gueule ; leurs yeux paraissent enflammés de désirs et de fureur ; puis s'entre-choquant avec violence, ils retombent l'un sur l'autre, dents contre dents, mâchoire contre mâchoire ; ils se font réciproquement de larges blessures ; quelquefois ils se crèvent les yeux dans cette lutte ; plus souvent ils y perdent leurs longues défenses. Le sang coule abondamment ; mais ces opiniâtres adversaires, sans paraître s'en apercevoir, poursuivent le combat jusqu'à l'entier épuisement de leurs forces. Toutefois il est rare d'en voir quelques-uns rester sur le champ de bataille ; et les blessures qu'ils se font, quelque profondes qu'elles soient, se cicatrisent avec une promptitude incroyable. Une telle guérison dépend bien moins de la qualité de leur graisse que de l'épaisseur même de la couche qu'elle forme autour de l'animal, et dont l'effet nécessaire est de mettre les parties blessées à l'abri du contact de l'air, en même temps qu'elle s'oppose aux hémorragies.

Pendant ces combats meurtriers, les femelles, indifférentes, attendent du sort le maître qu'il doit leur donner. Fier de sa victoire, le mâle s'avance au milieu du troupeau timide, s'approche de la compagne sur laquelle il a fixé son choix ; celle-ci se renverse aussitôt sur le côté ; il la saisit fortement avec ses nageoires antérieures,

et oublie, dans l'ivresse de l'amour, ses récentes luttes et ses plaies, d'où s'échappent des flots de sang. Dans cette extase, qui dure de douze à quinze minutes, rien ne saurait les distraire. La douleur même la plus vive ne les arracherait pas à leur voluptueux accouplement ; ils ne font entendre aucun cri, toutes leurs facultés semblent anéanties par le plaisir.

Les habitudes des éléphants marins ne sont pas moins singulières ni moins intéressantes que leur façon de se reproduire. Ils aiment à se plonger dans l'eau douce, et à s'étendre sur des plages sablonneuses. Ils dorment sur la surface de la mer comme sur le rivage. Lorsqu'ils sont réunis à terre en grandes troupes pour dormir, un ou plusieurs d'entre eux veillent constamment ; en cas de danger, les sentinelles donnent l'alarme, et tous regagnent les flots protecteurs.

Leur allure est des plus étranges : ils rampent à l'aide de leurs nageoires antérieures, et leur corps, dans tous ses mouvements, paraît trembloter comme une énorme vessie pleine de gelée, tant est épaisse la couche de lard huileux qui les enveloppe. Tous les quinze ou vingt pas ils sont obligés de suspendre leur marche, haletants de fatigue et succombant sous leur propre poids. Si, pendant leur fuite, quelqu'un se présente devant eux, ils s'arrêtent ; et si par des coups répétés on les force à se mouvoir, ils paraissent souffrir beaucoup. Ce qu'il y a de plus remarquable dans cette circonstance, c'est que la pupille de leurs yeux, qui dans l'état ordinaire est d'un vert légèrement bleuâtre, devient alors d'une couleur de sang très-foncée.

Le cri des femelles et des jeunes mâles ressemble assez bien au mugissement d'un bœuf vigoureux ; mais dans les mâles adultes, le prolongement tubuleux des narines donne à leur voix une telle inflexion, que le cri de ces derniers a beaucoup de rapport, quant à sa nature, avec le bruit qu'on fait en se gargarisant. Ce cri rauque et singulier se fait entendre au

loin ; il a quelque chose de sauvage et d'effrayant ; quand, au milieu d'une nuit orageuse, on est éveillé en sursaut par les hurlements confus de ces colosses, on a peine à se défendre d'un sentiment de trouble, que la certitude seule de la faiblesse et de la douceur de ces animaux peut dissiper.

Lorsqu'un éléphant marin repose étendu sur la plage, et que la force des rayons du soleil l'incommode, on le voit soulever à diverses reprises, avec ses larges nageoires antérieures, de grandes quantités de sable humecté par l'eau de la mer, et le jeter sur son dos, jusqu'à ce qu'il en soit entièrement couvert ; alors on pourrait le prendre pour une grosse roche.

Les éléphants marins sont d'un caractère essentiellement doux ; les hommes même peuvent se baigner impunément dans les eaux où ils se trouvent réunis, et c'est ce que font en effet les pêcheurs, sans en rien redouter. Ces animaux sont aussi susceptibles d'une sorte d'éducation : un pêcheur anglais ayant pris en affection un de ces mammifères, obtint de ses camarades qu'on ne ferait aucun mal à son protégé. Longtemps, au milieu du carnage, ce phoque vécut paisible et respecté. Tous les jours, le pêcheur s'approchait de lui pour le caresser ; et dans peu de mois, il était si bien parvenu à l'appivoiser, qu'il pouvait lui monter sur le dos, lui enfoncer le bras dans la gueule, le faire venir en l'appelant ; en un mot, le docile animal souffrait tout de la part du matelot, sans s'offenser de rien. Malheureusement, l'Anglais ayant eu une altercation avec un de ses camarades, celui-ci, par une lâche vengeance, tua le phoque protégé par son adversaire.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans la période qui termine la carrière des animaux dont nous parlons, c'est qu'aussitôt qu'ils se sentent malades, ils quittent la mer, s'avancent dans l'intérieur des terres plus loin qu'à l'ordinaire, se couchent au pied de quelque arbrisseau, et y restent jusqu'à leur mort sans retourner à la mer, comme s'ils voulaient quitter la

vie dans les mêmes lieux où ils la reçurent. Les pêcheurs ont observé que, sans avoir aucune trace de blessure ou de contusion, ils paraissent alors beaucoup souffrir, et meurent au bout de quelques jours d'agonie.

Comme nous l'avons dit dans notre travail sur la Patagonie, on tue les éléphants marins à coups de lance ; mais il est un moyen bien plus simple et des plus singuliers de les faire mourir : c'est de leur donner sur le museau un vigoureux coup de bâton. Un seul homme peut ainsi tuer sans effusion de sang des centaines de ces pauvres animaux. En ouvrant l'estomac de ceux qui viennent d'expirer, on y trouve ordinairement, outre un grand nombre de becs de seiche et beaucoup de fucus, des pierres quelquefois si nombreuses et si grosses, qu'on ne conçoit pas comment les parois qui les contiennent ne sont pas déchirées par leur pesanteur. Forster dit que l'estomac de plusieurs de ces amphibiens, tués par ses gens, était rempli de dix ou douze pierres rondes et pesantes, chacune de la grosseur des deux poings !

ILE CONTI OU LA SOLEDAD. L'île la plus intéressante sous le rapport des productions et au point de vue historique, est celle que les Français nommèrent *Conti*, et les Espagnols *la Soledad*. Placée à l'est de l'archipel des Malouines, elle est séparée de la grande île occidentale par un détroit de sept à douze milles de largeur, appelé par les Espagnols canal *San Carlos*, et par les Anglais canal *Falkland*, nom autrefois commun aux deux îles, mais qui ne s'applique plus qu'à la plus grande.

La Soledad a soixante et dix-huit milles du nord-est au sud-ouest, et quarante-cinq dans sa plus grande largeur ; ses côtes offrent des anses et des ports parmi lesquels celui qui a conservé le nom de *baie Française* est le plus grand et le meilleur. Le point le plus élevé de l'île est le mont Châtellux, situé dans le voisinage de cette baie. Tout auprès se développe une chaîne de montagnes peu élevées

et disposées en forme d'enceinte; on ne peut la gravir sans rencontrer à chaque pas des blocs de grès entassés pêle-mêle. Il s'élève du fond de leur base un bruit monotone occasionné par les eaux courantes qui prennent leur source au sommet de ce plateau. De leurs interstices sortent des fougères gigantesques qui tapissent de leurs tiges rameuses ces masses énormes de rochers. Les plaines et les vallons, couverts de pâturages, sont traversés par des ruisseaux d'une eau limpide, plus ou moins agréable au goût, selon qu'elle coule sur des lits de tourbe ou de galets. On aperçoit çà et là des tapis de verdure où brillent l'élégante calcéolaire et la violette au doux parfum (*). Les bords de ces ruisseaux, quoique marécageux et cédant facilement sous les pieds, sont couverts d'une végétation si active et si serrée, que presque nulle part on n'aperçoit la surface du terrain. On rencontre de beaux lacs dans les plaines et de jolis réservoirs jusque sur le sommet des montagnes. Partout il y a abondance d'eaux fraîches et pures.

Le sol de l'île Conti se compose de terres ocreuses rouges et jaunes, de spath et de quartz; l'abondance des ardoises rougeâtres et grises y révèle aussi la présence d'une grande quantité de soufre. Des roches de quartz brisées ont présenté des indications d'une matière vitriolique et cuivreuse. Pernetty prétend même y avoir rencontré une substance verdâtre ayant la stipticité et l'acidité du vert-de-gris. Toute la végétation des plaines, comme celle des montagnes, repose sur un terrain tourbeux d'une grande épaisseur. Doué de la qualité spongieuse au plus haut degré, ce terrain absorbe l'humidité avec une rapidité telle, que quelques instants suffisent pour sécher le gazon après les plus fortes pluies. Cette tourbe, si précieuse comme moyen de chauffage, existe en couches plus profondes dans l'intérieur des terres que sur le littoral. Sapée sur ses bords d'une manière irrégulière,

souvent elle offre de loin l'apparence d'un mur ou d'un fossé; et le voyageur qui parcourt ces solitudes a peine à croire que ce ne soit pas l'ouvrage des hommes. Ces sortes de remparts naturels, plus communs sur les hauteurs, ont d'ordinaire quatre et cinq pieds d'élévation au-dessus du terrain environnant, et leur formation est assez difficile à expliquer. Il est certain, du reste, que les chevaux y trouvent un abri favorable contre la fureur des vents, et si ces accidents du sol n'étaient pas si fréquents, on les attribuerait volontiers à des animaux (*).

Pernetty parle d'un endroit où la disposition singulière des pierres semble être le résultat d'un tremblement de terre qui aurait autrefois bouleversé l'île Conti. C'était, dit-il, un spectacle horriblement beau. Les pierres, toutes de grès porphyrisé, sont taillées en tables de dix pieds de long sur six de large, et un et demi d'épaisseur. Elles sont posées en tous sens, mais comme si l'art y avait été employé. « Ce sont comme des murs de ville; on y voit même des saillies à droit fil comme des corniches ou cordons, saillants au moins d'un demi-pied, et qui règnent à la même hauteur tout le long, tant des parties enfoncées ou restreintes, que des angles saillants figurant des avant-corps: il n'y manque que des moulures. Au delà de ces ruines est une vallée profonde de plus de deux cents pieds, large d'un demi-quart de lieue, dont le fond est couvert de pierres bouleversées, et qui semble avoir servi de lit à une rivière ou à quelque large torrent qui serait allé se perdre dans la grande baie de l'Ouest. Avant d'arriver à la hauteur qui termine la vallée, on trouve une esplanade large d'environ dix ou douze toises, et qui règne depuis le bas de l'amphithéâtre jusqu'au delà des premières ruines. Sur cette esplanade sont deux pièces d'eau, ou plutôt deux trous ou réservoirs, l'un rond et de vingt-cinq pieds de diamètre, l'autre ovale et de trente pieds de diamètre.

(*) Duperrey, Voyage autour du monde.

(*) Dumont d'Urville.

Depuis le bas de la colline, on trouve des ravins absolument comblés de ces pierres bouleversées ; entre ces ravins sont de très-petits terrains irréguliers couverts d'herbes et de bruyères, sauvés pour ainsi dire du bouleversement. Les pierres jetées pêle-mêle les unes sur les autres laissent partout entre elles des interstices dont on peut conjecturer la profondeur (*). »

Les plantes qu'on trouve dans l'île Soledad sont toutes indigènes. La plupart sont résineuses ou revêtues d'un vernis luisant qui les défend contre les effets d'une trop grande humidité. Les anciens colons avaient apporté des plantes et des arbres exotiques ; mais on n'en retrouve pas le moindre vestige. Ce sont les vents, et non la nature tourbeuse du sol, qui s'opposent au développement des végétaux étrangers ; car on voit encore, près des ruines de l'établissement de la baie Française, la terre végétale que les Espagnols transportèrent du Rio de la Plata, et qui est aussi dépouillée que les rochers du rivage.

Au premier rang des plantes indigènes, il faut placer celle que Parker King a nommée *tea plant* (plante au thé). Prise en infusion, elle a le goût du thé ordinaire le meilleur, et il est difficile de faire la différence. Elle produit une petite baie qui, lorsqu'elle est mûre, a une saveur très-agréable. Pour le reste de la nomenclature, nous ne croyons pouvoir mieux faire que de reproduire les observations de M. d'Urville sur la flore de l'île Conti, observations consignées dans les mémoires de la Société linnéenne de Paris, t. IV, année 1825. Voici comment ce naturaliste raconte une excursion qu'il fit sur le mont Châtellux, pendant la relâche de la corvette *la Coquille* à la baie Française :

« Élevé de cinq cent quatre-vingt-cinq mètres au-dessus du niveau de la mer, le mont Châtellux est le point culminant de l'île de la Soledad ou de Conti ; et il domine une vaste plaine sillonnée par de nombreux torrents,

et morcelée par les bras immenses de la baie Marville. Deux journées furent consacrées à cette excursion. On peut juger que, dans une aussi longue course, j'eus occasion de prendre une idée exacte de la nature de l'île. Le résultat de mes observations fut que la végétation devenait d'autant moins variée qu'on s'éloignait des côtes, et surtout de celles qui offrent à la fois des dunes, des marais et des rochers. Plus loin, on traverse des milles entiers d'un terrain presque uniquement couvert par les tapis serrés des trois graminées les plus communes dans l'île (les *festuca erecta*, l'*arundo antarctica*, et l'*arundo pilosa*). Les gommiers (bolax) sont très-clair-semés ; mais les cinq sous-arbrisseaux restent à peu près dans la même proportion. Aussitôt qu'on commence à s'élever, la flore devient plus riche ; on rencontre un plus grand nombre d'espèces. Au sommet même du mont Châtellux, je retrouvai presque toutes celles que m'avaient offertes les diverses stations inférieures. J'observerai seulement que la plupart se trouvaient réduites à des dimensions deux ou trois fois moindres ; le gommier, au contraire, souvent fixé sur la roche absolument nue, s'y montrait en touffes aussi robustes que partout ailleurs. Cinq plantes seulement m'ont semblé particulières aux hauteurs les plus considérables, savoir : un bel *aspidium* occupant les fentes des rochers, et qui, de sa ressemblance avec une autre fougère unique en son genre, a reçu le nom de *mohrioides* ; le curieux et bizarre *nassauvia*, auquel j'ai imposé le nom de *serpens*, et que j'ai recueilli sur la haute montagne au sud de notre mouillage et sur le Châtellux ; le *cenomyce vermicularis*, d'un blanc de neige, dont les tiges entrelacées et confusément étendues sur le sol semblent autant de racines de graminées blanchies par l'air ; enfin, deux autres petites plantes croissant en touffes serrées, également remarquables par leur structure, et qui se sont trouvées être, l'une, le *drapetes muscoïdes*, déjà recueilli par Commerçon sur les bords du détroit, et décrit

(*) Voyage aux îles Malouines.

par M. de Lamark ; et l'autre , une espèce nouvelle de *valeriana*, que j'ai nommée *sedifolia*. Ces trois dernières habitent exclusivement le sommet même du mont Châtelux. Une belle fougère, le *lomaria magellanica*, se rencontre rarement dans la plaine, mais elle tapisse les bords de ces coulées d'énormes fragments de grès quartzeux, si fréquents sur le penchant de toutes les montagnes. *Lusnea melaxantha* habite de préférence les rochers nus, battus par les vents du sud-ouest ; et, par leur nombre et leur rapprochement, ses tiges rameuses et variées de noir, de jaune et de fauve, forment souvent, sur la surface unie de ces blocs, des prairies d'une espèce nouvelle. Je remarquerai ici que ces roches, d'une nature unique et constante, sont toujours disposées par couches assez régulières, inclinées sous un angle de 40 à 50°, et gisant de l'est à l'ouest.

« Au nombre des plantes utiles à l'homme sur ces parages déserts, je citerai l'oseille et l'oxalide ; la dernière m'a paru d'un goût préférable à l'autre ; le céleri, qui couvre les dunes sablonneuses ; les jeunes pousses du plantain, et les feuilles amères du *taraxacum levigatum*, qui pourraient former des salades aussi agréables que salutaires. Les fruits des *Pernetia*, *myrtus* et *rubus*, ont été assez préconisés par Bougainville, Pernetty et M. Gaudichaud ; comme je n'ai vu que leurs fleurs, je ne puis dire jusqu'à quel point leur éloge est mérité. La belle *fétuque* (*festuca flabellata*), qui recouvre les gîtes des manchots, par la qualité, l'abondance et la longueur de ses chaumes, servirait utilement l'homme sous plus d'un rapport, et le garantirait des intempéries de l'air, tandis que la partie inférieure de ses jeunes tiges lui offrirait un aliment à peu près semblable, pour la saveur et la consistance, à celui qu'en certains départements de France on retire des souches du *typha*. Les fours seraient rapidement chauffés par le feu pétillant de l'*empetrum* ; le *chiliotricum* formerait de jolies haies de clô-

tures ; et du *baccharis* il ferait de la bière, à l'exemple des colons de Bougainville. Je crois aussi que les trois grandes fucacées, *macrocystis communis*, *Durvillæa utilis* et *Lessonia flavicans*, qui couvrent ces rivages, seraient très-propres à engraisser les terres et à les disposer à la culture. Enfin la primevère, la violette, les suaves et agréables *peridicium*, et l'élégant *statica*, deviendraient l'ornement de ses jardins. »

Les animaux qui vivent chez nous à l'état domestique, et qui peuplent les fermes de l'Europe, se retrouvent en très-grand nombre à la Soledad, dans l'île Falkland et dans les îlots environnants. Les Français et les Espagnols, en quittant cet archipel, y laissèrent des bœufs, des chevaux, des cochons et des lapins, qui ont multiplié dans une progression extraordinaire. Malgré la chasse que leur font les marins et les pêcheurs, on pouvait, en 1834, évaluer le nombre des bêtes à cornes à douze mille au moins, et celui des chevaux à quatre mille. C'est là une précieuse ressource pour les équipages qui parcourent les mers voisines. Aussi ne manquent-ils pas d'aller renouveler leurs provisions et rétablir leur santé aux Malouines (*).

La chasse aux taureaux et aux chevaux est facile. Les premiers ne fuient pas devant une seule personne, ce qui permet de les tirer à portée de pistolet ; mais les chasseurs doivent avoir la précaution de se tenir en ligne serrée, pour tromper l'animal sur le nom-

(*) « La chasse et la pêche, dit M. Duperrey dans le récit de sa relâche au Falkland, nous procurèrent une telle abondance de rafraichissements, que les matelots, rassasiés de viande fraîche, demandèrent comme une faveur, la ration de lard salé dont se compose en général à la mer leur nourriture. Excepté les fruits et les légumes, tout était à profusion. Les quartiers de taureaux, de cochons, de chevaux même, les lapins, les outardes, les canards, les bécassines et de beaux poissons du genre *gobie* étaient servis journellement sur nos tables, et nous trouvions encore dans le céleri sauvage une salade agréable. »

bre de ses agresseurs. Il faut aussi tâcher de l'atteindre à la tête ou aux épaules; car, s'il n'était que légèrement blessé, il deviendrait furieux, et l'on n'aurait pas beau jeu avec un pareil ennemi. Les chevaux ne craignent pas non plus l'homme isolé. Toutefois, le bruit d'une arme à feu les disperse au loin dans la campagne.

Ce ne sont pas les seules richesses animales de l'île Conti. On trouve encore dans les criques qui découpent ses côtes, et surtout à la baie Française, un nombre prodigieux d'excellents poissons.

La baie Française est située à l'ouest de l'île. Elle fut appelée par les Espagnols *baie de la Soledad*, et par les Anglais *Berkeley Sound*. Elle a quinze milles d'étendue dans sa plus grande profondeur, sur une largeur de quatre milles. A la pointe nord-est de l'entrée s'étend une suite de récifs qui se dirigent, à l'est, vers une roche sous-marine sur laquelle la corvette française l'*Uranie*, commandée par M. de Freycinet, fit naufrage en février 1820. Sur la côte opposée, on aperçoit la petite île aux Cochons, nom qui révèle la quantité de porcs qui peuplent cet îlot. La baie proprement dite s'étend jusqu'aux îles aux Pingouins et aux Loups marins. Le vaste bassin dans lequel on parvient après avoir passé entre ces deux îles, a reçu particulièrement la dénomination de *rade de Saint-Louis*. C'est au fond de ce port que nos compatriotes fondèrent, en 1764, l'établissement dont nous parlerons plus en détail dans l'histoire des Malouines, et dont on voit encore les ruines par 51° 31' de latitude australe, et 60° 34' de longitude ouest de Paris. La destruction du village français de Port-Louis est une des preuves nombreuses de l'impuissance que le génie de notre nation a jusqu'ici témoignée en matière de colonisation. Depuis la cession du Canada jusqu'à celle de l'île de France, depuis la perte de l'Inde jusqu'à l'occupation d'Alger, toute notre histoire coloniale accuse l'impéritie et l'aveuglement des gouvernements qui se sont succédé chez nous,

à partir de l'époque où Colbert, mieux inspiré, donna un développement respectable à notre marine.

LE FALKLAND PROPREMENT DITE. Plus grande que la Soledad, l'île Falkland est si profondément découpée sur toutes ses côtes, qu'il est difficile de déterminer ses dimensions. En calculant par approximation, on peut dire qu'elle a cent milles de l'est à l'ouest, et soixante et dix du nord au sud.

La principale baie sur la côte septentrionale est celle qui conduit au Port-Egmont. C'est au fond de ce havre que s'établit la colonie anglaise destinée à assurer la domination de la Grande-Bretagne sur la plus vaste des Malouines. L'emplacement de la ville était mal choisi, car les ruines occupent le revers méridional d'une haute montagne. Les jardins devaient se trouver à l'ouest, de sorte qu'ils étaient privés de soleil pendant la plus grande partie du jour. La commodité et la sûreté du mouillage expliquent seules le choix de cette position.

Le port le plus considérable après celui que nous venons de désigner est le havre de West-Point, à l'extrémité ouest de la presqu'île méridionale de Byron's Sound. Toutes ces baies, comme celles des autres îles, sont le refuge des baleiniers pendant les gros temps qui les surprennent dans ces mers orageuses. Le Port-Egmont était surtout recherché il y a peu d'années, parce qu'il fournissait aux marins des rafraîchissements abondants. On y trouvait un grand nombre de porcs, que les anciens colons anglais avaient déposés sur l'île Saunder, où ils avaient multiplié; on y tuait aussi des oies de montagnes qui offraient un mets excellent; mais aujourd'hui ces animaux sont devenus très-rares, et les seules provisions qu'on puisse se procurer à l'île Falkland se réduisent à des oies et à des canards aquatiques; et, comme ces oiseaux se nourrissent de poissons, leur chair a une saveur des plus désagréables.

Nous ne pousserons pas plus loin nos détails géographiques sur les Malouines. Nous nous bornerons à citer,

pour mémoire, les îles Anican et celle des Lions marins, au sud de la Soledad; l'île Beauchêne, la plus méridionale de toutes; au nord-ouest, les îles Jasons ou Salvages, autrefois nommées îles *Sebald*; le Pain de sucre, placé en face de l'île Saunder, et les *Quais verts*, un peu plus au nord.

NEW-ISLAND. Un nouveau Robinson. L'île Nouvelle ne mériterait pas davantage une mention spéciale dans ce rapide résumé, si elle n'avait pas été le théâtre d'une aventure éminemment dramatique, et que nous ne pouvions passer sous silence.

Disons d'abord, pour donner une idée du lieu de la scène, que cette île est extrêmement montagneuse, et que sa partie occidentale offre une suite de précipices effrayants, au fond desquels la mer s'engouffre parfois avec un bruit terrible. On remarque dans ce chaos granitique, si l'on peut s'exprimer ainsi, un mur de rochers qui s'élève de cinq cent cinquante pieds au-dessus des flots, et dont l'aspect sombre jette dans l'âme de l'observateur une terreur indicible. Quand le vent d'ouest souffle avec violence, les vagues furieuses se brisent contre cette masse gigantesque, et entourent sa base d'un nuage de vapeur mêlée d'une écume éblouissante. Des plaines couvertes de hautes herbes; quelques lacs, dont les eaux, incessamment effleurées par de nombreuses troupes d'oiseaux, baignent le pied des montagnes; des sites sauvages, des escarpements pittoresques; d'énormes blocs confusément entassés et offrant des traces évidentes de convulsions terrestres, voilà ce qu'on voit dans l'intérieur de New-Island.

C'est là qu'au commencement de l'année 1814, le capitaine Barnard, de la marine des États-Unis, fut obligé de relâcher, pendant un voyage entrepris pour compléter un chargement de fourrures. Comme il s'apprêtait à quitter cette solitude, il rencontra sur la côte méridionale l'équipage d'un vaisseau anglais naufragé. Trente personnes, parmi lesquelles de simples passagers et quelques femmes, compo-

saient cette réunion de malheureux qui, après la perte de leur navire, erraient, le désespoir dans l'âme, sur cette plage lugubre. Le bâtiment américain était petit, et le nombre des individus qui imploraient un asile à son bord était considérable; mais l'humanité parlait, et Barnard n'hésita pas à recueillir les Anglais.

Le premier sentiment des naufragés, après cet acte de générosité, fut celui d'une vive reconnaissance pour l'homme qui les arrachait à une mort presque certaine, ou tout au moins à de cruelles souffrances; mais cette impression ne tarda pas à faire place à des pensées d'une nature toute différente. Les États-Unis d'Amérique étaient alors en guerre avec la Grande-Bretagne, et ce souvenir, auquel les Anglais ne s'étaient pas d'abord arrêtés, leur inspira des doutes injurieux sur les intentions de Barnard. Celui-ci cependant leur avait promis, sur son honneur, de les déposer dans un port brésilien lorsqu'il retournerait dans sa patrie. Mais cette assurance ne les tranquillisait pas. Ils supposaient au capitaine l'odieuse projet de trafiquer de leur liberté, c'est-à-dire, de les livrer, moyennant récompense, au gouvernement des États-Unis.

Pendant que ces soupçons s'accréditaient parmi les Anglais, Barnard, pour subvenir à l'entretien de ce supplément d'équipage, prenait la peine d'aller lui-même tuer dans New-Island des oiseaux et des animaux domestiques devenus sauvages. Un jour, après avoir chassé longtemps, il revenait au mouillage, chargé de gibier et songeant à la joie qu'allaient éprouver ses hôtes à la vue de ces provisions fraîches; il touchait presque au rivage et allait remonter dans le canot qui l'avait amené jusque-là, quand, levant les yeux vers l'endroit où il avait laissé son vaisseau, il le chercha vainement du regard. Un léger brouillard, qui s'était formé pendant son excursion, lui fit croire d'abord qu'il ne pouvait l'apercevoir. Il appela; point de réponse. Alors il se décida à

ramer vers le navire; mais, arrivé près du lieu où il avait jeté l'ancre dans la matinée, il acquit la conviction que ses yeux ne l'avaient pas trompé et que le vaisseau avait disparu. Les Anglais avaient, en effet, coupé le câble et cinglaient à pleines voiles vers Rio-Janeiro, abandonnant sans pitié leur libérateur et ses quatre matelots sur cette plage inhospitalière!

L'étonnement, la douleur et l'indignation se succédèrent rapidement dans l'âme du capitaine. Quelle horrible ingratitude! Rendre ainsi le mal pour le bien; vouer à un long supplice celui qui leur avait généreusement accordé un refuge au prix de son bien-être! Quelle récompense de tant de dévouement et d'abnégation! Toutefois un moment de réflexion et de sang-froid fit deviner au capitaine la cause de ce complot, lâchement exécuté à l'instant même où il avait confié son navire à l'équipage étranger; il pensa que la crainte d'être retenus prisonniers aux États-Unis leur avait inspiré cet acte de trahison et de barbarie. L'idée seule du soupçon auquel il avait été en butte, plus encore que l'horreur de la position où le jetait l'abominable conduite des Anglais, dut lui faire regretter bien amèrement d'avoir cédé à un sentiment d'humanité.

Et comment exister, lui et ses quatre compagnons? Les Anglais n'avaient laissé sur le rivage ni vivres ni vêtements! Les malheureux étaient dans le dénûment le plus absolu. Mais la nécessité rend industrieux. Les œufs des albatros, et quelques coquillages recueillis sur le bord de la mer, leur fournirent, pendant quelques jours, une nourriture abondante. Ensuite ils dressèrent un chien, qu'ils avaient par hasard amené dans l'île, à chasser les cochons, dont la chair fut leur plus précieuse ressource. Ils avaient aussi semé quelques pommes de terre qu'ils avaient emportées pour leur déjeuner pendant la chasse, et à la saison suivante, ils purent en recueillir assez pour faire leur provision d'hiver. La peau des phoques qu'ils

tuèrent avec le reste de leur poudre et de leurs balles, leur servit de vêtements. Enfin ils parvinrent à construire une petite maison en pierre, assez solide pour résister à la violence des ouragans, si fréquents dans ces parages (*). Quant à leur situation morale, nous n'entreprendrons pas de la décrire; elle se devine aisément.

Barnard était celui qui souffrait le plus. Dès que les matelots s'étaient vus sur ce rocher solitaire, ils avaient secoué tout respect et toute obéissance envers leur chef. Quoique l'autorité de celui-ci se bornât à leur donner des conseils dans leur propre intérêt, ils la trouvaient encore trop dure, et ils organisèrent contre lui une ligue permanente. Le capitaine courbait la tête, et dévorait les affronts que lui infligeaient ses subordonnés; il sentait que la résignation et la patience étaient une des nécessités de sa position.

Un soir, les matelots qui, sous un prétexte frivole, avaient chassé dans un autre endroit que lui, ne retournèrent pas à la cabane à l'heure ordinaire. La nuit vint, et Barnard les attendit vainement. Au point du jour il se dirigea, avec un sinistre pressentiment, vers le lieu où leur barque était amarrée: elle n'y était plus. Il comprit que les misérables l'avaient enlevée et avaient pris la fuite, le laissant seul dans sa triste prison. On peut se faire une idée de la douleur qui s'empara de lui au moment de cette terrible révélation. Être seul désormais, seul dans cette immense Thébaïde, livré à ses propres forces; n'avoir pour toute consolation que les souvenirs et la prière! De quelle force morale ne fallait-il pas être doué pour supporter la perspective d'un pareil supplice! Les hommes grossiers qui avaient partagé ses premières souffrances lui avaient fait bien cruellement sentir le poids de leur des-

(*) Cette maison se voyait encore à New-Island à l'époque où le capitaine Duperrey relâcha aux îles Malouines.

potisme brutal ; bien souvent il s'était indigné contre leurs tyranniques allures ; et maintenant qu'il se trouvait face à face avec lui-même, maintenant que nulle voix ne répondait plus à la sienne, il regrettait leur présence. Plutôt vivre malheureux avec ses ennemis, pensait-il, que d'être seul ! C'est qu'en effet l'isolement est une torture dont peu d'hommes peuvent supporter l'épreuve ; il énerve, corrode et paralyse les forces de l'âme ; il abat le caractère le plus intrépide ; c'est un poison qui s'insinue goutte à goutte dans les veines, et qui tue infailliblement.

Le capitaine rentra découragé dans sa chétive cabane. Cependant, le lendemain, il reprit les occupations qu'il avait l'habitude de partager avec ses matelots. Pour ne pas se livrer à des réflexions désolantes, il travaillait sans relâche ; il dominait ainsi son esprit par l'emploi, quelquefois même exagéré, de ses forces physiques. Tantôt il préparait des peaux de phoques, tantôt il allait à la chasse avec son chien, fidèle et dévoué compagnon de ses douleurs ; tantôt enfin il amassait des provisions pour la saison où le gibier ne serait pas si abondant. Une ou deux fois par jour, il gravissait péniblement une haute montagne, espèce d'observatoire naturel placé auprès de sa demeure. Parvenu au sommet, il promenait longtemps ses regards avec anxiété sur l'immense nappes de l'Océan, interrogeant l'horizon, et suspendant son âme, pour ainsi dire, à chaque point qui lui offrait dans le lointain l'apparence d'un vaisseau. Quelquefois un mirage trompeur lui faisait voir l'objet de ses espérances ; mais un instant après, il descendait la montagne, profondément abattu, et absorbé dans de poignantes méditations. Toutes les impressions ressenties par le héros de Daniel de Foë durent assaillir le capitaine américain, pendant la longue période de son isolement ; toutes les angoisses qui torturèrent l'habitant solitaire de l'île de Juan Fernandez, Barnard les éprouva certainement. Qu'on relise les scènes

les plus touchantes de l'écrivain anglais, et l'on croira lire l'histoire du prisonnier des Malouines.

Plusieurs mois s'étaient écoulés depuis la fuite des matelots, lorsqu'un jour, assis à la porte de sa cabane, le capitaine crut apercevoir des hommes qui se dirigeaient vers lui. Il ne s'était pas trompé ; c'étaient les quatre transfuges, qui, n'ayant pu aller plus loin que les îles voisines, et incapables de pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, venaient implorer le pardon de leur supérieur, et vivre avec lui. Ce jour-là, ce fut fête à New-Island ; on célébra joyeusement le retour des matelots, et chacun oublia un instant ses sombres pensées et sa situation présente.

Mais, hélas ! la guerre ne tarda pas à éclater de nouveau entre Barnard et les marins revenus auprès de lui. Un d'eux même conjura la mort du capitaine ; mais l'amitié des trois autres n'allait pas jusqu'à l'assassinat. Ils découvrirent le projet de leur camarade, et le firent avorter en le dénonçant à leur chef. Une petite île du havre des Quakers servit de prison au coupable, à qui Barnard, dans sa générosité, eut soin d'envoyer journallement des vivres. Cette retraite forcée, cette espèce de réclusion dans un lieu propre à entretenir les pensées sérieuses et tristes, influèrent puissamment sur le criminel. Au bout de trois semaines, le capitaine le jugeant suffisamment puni, lui permit de revenir s'asseoir comme autrefois au foyer commun. Dès ce moment, l'harmonie régna entre les cinq habitants de l'île, et le bien-être général se ressentit de cette paix tardive.

Ils se livrèrent avec une ardeur nouvelle à la chasse et à la pêche des loups marins, dont la dépouille leur était si précieuse. Ils poussaient souvent leurs excursions dans les îles voisines, où ils trouvaient du gibier à profusion ; et quand la journée avait été productive, quand une température douce et calme avait favorisé leur promenade, ils s'en revenaient plus joyeux au logis. Cependant le capitaine s'apercevait que

le découragement commençait à s'emparer de ses compagnons. Lui-même, malgré ses efforts de volonté, et la dose de philosophie qu'il avait acquise par la rude épreuve de l'isolement, sentait sa force morale diminuer de jour en jour. La nostalgie minait sourdement l'existence de ces cinq hommes, victimes du plus horrible guet-apens. Peut-être étaient-ils destinés à succomber bientôt à cette cruelle agonie du cœur et de l'esprit; mais, le 10 décembre 1815, une voile apparut au loin sur les flots, et leur annonça la fin de leur captivité. Quelques instants après, ils étaient à bord du vaisseau libérateur. Le hasard avait voulu que Barnard, trahi et lâchement abandonné dans une île déserte par des Anglais, dût son salut à des individus de la même nation; car le navire qui le reçut à son bord était sorti d'un port de la Grande-Bretagne.

New-Island avait gardé deux années entières ses hôtes infortunés, qui n'eurent rien à envier à Robinson, si ce n'est un historien aussi habile que Daniel de Foë.

COUP D'ŒIL HISTORIQUE SUR LES MALOUINES. — Malgré l'opinion des anciens géographes, il est certain que ces îles n'ont pas été découvertes par Améric Vespuce; car la terre aperçue par lui en 1502, sous le parallèle de cinquante-deux degrés, ne se rapporte pas à la position des Malouines. Cette terre ne peut être que celle dont Antoine de la Roche eut connaissance, en 1675, et qui, revue par Duclos-Guyot, en 1756, fut, en 1775, nommée *Georgia* par le capitaine Cook. C'est à John Davis, le célèbre navigateur qui a laissé son nom au détroit qui sépare le Labrador de la côte occidentale du Groenland, qu'il faut attribuer la première découverte des îles dont nous nous occupons. Jeté dans ces parages durant un voyage dans la mer du Sud, le capitaine anglais imposa au groupe des Falkland le nom de *Davis' southern islands*.

Deux ans après, le chevalier Richard Hawkins reconnut la partie septentrio-

nale de ces îles, qu'il nomma à son tour *Maiden-land* (terre de la Vierge). Le 24 janvier 1600, Sebald de Weerd découvrit dans la partie occidentale trois petites îles qu'il baptisa de son nom. Les Malouines furent revues en 1615 par Schouten et Lemaire; en 1684 par Dampier et Cowley; en 1701 par Beauchesne Gouin, dont le nom est resté à celle de ces îles qui forme la limite australe de l'archipel.

Entre 1706 et 1714, des marins de Saint-Malo imposèrent à ces îles le nom de *Malouines*. Les Espagnols altérèrent légèrement cette dénomination en disant *Malvinas*. Aujourd'hui même, *Maloun*, corruption de *Malouines*, est quelquefois employé par les Américains et les Anglais pour désigner cet archipel.

On peut dire que jusqu'en 1690 les Malouines n'avaient pas été explorées. Elles le furent à cette époque par John Strong, qui appela *canal de Falkland* la passe qui sépare les deux îles principales. La petite île découverte par Beauchesne dans la partie sud fut visitée en 1708 par Wood Roger et Courtney, qui avaient d'abord longé la côte orientale. Ces deux navigateurs, de même que Hawkins et d'autres explorateurs plus modernes, crurent que les Malouines étaient couvertes d'épaisses forêts; ils furent sans doute trompés par les touffes verdoyantes de la grande graminée qui tapissent les côtes de ces îles.

Malgré les voyages de Beauchesne, qui avait fixé l'étendue de cet archipel au sud et à l'ouest; de Brignon, qui, en 1711, visita les îles Sebald de Weerd; des vaisseaux *le Maurepas* et *le Saint-Louis*, qui avaient abordé à la côte méridionale de l'île Conti; de Porée, qui, en 1708, avait examiné toute la partie nord, les îles Malouines étaient encore très-imparfaitement connues. Enfin, en 1760, l'attention de la France se porta sur ces contrées. Les nécessités de la guerre avec l'Angleterre, et les besoins du commerce national, faisaient aux conseillers de Louis XV un devoir de chercher, à l'extrémité méridionale de l'Amérique,

un point susceptible de devenir un lieu de relâche commode et un établissement important. Nos vaisseaux en destination pour le grand Océan étaient obligés, faute d'un port plus voisin du cap Horn, de relâcher au Brésil ou à Rio de la Plata, où les attendaient mille inconvénients imprévus. Cette nécessité ne faisait que rendre plus difficiles nos opérations commerciales sur les côtes du Pérou et du Chili, opérations qui, dès le commencement de ce siècle, avaient pris une certaine importance. La position des Malouines, que l'amiral Anson avait déjà signalées à la sollicitude du ministère anglais, fixa naturellement les regards du cabinet de Versailles. D'après les renseignements qu'on avait pu recueillir, on pensa qu'une colonie établie dans une île de ce vaste groupe ne pourrait manquer de prospérer. En conséquence, Bougainville fut chargé d'aller jeter au sud de l'Amérique les fondements d'un établissement durable.

Le 3 février 1764, l'illustre navigateur aborda à l'île de Soledad et mit pied à terre à la baie Française, où il accomplit le cérémonial qui devait consacrer la domination de notre patrie sur les îles Malouines. Il commença la construction d'un fort, et fit élever un obélisque dans son enceinte même. En posant la première pierre de la pyramide, il y mit une plaque d'argent, dont une des faces portait une inscription qui mérite d'être citée à titre de document historique : « Découverte ; établissement des îles Malouines, situées au 51° 30' de latitude australe, et 60° 50' de longitude occidentale, méridien de Paris, par la frégate l'*Aigle*, capitaine, Pierre Duclos-Guyot, capitaine de brûlot ; et la corvette le *Sphinx*, capitaine F. Chénard ; Gyraudais, lieutenant de frégate ; armées par Louis de Bougainville, capitaine d'infanterie, capitaine de vaisseau et chef de l'expédition ; G. de Bougainville de Nerville, volontaire, et Pierre Darboulrier, administrateur général des ports de France. Construction d'un fort et d'un

obélisque décoré d'un médaillon de Sa Majesté Louis XV, sur les plans d'Antoine l'Huillier, ingénieur-géographe des camps et armées, servant dans l'expédition, sous le ministre d'État de Choiseul de Stainville, en février 1764. »

A peine Bougainville avait-il présumé à ses essais de colonisation, et installé les familles destinées à résider dans l'île, que le commodore Byron jeta l'ancre au nord de la Soledad, dans le port de la Croisade, qu'il nomma Port-Egmont, et prit possession de l'archipel entier au nom du roi d'Angleterre. Mais cette formalité ne fut suivie d'aucune tentative immédiate d'établissement ; en 1766 seulement le même port vit le capitaine anglais Mac Bride commencer sur ses rives une colonie qui ne devait pas mieux réussir que celle dont notre compatriote avait été le patron.

L'Espagne n'avait pas appris sans un dépit secret ces deux événements, qu'elle n'avait su ni prévoir ni empêcher. Placées à l'extrémité de l'Amérique méridionale, les deux puissances les plus redoutables sur mer pouvaient désormais tenter un facile coup de main sur ses possessions transatlantiques. Effrayée de ce danger, elle négocia avec la France, dont les premiers efforts dans ces parages lui avaient paru plus sérieux que ceux de l'Angleterre. Elle réclama les Malouines, sous prétexte qu'elles n'étaient qu'une dépendance de l'Amérique du Sud, dont l'extrémité reconnaissait sa domination.

La France, qui depuis le honteux traité de 1763 était en humeur de concessions, fut assez complaisante pour reconnaître les prétendus droits de l'Espagne : elle se borna à exiger le remboursement des frais qu'avait occasionnés l'établissement de Port-Louis. Il n'en coûta donc au roi d'Espagne que 600,000 livres. Bougainville dut abandonner avec un vif regret sa colonie naissante ; mais force était de se résigner ; en conséquence, le 1^{er} avril 1767 il fut obligé de remettre à don Philippe Ruis Puente, futur gouver-

neur des Malouines, ce poste si important, sinon comme possession productive, du moins comme point militaire et politique.

Ce qu'il y a de singulier, c'est que les Espagnols ne s'occupèrent nullement des Anglais, dont ils devaient soupçonner la présence dans cet archipel. Ce n'est que deux ans après leur arrivée, qu'un jour, un navire de leur nation, sorti de la baie Française, rencontra par hasard un bâtiment anglais venant du Port-Egmont. Grande fut la surprise des deux équipages, en apprenant par la vue de leur pavillon respectif, et par les paroles échangées entre eux, que, depuis longtemps, ils vivaient pour ainsi dire côte à côte sans s'en douter. Chacun s'irrita de ce qu'un ennemi effronté se fût établi presque dans le même lieu; et, comme pour compléter cette petite comédie, Anglais et Espagnols s'ordonnèrent mutuellement de quitter ces îles; après quoi les deux vaisseaux continuèrent paisiblement leur course.

Les colons des deux établissements n'eurent pas de repos qu'ils n'eussent instruit leurs gouvernements d'un fait qu'ils considéraient comme une usurpation et une injure. Mais les Espagnols eurent satisfaction les premiers. A la nouvelle de la formation de la colonie britannique, don Francisco Bucareli y Ursua, gouverneur de Buenos-Ayres, s'empressa d'envoyer contre le Port-Egmont cinq frégates portant quatorze cents hommes de débarquement. Les Anglais, prévenus à temps, réunirent quelques forces pour faire avorter la tentative de don Maradiaga, commandant de l'escadre espagnole; mais aux cinq frégates de Buenos-Ayres ils n'en purent opposer que trois, et une batterie de huit pièces d'artillerie. On se battit avec un certain acharnement; mais la supériorité du nombre ne tarda pas à faire pencher la balance du côté des Espagnols. Le 10 juin 1770, l'établissement anglais tomba entre les mains des agresseurs. Toutefois, le succès des troupes de Buenos-Ayres

n'eut pas les résultats qu'on en avait attendus.

L'Angleterre se montra violemment irritée de cette agression, et demanda une réparation éclatante. Craignant que cette puissance, alors alliée du Portugal, n'usât de représailles en Amérique même, ce qui lui eût été facile, le gouvernement espagnol désapprouva hautement l'acte de brutalité que le gouverneur Bucareli avait cru pouvoir prendre sur lui, et décida que le Port-Egmont serait restitué à Sa Majesté Britannique. Cette rétrocession eut lieu en effet (*); mais à peine les Anglais étaient-ils rentrés en possession de ce point, qu'ils l'abandonnèrent, au grand étonnement de leurs voisins.

Cependant les Espagnols fixés à la baie Française ne donnaient pas à leur établissement tous les développements dont il était susceptible. Il est évident qu'il n'avait de valeur à leurs yeux qu'au point de vue politique. D'ailleurs ils s'accommodaient mal du climat humide et brumeux de ces îles, et aspiraient à retrouver un soleil plus chaud. L'agriculture ne faisait aucun progrès; les arbres transplantés de la Terre-du-Feu n'avaient pas réussi; et les colons, indolents par caractère, ne s'occupaient pas de les remplacer, en adoptant des procédés de culture mieux appropriés au climat. Ce fut donc avec joie qu'ils quittèrent un pays où ils avaient beaucoup souffert, et dont le séjour ne convenait ni à leur tempérament méridional, ni à leurs habitudes. Mais le gouvernement de Madrid, voulant conserver ce poste avancé de ses possessions coloniales d'Amérique, continua à entretenir une garnison de quelques soldats à l'extrémité occidentale de l'archipel; et ses vaisseaux venaient mouiller de temps en temps dans les ports voisins, pour savoir par quels équipages ces rivages

(*) On peut voir les détails des négociations diplomatiques qui eurent lieu à ce sujet, dans l'appendix placé à la suite du voyage du capitaine Parker King. Cet auteur a eu communication des pièces officielles déposées aux archives du *Foreign office*.



étaient visités. Il est difficile de dire à quelle époque précise la petite garnison fut retirée des Malouines; mais le départ définitif des Espagnols a dû avoir lieu dans les premières années de ce siècle; car, de 1810 à 1820, il ne se trouva personne dans ces îles pour en revendiquer la possession.

L'importance des Malouines, comme point de relâche et comme poste militaire, ne pouvait échapper au gouvernement républicain de Buenos-Ayres. En 1820, la frégate *l'Héroïne*, commandée par le capitaine Jewitt, mouilla dans la baie Française, et prit possession des îles au nom de la république. Ce fait semblait annoncer que le gouvernement révolutionnaire de la Plata allait s'occuper sérieusement de coloniser les Malouines; mais les violentes agitations auxquelles les États de l'Amérique méridionale étaient alors en proie, empêchèrent, pendant quelques années, les nouveaux maîtres de cet archipel de donner suite à leurs projets d'établissement. On croyait qu'ils y avaient renoncé entièrement, lorsque, le 20 juin 1829, parut un décret qui, après avoir établi que la république de Buenos-Ayres avait hérité de tous les droits de la couronne d'Espagne sur les terres situées près du cap Horn, contenait les dispositions suivantes, dont nous croyons devoir reproduire le texte :

Art. 1^{er}. Les îles Malouines et les îles adjacentes au cap Horn, dans l'océan Atlantique, recevront un gouverneur politique et militaire, qui sera immédiatement nommé par le gouvernement de la république.

Art. 2. Le gouverneur politique et militaire résidera dans l'île de la Soledad, où sera dressée une batterie et arboré le pavillon de la république.

Art. 3. Le gouverneur veillera, dans les îles susdites, à l'exécution des lois de la république, et tiendra la main à l'observation des règlements concernant la pêche des phoques et de la baleine sur les côtes.

Peu de temps après, on apprit, en Europe, que M. Louis Vernet de Hambourg, qui avait fait tout récemment

une exploration complète des Malouines, avait été nommé gouverneur de ces îles, et qu'il était parti avec sa famille, et quarante colons anglais et allemands, pour commencer, à la baie Française, l'établissement projeté.

Nous ne pouvons nous dispenser de faire observer que les motifs du décret de Buenos-Ayres étaient passablement étranges. Une colonie qui s'émancipe n'hérite pas, par cela même, des territoires voisins appartenant à ses anciens maîtres. Si cette singulière doctrine était admise dans le code des nations, les États-Unis d'Amérique, par exemple, auraient pu réclamer à titre d'héritage Terre-Neuve et le Canada. En pareille matière, la force seule constitue le droit, et c'est ainsi que les îles Malouines passèrent sous l'autorité de la république Argentine. On peut s'étonner, du reste, que le gouvernement de Buenos-Ayres ait cru devoir s'appuyer sur des arguments aussi frivoles, et couvrir son usurpation du manteau de la légitimité. Il n'avait pas besoin d'excuse pour justifier un fait qui, depuis longtemps, avait acquis, en quelque sorte, force d'usage parmi les peuples civilisés.

Il ne sera pas sans intérêt de savoir ce que devint en peu de temps, entre les mains de M. Vernet, la colonie de la baie Française. L'extrait suivant d'une lettre écrite au capitaine King par un officier de ses amis, nous fournit à ce sujet des détails assez curieux : « L'établissement forme un demi-cercle autour d'un emplacement où l'on parvient par une passe étroite faisant partie de la baie. Cette entrée, du temps des Espagnols, était défendue par deux forts actuellement en ruine, et dont l'un est destiné à renfermer les bestiaux sauvages, quand on vient de les prendre. Le gouverneur, Louis Vernet, me reçut avec cordialité. C'est un homme instruit et qui parle plusieurs langues. Sa maison est longue et basse, à un seul étage; les murs sont de pierre et extrêmement épais. J'y trouvai une bonne bibliothèque composée d'ouvrages espagnols, allemands et anglais. Une

conversation animée égaya le dîner, auquel assistaient M. Vernet, sa femme, M. Brisbane, et quelques autres convives. Dans la soirée, on fit de la musique et l'on dansa. Il y avait, dans le salon, un grand piano; madame Vernet, créole de Buenos-Ayres, chanta plusieurs morceaux charmants. Le bruit de ce concert improvisé me sembla étrange dans les îles Falkland, où je ne croyais rencontrer que des marins et des pêcheurs. L'établissement de M. Vernet consiste en une quinzaine d'esclaves qu'il a achetés du gouvernement Argentin, à la condition de leur apprendre un métier utile, et qui sont engagés à son service pour quelques années, après lesquelles ils seront libres de droit. Ils ont, en général, de quinze à vingt ans, et paraissent très-heureux. Le nombre total des habitants de l'île est d'environ cent, y compris vingt-cinq Gauchos et cinq Indiens. Il y avait deux familles hollandaises, dont les femmes étaient employées à traire les vaches et à faire du beurre; deux ou trois familles anglaises, et une allemande; le reste se composait d'Espagnols et de Portugais, qui se disaient commerçants, mais ne faisaient rien, ou à peu près. Les Gauchos étaient principalement Buenos-Ayriens; mais leur *capataz* ou chef était un Français nommé Jean Simon. »

Ces détails prouvent que les colons pouvaient raisonnablement espérer de voir leurs efforts couronnés de succès. Malheureusement une catastrophe imprévue vint fondre sur eux, et anéantit le fruit de leurs travaux.

M. Vernet avait obtenu non-seulement le titre de gouverneur des Malouines, mais encore le privilège exclusif de la pêche dans les parages de cet archipel. A peine investi de ses fonctions officielles, il avisa à éloigner les bâtiments américains dont les équipages dévastaient les baies les plus peuplées d'amphibies, et tuaient, en toute saison indistinctement, les bestiaux errant dans les plaines. En 1831, ayant aperçu un navire de cette nation, qui, malgré plusieurs avertissements officiellement communiqués au

consul des Etats-Unis, était venu pêcher dans les eaux des Malouines, le gouverneur s'empara du bâtiment. Cet acte de répression attira sur M. Vernet et la malheureuse colonie la colère du capitaine américain, Silas Duncan, commandant la corvette *Lexington*. Ce marin, sans y être en aucune façon autorisé par son gouvernement, se rendit de la Plata aux Falkland, attaqua à l'improviste le nouvel établissement, saccagea les propriétés des colons, et détruisit leurs demeures. Plusieurs d'entre eux, parmi lesquels M. Brisbane (*), furent emprisonnés dans le vaisseau américain et accablés de mauvais traitements; on les conduisit prisonniers à Buenos-Ayres, où ils furent remis entre les mains du gouvernement dans le mois de février 1832. Les États-Unis approuvèrent la conduite brutale du capitaine Duncan, et réclamèrent non-seulement des indemnités pour le préjudice causé au commerce de l'Union, mais encore une réparation éclatante pour tous les prétendus dommages que les citoyens américains avaient personnellement éprouvés.

Pendant que les États-Unis et Buenos-Ayres perdaient leur temps en d'interminables discussions, l'Angleterre, qui n'avait jamais cessé de se considérer comme seule souveraine des îles Falkland, et qui avait officiellement protesté contre l'installation de la colonie républicaine(**), ordonna au commandant de sa station navale de l'Amérique du Sud d'envoyer un vaisseau de guerre vers cet archipel, pour y arborer de nouveau ses couleurs nationales, confirmer les droits de sa domination, et faire disparaître tout ce qui appartenait au gouvernement de Buenos-Ayres. Le 2 janvier 1833, les frégates la *Clio* et la *Tyne* mouillèrent l'une dans le havre de Berkeley, l'autre au Port-Egmont. Dans ces deux endroits, l'é-

(*) Ce M. Brisbane, revenu plus tard à Port-Louis, fut assassiné dans une révolte des soldats de Buenos-Ayres.

(**) Voyez dans l'Appendix du voyage de King les documents à l'appui.

tendard britannique fut déployé au bruit des salves d'artillerie. La petite garnison républicaine mit bas les armes sans résistance, et partit pour la Plata sur un schooner armé qui se trouvait dans la rade.

Depuis cette époque, les îles Malouines appartiennent à la Grande-Bretagne, quoique cette puissance n'ait rien fait pour en tirer les ressources et les avantages que cette possession offre incontestablement. En 1834, un lieutenant de la marine royale fut envoyé à Port-Louis, avec ordre d'y résider; nous ne savons ce qu'il y a fait, car ici s'arrêtent les documents que nous avons pu recueillir tant en anglais qu'en français (*).

(*) Nous avons puisé nos renseignements sur les négociations des États-Unis avec Buenos-Ayres, dans l'ouvrage anglais intitulé : *Thoughts respecting the Falkland islands*, par le D^r Johnson; dans la 42^e

Nous n'avons assurément pas dit le dernier mot de l'histoire des Malouines, car la position de ces îles à l'extrémité méridionale du continent américain et dans des parages précieux pour le commerce, leur promet une destinée non moins féconde en vicissitudes, que l'a été la période de leur existence dont nous venons de tracer le tableau succinct.

Toutefois, elles ont perdu de leur importance comme point de relâche, le passage dans l'océan Pacifique par le cap Horn étant de plus en plus négligé pour le détroit de Magellan. Aujourd'hui, il n'y a guère que les navires baleiniers et ceux qui vont à la pêche des phoques dans le voisinage des terres polaires, qui aillent renouveler aux Malouines leurs provisions d'eau et de viande.

lettre de Junius, et dans quelques journaux publiés à Buenos-Ayres en 1832.

FIN.

Nous n'avons actuellement pas dit le dernier mot de l'histoire des Malouines, car la position de ces îles à l'extrémité nord-ouest du continent antarctique et dans des parages profonds pour la commerce, leur promet une destinée non moins florissante en vieillissant que l'a été la période de leur existence dont nous venons de tracer le tableau succinct.

Toutefois, elles ont perdu de leur importance comme point de relâche, le passage dans l'océan Pacifique par le cap Horn étant de plus en plus négligé pour le district de Magellan. Aujourd'hui, il n'y a guère que les navires baleiniers et ceux qui vont à la pêche des phoques dans le voisinage des terres polaires, qui aillent transporter aux Malouines leurs provisions d'eau et de viande.

Letts de Linnæus, et dans quelques journaux publiés à Buenos-Ayres en 1782.

anglais britannique fut déplacé au bord des côtes d'Amérique. La petite île de Saint-Jacques fut les premières à être visitées, et par là pour la fois sur un échec grand qui se trouvait dans la table.

Depuis cette époque, les îles Malouines appartiennent à la Grande-Bretagne, quoique cette possession n'ait pas été pour en tirer les ressources et les avantages que cette possession offre incontestablement. En 1821, un mouvement de la marine royale fut envoyé à Port-Louis, avec ordre d'y rester; nous ne savons ce qu'il y a fait, car les archives les documents que nous avons pu recueillir tant en anglais qu'en français (*).

(*) Nous avons pu nous procurer les renseignements sur les négociations des îles-Linnæus dans l'ouvrage anglais intitulé : *The English voyage to the Falkland Islands, par le D. Young; dans la 2^e édition.*



Young Ad.

Ensemble. Brevet

Greenlandais en Mer.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LES NOTICES SUR

LA PATAGONIE, LE DÉTROIT DE MAGELLAN, LA TERRE-DU-FEU ET LES ILES MALOUINES.

(Les lettres *a* et *b* placées après les chiffres indiquent la colonne.)

A

Achekemat-Kanet, dieu des Patagons, 30 a — 32 a.

Aguya, espèce d'aigle qu'on trouve en Patagonie, 13 a.

Aigle couronné, se trouve en Patagonie, 13 a.

Aigrette blanche, citée parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Alikhoulip. Tribu fuégienne. Son portrait, 58 a — 59 a; vocabulaire de la langue de cette tribu, 59 et suiv.

Alouettes; on en trouve en Patagonie, 13 b.

Anabate, oiseau chanteur qui habite la Patagonie, 14 a.

Anican, groupe d'îles qui fait partie de l'archipel des Malouines, 73 a.

Anson, navigateur anglais, cité parmi les explorateurs du littoral de l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

Anumbi, oiseau au brillant ramage; détails curieux sur la manière dont il construit son nid, 13 b — 14 a.

Ara patagon, perroquet qui voyage dans la Patagonie, jusqu'au détroit de Magellan, 15 a.

Araucans ou Aucas, habitent le pays qui s'étend de la Plata au Rio-Negro, les Pampas et les versants des Andes, 16 b.

Arginsola, historien du voyage de Sarmiento, 35 b.

Astronomie, ce qu'elle est chez les Patagons, 36 b.

Atterrage (île de l'), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Aucas, synonyme d'Araucans. Voyez ce dernier nom.

Aura (*catharte* ou *vultur*), vautour commun en Patagonie; très-vorace; exhale une odeur de putréfaction, 13 a; se trouve en grand nombre aux environs des abattoirs, 11 b. Voyez *Catharte*.

Autruche, se trouve en grand nombre dans le nord de la Patagonie; détails sur cet oiseau; son extrême curiosité; emploi de ses plumes; description de la chasse à l'autruche, 12 a, b.

Avestruz-Petiso, nom de la petite autruche patagon, 13 a.

B

Baleines, fréquentent les côtes de la Patagonie, 15 b.

Banks, naturaliste anglais. Récit de son aventure dans la Terre-du-Feu, 51 b et suiv.

Barnard, capitaine de la marine américaine. Ses aventures dans New-Island, 73 a et suiv.

Barnevelt (îles), font partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Baudreux, plante marine qui abonde dans les parages des Malouines, 64 b.

Beauchesne-Gouin, navigateur français; parcourt les mers australes, 36 b.

Beauchesne (île), fait partie de l'archipel des Malouines, 73 a.

Bec-en-Fourreau ou pigeon blanc, oiseau

de mer que les navigateurs rencontrent sur les côtes de la Patagonie, 14 b.

Bécassines. Il en existe en Patagonie, 14 b; communes dans les îles Malouines, 65 a.

Bihoreau, espèce de héron. Voyez la nomenclature des oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Biscache ou Viscache, petit animal particulier à la Patagonie, 7 a.

Bœufs, naturalisés en Patagonie par les Espagnols; sont l'objet d'un commerce assez important, 8 b.

Bolas, espèce de fronde, arme des Patagons, 23 a.

Bougainville, cité parmi les explorateurs de l'extrémité sud du continent américain,

36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b; il fonde la colonie du Port-Louis aux îles Malouines, 77 a.

Bouleau, arbre très-commun dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Brulée (île), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Camerones (Rio de los), fleuve de Patagonie; situation géographique de sa source et de son embouchure; grand nombre d'affluents; impossibilité de déterminer son cours, 3 a.

Canards. Il en existe onze espèces en Patagonie, 15 a; communs dans les îles Malouines, 65 a.

Canneberge, plante qui croît dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cannibalisme. Les Fuégiens en ont été soupçonnés avec raison, 57 b.

Caps. Énumération des principaux caps de la Patagonie, 2 b.

Caracara, espèce d'aigle qui fréquente les abattoirs. Détails, 13 a — 11 b.

Caras-Ken, nom du chef politique des Patagons, 35 a.

Cardamias, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cardiel (le P.), jésuite chargé de fonder une colonie sur la côte de Patagonie, 36 b.

Carmen (le), village espagnol de Patagonie; sa fondation, 37 a; il devient un bague politique, 38 b; description de cet établissement colonial, 38 b — 39; la république de Buenos-Ayres s'en empare, 39 b; elle en est dépossédée, et s'en rend de nouveau maîtresse, 40 a; conséquences de ces événements pour la colonie, 40 a et suiv.; le Carmen devient le lieu de rendez-vous des corsaires de la république Argentine, 42 a; est attaqué par les troupes brésiliennes; défaite de ces dernières; détails sur cet événement, 42 a et suiv.; situation précaire de la colonie depuis cette époque, 43 b — 44 a.

Casuhati, chaîne de montagnes de la Patagonie, 2 b.

Catharte, oiseau de proie commun en Patagonie; très-avide de la chair des corps morts; est utile aux Américains, 13 a; fréquente les saloirs, 11 b.

Cauehues, nom donné aux Patagons par les Chonos du Chili, 17 a. (Note.)

Cavendish, navigateur anglais qui aborde

Busard, oiseau commun sur les bords du Rio-Negro de Patagonie, 13 a.

Buse tricolore, oiseau de proie qui fréquente la Patagonie, 13 a.

Byron, navigateur anglais, cité parmi les explorateurs de la Terre-du-Feu et des parages de la Patagonie, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

C

aux côtes de la Patagonie, 36 a; son opinion sur la taille des indigènes, 19 b.

Céleri, se trouve en grande abondance dans la Terre-du-Feu, 55 a, et dans les îles Malouines, 63 b.

Cérémonies, — de la nubilité, 25 a, b; du mariage, 25 b — 26 a; des funérailles, 26 b — 27; de la conjuration pour la guérison des malades, 30 b — 31 a.

Chaoua, nom donné aux Patagons par Bougainville, 17 a (Note).

Charles (Terre méridionale du roi), partie importante de la Terre-du-Feu, 48 a.

Chasse. Chasse au mara, 7 a; au guanaque, 8 a; à l'autruche, 12 b; au phoque, 15 b — 16; aux taureaux et aux chevaux sauvages dans les îles Malouines, 71 b.

Châtellux, montagne de l'île Soledad, 68 b; excursion sur cette montagne, 70 a et suiv.

Chevaux, naturalisés en Patagonie par les Européens, 8 b; manière dont les indigènes les harnachent, 24 b; vivent à l'état sauvage dans les îles Malouines, 64 b.

Chevêche, espèce de chouette qu'on rencontre en Patagonie, 13 b.

Chidley (John), navigateur anglais; visite le port Famine en Patagonie, 36 a.

Chillan, volcan de la Patagonie, 3 a.

Christianisme. N'a jamais été adopté par les Patagons, 32 b.

Cigogne, citée dans l'énumération des oiseaux échassiers de la Patagonie, 14 b.

Clément (Saint-), volcan de la Patagonie, 3 a.

Condor, oiseau de proie qui fréquente les falaises de la Patagonie, 13 a.

Contagions. Les Patagons en ont une frayeur extrême; cette frayeur les pousse à des actes de cruauté, 31 b.

Conti (île), une des principales de l'archipel des Malouines. Voyez *Soledad*.

Cook, visite la Terre-du-Feu, 36 b.

Cord (Simon de), navigateur hollandais; visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Cormoran, cité au nombre des oiseaux



L'esquisse de Brøgger

Dessiné par

Rochers des Féroë.

aquatiques de la Patagonie, 15 a; commun dans les îles Malouines, 65 a.

Corrientes, un des principaux caps de la Patagonie, 2 a.

Cosmogonie des Patagons, 33 b.

Cougouar, tigre américain; se trouve en Patagonie, 6 a.

Crapauds. Il n'existe qu'une seule espèce de ces reptiles en Patagonie, 15 a.

Dauphins, fréquentent les mers de la Patagonie, 15 b.

Degennes, navigateur français; visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

Déséado, port de la Patagonie; les Espagnols y commencent un établissement colonial, 37 a.

Eau. Mauvaise qualité de l'eau dans la Patagonie, 5 b.

Échasses, oiseaux qui se rencontrent dans la Patagonie, 14 b.

Effraie, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.

Egmont (port), dans l'île Falkland; les Anglais y fondent un établissement, 72 b — 77 b.

Éléphant marin. Voyez *Phoque*.

Éloquence des Patagons, 34 a.

Enfants. Amour excessif des Patagons pour leurs enfants, 26 b.

Falkland, nom par lequel les Anglais désignent les îles Malouines, 62 a. Voyez *Malouines*.

Falkland (canal), bras de mer qui sépare l'île Soledad de l'île Falkland, 68 b.

Falkland (île), la plus grande des Malouines; sa description, 72 b.

Famine (port). Emplacement de la première colonie espagnole de Patagonie. Détails sur la fondation de cette colonie, 36 a.

Fétichisme. Le culte des Patagons est une espèce de fétichisme, 30 a.

Flamingo. Voyez *Flammant*.

Flammant. Détails intéressants sur cet oiseau et sur la manière dont il construit son nid, 13 a — 14 b.

Fleuves de la Patagonie, 3 a.

Création de l'homme et des animaux, suivant les Patagons, 33 b.

Cresson, se trouve en grande abondance dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Cristaux trouvés en Patagonie sur le bord des salines, 6 a.

Culte des Patagons, 30 a et suiv.

Cygne, fait partie des oiseaux aquatiques de Patagonie, 15 a; habite aussi les îles Malouines, 65 a.

D

Désidérado (Rio-), petite rivière de Patagonie, 3 a.

Diuca du Chili, oiseau qui se trouve aussi en Patagonie, 13 b.

Drake, visite la Patagonie, 35 b; ses opinions sur la taille des Patagons, 19 b.

Duc, oiseau nocturne qui se trouve en Patagonie, 13 b.

E

Engoulevents. Cet oiseau existe en Patagonie, 13 b.

Épilation; est en usage chez les Patagons, 21 b.

Éténomes, animaux fousisseurs qui labourent les plaines de la Patagonie, 6 b.

Étourneau militaire. Cet oiseau habite la Patagonie, 13 b.

Eudromie ou Martinete, espèce de perdrix ressemblant à la pintade, 15 a.

Évouts (îles), font partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

F

Flores (Diégo), fonde, avec Sarmiento, la colonie de Port-Famine, 36 a.

Florida-Blanca, nom donné à la colonie espagnole du port Saint-Julien, 37 a.

Foulque. Voyez la nomenclature des oiseaux patagons, 14 b.

Fournier. On trouve deux espèces de cet oiseau dans la Terre-du-Feu, 56 b.

Française (baie), la plus grande de celles qui découpent le littoral de l'île Soledad, 68 b; sa description, 72 a; histoire de l'établissement fondé dans cette baie par Bougainville, 77 a et suiv.; détails sur la colonie que les Espagnols y fondèrent dans la suite, 78 b.

Frézier, voyageur français; visite l'extrémité sud de l'Amérique, 36 b.

Froward, un des caps principaux de la Patagonie méridionale, 2 b.

Fucus giganteus. Description de cette plante marine, très-commune dans les parages de la Terre-du-Feu, 55 a et suiv.

Fuégiens, ou habitants de la Terre-du-Feu; leur portrait, costume, habitations, armes, manière de naviguer, occupations, nourriture, 56 b — 57; les Fuégiens sont

cannibales, 57 b; qualités intellectuelles et morales de ce peuple; religion, 58 a; énumération et portrait des principales tribus fuégiennes, 58 a et suiv.; langues fuégiennes, 59 et suiv.; — à quelle race appartient ce peuple, 61 b — 62 a.

Funérailles (cérémonie des) chez les Patagons, 26 b — 27.

G

Gabriel (Saint-), un des nombreux canaux qui divisent la Terre-du-Feu et aboutissent au détroit de Magellan; sa description, 46 a.

Gallegos, fleuve de Patagonie, dont le cours est encore un problème, 3 a.

Génie national des Patagons, 33 b — 34.

George (Saint-), un des principaux golfes de la Patagonie, 2 b.

Glouton-grison, espèce de furet qui habite la Patagonie; répand une odeur de musc quand on le poursuit, 6 a.

Gobe-mouche, petit oiseau commun dans la Patagonie septentrionale, 13 b.

Golfes. Énumération des principaux golfes de Patagonie, 2 b.

Gouvernement ou système politique des Patagons, 35 a.

Grèbe, oiseau aquatique de la Patagonie, 15 a.

Grimpereau. Cet oiseau se trouve sur la Terre-du-Feu, 56 a.

Grive. On trouve cet oiseau sur la Terre-du-Feu, 56 a, et dans les îles Malouines, 65 a.

Guaçuti, espèce de cerf qui se trouve en Patagonie, 7 b.

Guaitecca, golfe de la Patagonie occidentale, 2 b.

Gualichu (arbre du), personnification du dieu des nations australes, 32 a, b.

Guanaque, animal de l'espèce du lama et de la vigogne; parcourt en petites troupes les plaines de la Patagonie; détails curieux sur son caractère et ses mœurs, 7 b — 8.

Guayaneco, groupe d'îles dans les parages du détroit de Magellan, 47 a.

Guya, animal très-commun dans les marais de la Patagonie septentrionale, 7 a.

H

Hawkins (Richard), navigateur anglais; visite le port Saint-Julien en Patagonie, 36 a; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Hermite (Jacques l'); côtoie la Terre-du-Feu, 36 b.

Héron, cité parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Hirondelles. Il y en a en Patagonie, 13 b; se rencontrent en grand nombre dans les îles Malouines, 65 a.

Histoire des établissements espagnols de

Patagonie, 35 b et suiv.; idem, de la découverte et des établissements des îles Malouines, 7 b et suiv.

Horn (cap), détails, 49 b; dans quelle saison on doit le doubler, 50 a.

Hornero. Singulière manière dont cet oiseau fait son nid, 14 a.

Huiliches, nom donné aux Patagons par les Araucans, 17 a (Note).

Huppucethies, grimpereaux communs dans le nord de la Patagonie, 14 a.

I

Ibis, cité parmi les oiseaux de la Patagonie, 14 a.

Inaken, nom des tribus patagones du sud, 17 a.

Insectes, nombreux et intéressants en Patagonie; en grande quantité dans les salines, 15 b.

J

Jaguars. On ne trouve aucun de ces animaux en Patagonie, 7 a.

Jasons (îles); font partie de l'archipel des Malouines, 93 a.

Jonc. Cette plante se trouve en abondance dans les îles Malouines, 64 a.

Joseph (Saint-), un des principaux golfes de la Patagonie, 2 b.

Joseph (Saint-), colonie espagnole de la

Patagonie, 37 a. Les Patagons la dévastent et en massacrent les habitants, 38 a.

Julien (Saint-), un des ports de la Patagonie. Les Espagnols y fondent un établissement colonial, 37 a.

K

Kechnina, nom des mois dans la langue patagone, 34 b.

Kéka-kénohué, synonyme d'étrier dans la langue patagone, 24 b.

Kelp, nom anglais du *fucus giganteus*. Description de cette plante marine, 55 et suiv.

L

Lacs de la Patagonie. Quelques-uns sont salés, 3 b.

Lapins, vivent à l'état sauvage dans les îles Malouines, 64 b.

Lemaire, navigateur hollandais; découvre le détroit qui porte son nom, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Lézards. Il en existe quatre espèces en Patagonie, 15 a.

Lion marin. Voyez *Otarie*.

Lions marins (îles des); font partie de l'archipel des Malouines, 73 a.

Lois. Il n'en existe pas chez les Patagons, 35 a.

Louis (Port-), village fondé par les Français au fond de la baie Française, dans l'île Soledad, 72 a — 77 a.

Loup rouge de Patagonie (*canis jubatus*). Voyez l'énumération des animaux de ce pays, 6 a.

M

Magellan, reconnaît la Patagonie en 1520, 35 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Magellan (détroit de). Situation géographique; dimensions; distance entre les principaux points; description générale; avantages du passage par ce détroit pour aller dans l'Océan Pacifique, 44 a et suiv.

Malouines (îles). Description générale, situation géographique, aspect, 62 a, b; formation de ces îles; climat, 63 a; productions, 63 b et suiv.; énumération des principales îles de cet archipel, 73 a; histoire de sa découverte, 76 et suiv.; fondation d'un établissement français et d'une colonie anglaise, 77 a, b. Les Malouines cédées à l'Espagne, 77 b, et abandonnées ensuite à l'Angleterre, 78 b. La république de Buenos-Ayres s'en empare, et y envoie un gouverneur qui fonde un nouvel établissement sur les ruines de l'ancienne colonie française; détails sur cet établissement. Discussions entre les États-Unis d'Amérique et la république Argentine au sujet des îles Ma-

louines, 80 b; cet archipel repasse sous la domination de l'Angleterre, 80 b — 81.

Manchot. Voyez *Pingoin*.

Mara. Lièvre d'Amérique, commun en Patagonie. Détails, 7, a.

Martinete. Voyez *Eudromie*.

Mbaracaya, espèce de chat sauvage, commun en Patagonie, 6 a.

Medielena, volcan de la Patagonie, 3 a.

Mère-de-Dieu (île de la), fait partie de l'archipel de Tolède, 46 b. Voyez la description du détroit de Magellan, 44 a et suiv.

Merles. On en trouve en Patagonie, 13 b.

Minchimadiva, volcan de la Patagonie, 3 a.

Moqueur de Patagonie. Détails sur cet oiseau, 13 b.

Mouffette, quadrupède qui habite la Patagonie; répand une odeur fétide quand on l'approche; sa fourrure sert à faire des vêtements aux indigènes, 6 a.

Moutons, introduits en Patagonie par les Européens, 8 b.

Muscisaxicole, petit oiseau de Patagonie, 13 b.

N

Nacurutu, espèce de chouette particulière à la Patagonie et aux contrées magellaniques, 13 a, b.

Nahuelhapi, lac de Patagonie, 3 b.

Nandu, nom américain de l'autruche; *nandu* nain, petite autruche, appelée par les indigènes *avestruz petiso*, 13 a.

Narborough; visite les terres australes,

36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

New-Island, une des îles de l'archipel des Malouines; aventure d'un nouveau Robinson abandonné dans cette île, 73 a et suivantes.

Nigauds (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Œuf (île de l'); fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Oie antarctique, oiseau aquatique qui voyage jusqu'à la Terre-du-Feu, 15 a; abonde dans les îles Malouines, 65 a.

Oies (île des), fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

Ophthalmies; communes chez les Patagons du Sud; pourquoi, 28 b.

Orbigny (d'), voyageur français qui a visité la Patagonie, et dont les ouvrages ont

Nodal (Garcia de); parcourt le détroit de Lemaire, 36 b.

Nombre (noms de), très-nombreux dans la langue patagone, 35 a.

Noort (Olivier de), visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Nouvelle (île); fait partie de la Terre-du-Feu, 49 a.

O

particulièrement servi à la rédaction de la notice relative à ce pays, 4 b.

²¹ Osorno, volcan de la Patagonie, 3 a.

Otarie ou lion marin, espèce de phoque; sa description, 65 a, b; *otarie de Forster*, ou ours marin; détails, 66 a; *otarie mollosse*; ce qui distingue cette espèce, 66 a.

Ours marin. Voyez *Otarie*.

Outarde, commune dans les îles Malouines, 65 a.

P

Pajero, espèce de chat sauvage qui habite les plaines de la Patagonie, voisins du Rio-Negro, 6 a.

Patagon; signification et origine de ce nom, 17 a, et dans la note de la même colonne.

Patagonie, visitée seulement dans un but scientifique; très-peu connue, surtout au centre, 2 a; limites, étendue, situation géographique, configuration, 2 a, b; aspect, 3 b; histoire naturelle, 6 a et suiv.

Patagons. Limites du pays habité par ce peuple; sa division en deux tribus principales; noms que lui ont donnés les nations voisines et les voyageurs, 17 a; portrait des Patagons du nord; que faut-il croire de ce qu'on a dit de leur taille gigantesque? opinion des voyageurs à ce sujet; solution définitive de la question, 17 b et suiv.; costume des Patagons; manière dont ils se peignent le visage, 20 b — 21; leur caractère, 21 b; leurs mœurs et usages, 21 b et suiv.; leurs amusements; jeu du *pilma*, 22 a, b; leur nourriture, 22 b; leurs armes offensives, 23 a; leurs signes télégraphiques, 23 b; armes défensives et costume de guerre, 23 b; leur manière de faire la guerre, 24 a; harnachement des chevaux, 24 b; point de polygamie chez les Patagons du Nord, 25 a; chasteté des femmes; cérémonie par laquelle on célèbre la nubilité des filles, 25 a, b; cérémonie du mariage 25 b — 26 a; triste condition des femmes, 26 b; amour

des Patagons pour leurs enfants, ib.; cérémonie des funérailles, 26 b — 27; *Patagons du Sud*; leur portrait, 27 b — 28 a; leurs demeures ou toldos, 28 b; maladies des yeux, communes chez ces Indiens, pourquoi, 28 b; la polygamie est en usage dans cette tribu, ib.; costume, ib.; description d'un tombeau, 29 a; caractère, traits distinctifs, 29 a, b; *croyances religieuses des deux tribus*; *superstitions*, 30 et suiv.; cérémonie de l'invocation pour la guérison des malades, 30 b — 31; la crainte des contagions rend les Patagons barbares, 31 b; l'arbre du *gualichu*, personnification du dieu des nations australes; description de cet arbre, 32 a, b; les Patagons n'ont pas voulu adopter le christianisme, 32 b — 33; leur éloquence naturelle, et logique de leur esprit, 34 a; leurs idées astronomiques, 34 b; leur système politique, 35 a; leur état social, 35 a, b.

Pécari ou sanglier d'Amérique, se trouve en Patagonie, 7 b.

Pêche; point pratiquée par les Patagons, 22 a.

Pécherats, tribu fuégienne, 58 a; son portrait, 59 a.

Péñas, golfe situé sur la côte occidentale de la Patagonie, 2 b.

Phoque. Principales espèces qu'on trouve en Patagonie. Description de la pêche des phoques, 15 b — 16; phoques des îles Malouines, 65 a et suiv.; mœurs de l'espèce de phoque dite *éléphant marin*, 66 et suiv.





Cratère du Hekla.

Pic des champs, cité parmi les oiseaux patagons, 15 a.

Picanilla, nom que les Gauchos de Patagonie donnent à la poitrine du nandu ou autruche américaine, 12 b.

Pichi, animal du genre *tatou*. Détails, 7 a.

Piedra (don Juan de la), fondateur de la colonie de Saint-Joseph, 37 a; sa conduite barbare et imprudente envers les indigènes, 37 b.

Pigeon blanc. Voyez *Bec-en-fourreau*.

Pigeons; très-nombreux en Patagonie pendant l'hiver, 15 a.

Pillar, nom d'un cap qui termine la Terre-du-Feu au nord-ouest, 49 a.

Pilma. Description de ce jeu, 22 a, b.

Pincheira, déserteur espagnol; se met

à la tête d'une troupe de brigands, 41 b.

Pingoin. Cet oiseau fréquente les îles Malouines, 65 a.

Pinson. Cet oiseau habite la Terre-du-Feu, 56 b.

Pipi, petit oiseau de Patagonie, 13 b.

Polygamie, n'existe pas chez les Patagons du Nord, 25 a; est permise chez les Patagons du Sud, 28 b.

Population de la Patagonie; pourquoi elle est si faible, eu égard à l'étendue du pays, 17 a, b.

Prophétesses, femmes chargées d'invoquer le dieu du mal des Patagons, 30 b.

Propriété; n'existe pas chez les Patagons, 35 b.

Puelches, nation qui habite l'espace compris entre les Araucans et les Patagons, 16 b.

Q

Quiroga (le P.), est chargé, par le gou-

vernement espagnol, de fonder un établissement en Patagonie, 36 b.

R

Race-horse, oiseau qui fréquente le détroit de Magellan, 45 b.

Râle. Cet oiseau fréquente le nord de la Patagonie, 14 b.

Rats, très-nombreux en Patagonie, 6 b.

Renard de Patagonie. Détails sur les ruses et l'effronterie de cet animal, 6 b; renard des îles Malouines, 64 b.

Rhœa pennata, nouvelle espèce d'autruche découverte par M. d'Orbigny dans la Pata-

gonie, et qui va jusqu'au détroit de Magellan, 12 b.

Rhinomie, espèce de fourmilier commun en Patagonie, 13 b.

Rio-Negro, principal fleuve de la Patagonie; situation géographique de sa source et de son embouchure, 3 a.

Roitelet, habite la Patagonie, 13 b et la Terre-du-Feu, 56 a.

S

Saavedra (Hernandarias de); expédition malheureuse qu'il fait en Patagonie, 36 b.

Saladero. Voyez *Saloir*.

Salines; nombreuses en Patagonie; leur formation, 5 b; renferment des nids de flamants, 14 b; on y trouve de grandes quantités d'insectes, 15 b.

Saloir, endroit où les fermiers de la Patagonie tuent les bœufs et salent leur viande pour la vendre ou l'exporter. Détails curieux sur cette opération. Égorgement et dépècement des animaux, etc. Dédain des colons pour les os, qu'ils laissent sans emploi; adresse et férocité des ouvriers; horrible spectacle que présente un saloir, 9 a et suiv.

Sarigue, se trouve dans la Patagonie, 6 b.

Sarmiento. Son opinion sur la taille des

Patagons, 35 b — 19 b; il fonde la colonie de Port-Famine, 36 a.

Sarmiento, montagne de la Terre-du-Feu; sa description, 48 b.

Schouten, compagnon de voyage de Lemaire, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 18 b — 19 b.

Sébal (îles), les mêmes que les îles Jacons, dans l'archipel des Malouines, 73 a.

Sel, très-abondant dans la Patagonie, 5 b.

Sierra Nevada de los Andes, chaîne de montagnes qui traverse toute l'Amérique, en commençant au cap Froward, en Patagonie, 2 b.

Singes. On ne trouve aucun de ces animaux en Patagonie, 7 a.

Sol. Constitution du sol de la Patagonie, 4 b — 5 a, b.

Solander, naturaliste anglais; récit de son aventure dans la Terre-du-Feu, 51 b et suiv.

Soledad (la) ou Conti, la plus intéressante des îles Malouines; description, 68 b et suiv.; productions, 70 a et suiv.

Solis (Juan Diaz de), longe les côtes de

l'Amérique, jusqu'au 40^e degré de latitude australe, 35 b.

Sorciers. Il y en a en Patagonie; ce sont les ministres du culte, 30 b.

Souris, très-nombreuses en Patagonie, 7 a.

Spielberg, visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Superstitions des Patagons, 30 a et suiv.

T

Tangara, petit oiseau qui fréquente les marais de la Patagonie, 13 b.

Tatouage, n'est pas en usage chez les Patagons; ils le remplacent par la peinture, 21 a.

Téhuél, lac central de la Patagonie, 3 b.

Téhuélches, nom des tribus patagones du Nord, 17 a. Voyez *Patagons*.

Téhuélhets, nom donné aux Patagons par Falkner, 17 a (Note).

Tékinica, tribu fuégienne; son portrait, 58 a, b; vocabulaire de la langue de cette tribu, 59 et suiv.

Terre-du-Feu. Explication de ce nom, 48 a (Note); situation, configuration, description générale, 48 a et suiv.; aspect et climat, 50 b et suiv.; histoire naturelle, 54 b et suiv.; habitants, 56 b et suiv.

Thé (plante au), particulière aux îles Malouines; peut remplacer le thé ordinaire, 70 a.

Thinocore, oiseau cité dans l'histoire naturelle de la Patagonie, 14 a.

Tigres (île des), petite île située dans le lac Nahuelhapi, 3 b.

Tinamous, espèce de perdrix patagone, 15 a.

Tiremenen, nom donné aux Patagons par les habitants de la Terre-du-Feu, 17 a (Note).

Toldéria, village patagon, 17 b.

Toldo, tente de Patagons, 22 a — 28 b.

Tolède (archipel de); détails sur cette réunion d'îles, 48 b. Voyez la description du détroit de Magellan, 44 a et suiv.

Tombeaux des Patagons du Nord, 27 a; id. des Patagons du Sud, 29 a.

Tortues. On a trouvé en Patagonie l'espèce dite *tortue du cap de Bonne-Espérance*, 15 a.

Tourterelle; existe en Patagonie, 15 a.

Tres-Montes (presqu'île de), à l'ouest de la Patagonie; est formée par les golfes de Péñas et de la Trinité, 2 b.

Tribus indigènes de l'extrémité de l'Amérique méridionale; division du territoire qu'elles habitent, 16 b.

Trinité (golfe de la), sur la côte occidentale de la Patagonie, 2 b.

Troupiale, oiseau qui se trouve en Patagonie, 13 b.

U

Urubu (catharte), espèce de vautour commun en Patagonie; odeur insupportable qu'il exhale; dégorge ses aliments quand on le

poursuit, 13 a. Voyez *Catharte*.

Urucurea, espèce de chevêche. Voyez ce dernier mot, 13 b.

V

Vanneau armé, cité parmi les oiseaux de Patagonie, 14 a.

Vernet, Hambourgeois nommé gouverneur des îles Malouines par la république de Buenos-Ayres, 79 a et suiv.; ce que devient entre ses mains la colonie de la baie Française, 79 b.

Viedma (Francisco), un des fondateurs de la colonie du Carmen, en Patagonie, 37 a.

Viedma (Antonio), directeur de la colonie patagone de Saint-Joseph, 37 a.

Villarino (Basilio), remonte le cours du Rio-Negro, 37 b.

Vinaigrette, nom vulgaire d'une plante qui croît dans les îles Malouines, 63 b.

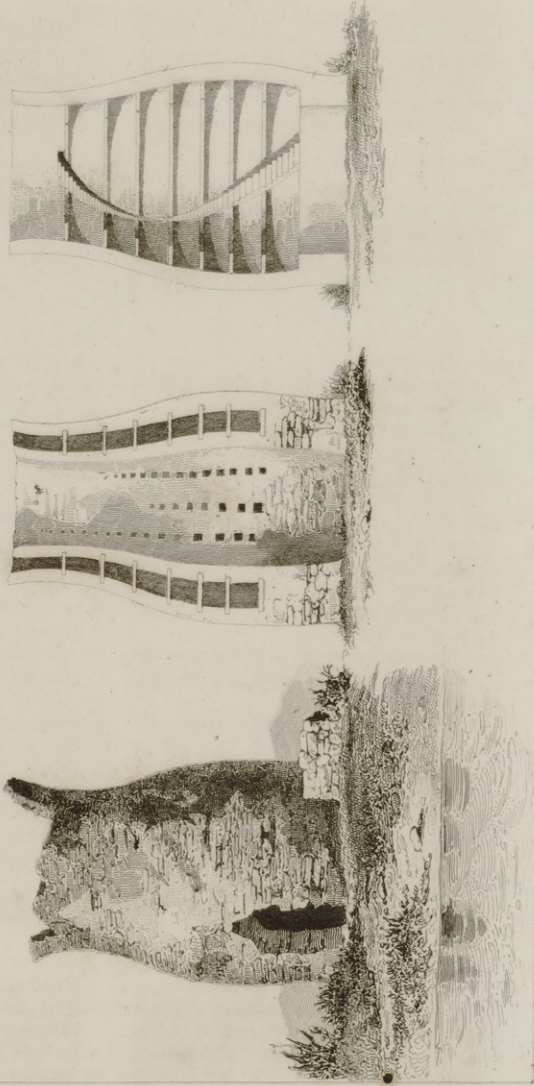
Viscache, espèce de chinchilla. Voyez *Biscache*, 7 a.

Vocabulaire des langues fuégiennes, 59 et suiv.

Vol, est honoré chez les Patagons, 35 a.

Volcans de la Patagonie, 3 a; semblent prouver que l'Amérique a été formée par des éruptions volcaniques.





W

Wallis, navigateur anglais; visite la Patagonie et la Terre-du-Feu, 36 b; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b; sur le caractère des indigènes du Sud, 29 b.

Weert (Sébalde de), navigateur hollandais; visite la Patagonie méridionale, 36 a.

Wigwams, habitation des Fuégiens, 56 b.

Winterranea, plante qui se trouve dans la Terre-du-Feu, 55 a.

Wood, explore les terres australes; son opinion sur la taille des Patagons, 19 b.

Y

Yacana-Kunny, tribu fuégienne; son portrait, 58 a, b.

York (cathédrale d'), nom d'une île de la Terre-du-Feu, 49 a.

Z

Zorrillo, espèce de mouffette ressem-

blant à la martre; commune en Patagonie, 6 b.

W

Walle, navigation anglaise; voir la Pat-
 onie et la Terre du Feu, 10 p.; voir
 aussi la table des Patagonie, 19 p.; voir
 aussi la table des Indigènes du Sud, 19 p.
 West (Séjour de), navigation holland-
 aise; voir la Patagonie méridionale, 30 p.
 Wood, explore les terres australes; voir
 l'opinion sur la table des Patagonie, 19 p.

Y

Yates-Kenny, table indigène; voir
 la Terre du Feu, 19 p.

Z

Zéro, espèce de monnaie locale; voir
 la table des Indigènes du Sud, 19 p.